

Épidémie

Il faut aimer la vérité plus que soi-même et les autres plus que la vérité.

Romain Rolland

Vincent Garand Juin 2005

vincent.garand@points-virgules.com
<http://www.points-virgules.com>

Prologue

À deux heures moins trois minutes, les quatre directeurs de projets étaient déjà dans la salle de réunion jouxtant le bureau du *patron*. Quatre hommes des plus sérieux, dont la proverbiale rigueur aurait pu inspirer les concepteurs du formulaire de déclaration de revenus, attendaient son arrivée pour s'expliquer sur l'avancement de leurs travaux.

Ils s'étaient salués poliment et respectueusement avant de s'installer, comme chaque premier lundi du mois, dans le fauteuil que la coutume leur avait donné. Ces hommes travaillaient ensemble depuis des années et pourtant, il n'y avait pas la plus petite trace d'intimité ou de connivence dans la pièce. Chacun relisait ses notes, et particulièrement celles qu'ils allaient remettre à M. Grauer, celui que tout le monde ici appelait *le patron*. Lorsque l'un d'eux relevait les yeux, c'était seulement pour voir si ce dernier arrivait.

Avec une exactitude jamais démentie, Paul Grauer, P.D.G. d'Angelix, première firme européenne dans la recherche sur les molécules comportementales, pénétrait dans la salle avec cinq secondes d'avance avant de lancer, d'un air un peu suffisant, les deux mots qu'il avait prononcés le mois dernier comme chacun des mois précédents : « Bonjour Messieurs ». Sa secrétaire referma la porte derrière elle tandis qu'il prenait place pour présider la réunion. Avec une exaspérante lenteur, il déposa sur la table son cahier, son agenda ainsi que le beau stylo que ses enfants lui avaient offert à l'occasion de son dernier anniversaire.

En dépit de sa méticulosité, son caractère maniaque, disaient certains, M. Grauer n'aimait pas laisser traîner les choses et il attendait de ses plus proches subordonnés des résultats probants dans des délais qu'il tenait à fixer lui-même. Paul Grauer n'appartenait pas vraiment au monde qu'il dirigeait. Il n'avait jamais réalisé le moindre travail de recherche et n'avait d'ailleurs pas la formation adéquate. Il devait sa position à l'appui bienveillant des actionnaires qu'il côtoyait depuis longtemps.

Dès le début de la réunion, il fixa à l'avance la durée de celle-ci. Il n'était pas question de déborder, il en avait fait un principe absolu. Chacun effectuait mentalement cette division : durée divisée par le nombre de participants, pour connaître son temps de parole. Une fois ou deux, dans le passé, l'un ou l'autre faillit dépasser l'intervalle qui lui avait été alloué, mais Paul Grauer, inflexible, l'interrompit d'un air navré, comme s'il n'avait pas été en son

pouvoir de les laisser terminer son exposé. À présent, plus personne ne s'y serait risqué. Au début, chacun parlait en regardant sa montre posée sur la table, redoutant de ne pas pouvoir tout dire ou au contraire, ralentissant sa cadence pour ne pas paraître laconique. Puis, l'habitude venant, ils apprirent à mesurer le temps qui passait sans l'aide du moindre instrument et, finalement, se trouvaient à l'aise dans cet exercice imposé.

Ce matin, la secrétaire du *patron* avait surchargé son agenda de rendez-vous. Cela l'avait agacé et, quelques minutes avant que ne débutât cette réunion, il l'avait admonestée et aussi, comme cela arrivait quelquefois, agonie d'injures. Paula s'était habituée aux colères de cet homme acariâtre, même lorsque celles-ci étaient injustifiées. Pressé par le temps, il n'accorda donc à chaque directeur que six minutes de parole, autant qu'il s'en réservait, éventuellement, pour lui-même. Trois des quatre projets étaient dans leur phase liminaire et l'un d'eux n'était même qu'un avant-projet. Ceux qui en avaient la responsabilité n'avaient rien de particulier à communiquer à leur supérieur et leur compte-rendu tint en quelques phrases. Chacun n'avait usé que de la moitié de son temps, ce qui détendit un peu Grauer qui songeait qu'il aurait ainsi le loisir d'expédier quelques affaires courantes avant son prochain rendez-vous. D'un air presque jovial qui lui correspondait si peu, il donna la parole au dernier d'entre eux, le professeur Sallé, responsable du projet le plus sensible, mais aussi le plus lucratif de ces dernières années. Son nom temporaire était « Veridad », la vérité en langue espagnole. Sallé avait sans doute choisi cet idiome de préférence à l'anglais, comme cela se faisait la plupart du temps, en raison de sa passion pour les maquettes représentant des galions espagnols.

Paul Grauer ne faisait pas mystère de son attachement particulier pour ce projet qui avait débuté trois ans plus tôt. Il le considérait pratiquement comme sien, car c'était grâce à lui que celui-ci avait vu le jour. Ses relations personnelles dans les cercles militaires, ainsi que les différentes missions réussies que lui avaient confiées plusieurs centres de recherche militaires européens lui offrirent d'être sur les rangs d'un fabuleux contrat intéressant l'armée et le gouvernement français. L'objet de celui-ci ne visait rien de moins que la fabrication d'un nouveau sérum de vérité, parfaitement fiable. Si l'efficacité des substances existantes était reconnue, les agences de quelques pays étaient tout de même parvenues à élaborer des techniques de conditionnement qui permettaient au *patient* de se soustraire partiellement aux effets de ces neuroleptiques. Ces mêmes agences entendaient à présent disposer d'un produit à l'épreuve de toute contre-mesure.

Grâce à lui, Angelix faisait partie des trois sociétés privées qui travaillaient sans relâche pour mettre au point la molécule de vérité. Homme du sérail, le professeur Sallé, souvent pressenti pour succéder au *patron* quand en viendrait le moment, avait été choisi pour mener à bien les travaux nécessaires. De sa gloire passée, il avait conservé une certaine aura. Il était ce que l'on pouvait appeler une sommité, c'est-à-dire une personne faisant autorité ; autorité assise sur des succès conquis deux décennies plus tôt. Son tempérament revêche et hautain le rendait antipathique et chacun préférait le saluer avec déférence plutôt que de devoir engager une conversation avec lui.

Depuis que le professeur Sallé avait fièrement annoncé que la molécule Veridad avait pu être isolée, Grauer se faisait, chaque premier lundi du mois, plus impatient. Il savait, bien sûr, qu'il y avait loin de la découverte d'une molécule à son utilisation pratique, mais n'étant pas lui-même chercheur, il n'avait jamais compris qu'autant de temps fût encore nécessaire après la découverte elle-même. Le digne professeur Sallé s'évertuait à lui expliquer que son équipe avait encore de longues séries de travaux à effectuer, qu'il fallait en particulier vérifier l'innocuité du produit, évaluer les effets secondaires, mais par-dessus tout, trouver le meilleur vecteur possible. Pour l'heure, l'efficacité de Veridad n'avait été prouvée que par calcul informatique et confirmée par quelques vérifications dans des éprouvettes. Veridad devrait-elle être injectée, avalée ou inhalée ? La question n'était encore pas tranchée.

Bien qu'irréfutables, ces arguments agaçaient *le patron* qui n'avait plus qu'une idée en tête : livrer le résultat de ces travaux à ses commanditaires. Il s'imaginait déjà signer un formidable contrat prévoyant la livraison de dizaines de milliers de petites pilules jaunes ou noires. Il entendait déjà l'éloge du ministre résonner à ses oreilles, tout entier consacré à sa réussite. Au lieu de cela, il fallait encore patienter et se plier à la loi des sorciers en blouses blanches. Malgré son autorité, malgré son pouvoir, il était impuissant à faire avancer, même de façon infime, les travaux en cours. Il pouvait décider d'une promotion ou d'une augmentation, il pouvait prononcer un renvoi, mais il n'était pas en mesure de faire quelque chose de réellement utile. Grauer ne montra rien de son agacement et fit au contraire mine de parfaitement comprendre et entérina les délais nécessaires. D'un ton neutre, presque placide, il renouvela sa question, déjà posée un mois plus tôt. Combien de temps faudrait-il avant de disposer d'un produit administrable ? Et le professeur Sallé, prudent par nature et bien qu'optimiste sur les capacités de son second qui lui, travaillait vraiment à faire progresser les

recherches, maintint ses prévisions et se borna à rappeler que le niveau d'avancement était tout à fait conforme au plan de travail initialement défini.

Quatre mois plus tard...

Jovial, mais concentré sur son travail, Marc Bellard retranscrivait certaines de ses notes sur son ordinateur portable diaphane. Il faisait toujours cela en début de journée, pour s'en débarrasser, mais aussi parce que c'était le seul moment où ses yeux parvenaient à déchiffrer ses annotations. Chaque fois qu'il écrivait, il se disait qu'il devrait numéroter ses pages ou bien utiliser un cahier plutôt que des feuilles volantes. Il en était persuadé lorsqu'il devait mettre en ordre ses documents, mais oubliait de le faire sitôt qu'il avait son stylo en main.

Trois jours avaient passé depuis son dernier entretien avec Sallé et il avait bien des raisons d'être fier de lui. Ce qui ne semblait être encore que de vagues pistes le lundi matin s'était à présent mué en quasi-certitude. Il faudrait, bien sûr, attendre le résultat des expériences toujours en cours et même établir de nouveaux protocoles, mais il était certain maintenant, de tenir le vecteur le plus approprié pour inoculer Veridad. Ces feuillets qu'il s'acharnait à trier en contenaient une démonstration limpide. Du moins était-ce ce qu'il pensait au moment de leur rédaction. Dans la matinée, Armelle Foret, son assistante, allait lui rapporter les conclusions qu'il attendait encore, mais pour l'heure, il lui fallait classer et taper. Lentement, mais régulièrement, des pages électroniques naissaient sur son écran. Petit à petit, il retraçait l'histoire de ces centaines d'heures de travail, pas seulement les siennes, qui avaient permis de répondre à cette simple question : comment ?

Son mémorandum comportait déjà une douzaine de pages, sans compter les multiples annexes qu'il aurait ensuite à ajouter. La matinée s'était presque entièrement écoulée et Marc, absorbé par sa tâche, en avait oublié la venue d'Armelle. Il ne l'attendait même plus alors que, quelques heures plus tôt, il lui avait semblé que la journée serait interminable dans l'attente de ces résultats. L'heure de midi approchait lorsqu'elle pénétra dans son bureau.

Le même dépouillement qui l'avait frappée lorsqu'elle entra pour la première fois prévalait toujours dans le bureau de Marc Bellard. Elle venait de terminer ses études et l'idée qu'elle se faisait de l'antre d'un chercheur s'apparentait à un capharnaüm où s'entassaient nécessairement des piles de documents, un tableau surchargé de formules inscrites à la craie blanche, un bureau encombré de papiers, un canapé pour s'endormir tandis qu'on s'aperçoit

qu'il est si tard que cela ne vaut plus la peine de rentrer chez soi et, modernité oblige, un ordinateur. Mais le bureau de Marc — il lui avait demandé qu'elle l'appelât par son prénom dès leur premier entretien — ne ressemblait en rien à ce qu'elle s'était imaginé. La simplicité, pour ne pas dire l'ascétisme, régnait dans ce lieu presque désolé. On lui avait attribué de confortables locaux, équipés d'un mobilier qui seyait davantage à un directeur qu'à un chef d'équipe, mais aucun papier ne traînait jamais sur son bureau et, comme si celui-ci fut trop luxueux pour lui, il avait déplacé son ordinateur sur une simple table en bois qui faisait penser à une table d'écolier d'antan. C'était comme s'il ne se sentait pas à l'aise dans son propre bureau et qu'il s'était créé, à l'intérieur de celui-ci, un espace qui fut plus à sa convenance. En plus de cette table dépareillée, Armelle avait tout de suite remarqué les autres aménagements auxquels son supérieur avait procédé. Une lampe directionnelle avait été appliquée sur le mur près duquel était disposée cette petite table et, lorsque celle-ci s'était étonnée de voir courir un fil grossièrement fixé depuis les néons du plafond jusqu'à cette lampe, il lui expliqua qu'il ne supportait pas l'éclairage blafard produit par ces tubes. Il avait besoin, absolument besoin, avait-il répété, d'une lumière douce et chaleureuse, un peu comme la présence d'une femme. À ces paroles, Armelle avait rougi. Il y avait enfin cette petite chaîne haute-fidélité placée sur l'un des deux meubles de rangement. Le morceau qu'elle distillait la mit en confiance la première fois qu'elle entra dans cette pièce. L'entretien avait duré plus d'une heure et pourtant, elle ne se souvenait que de cette unique mélodie : Le Boléro de Ravel. Elle ne comprit pas sur le moment. Elle y repensait souvent, comme ce matin en pénétrant les lieux. Il lui avait expliqué que ce morceau lui donnait l'inspiration dont il avait besoin et qu'il possédait toutes les plus importantes interprétations qu'il avait réunies sur un seul disque que sa chaîne jouait perpétuellement. L'inspiration : ce mot l'avait laissée intriguée et dubitative.

Ils échangèrent un sourire plein de connivence lorsqu'elle lui remit le relevé de ses dernières observations. Elle n'était que son assistante et c'était lui qui dirigeait tout, mais la part qu'elle prenait dans son travail lui procurait cette indicible fierté d'appartenir à un petit groupe qui est dans le secret des Dieux. Sa propre implication dans le projet lui semblait aussi grande que celle de son mentor. Dix années d'existence les séparaient ; dix années d'expérience qu'Armelle admirait et respectait avec ses yeux neufs de béotienne. Marc ne se montrait ni hautain ni distant avec elle. Il ne soulignait jamais ses erreurs de façon blessante et prenait toujours le temps de lui expliquer ce qu'elle ne comprenait pas. Il lui avait patiemment appris tout ce qu'on ne lui avait pas

enseigné dans son école. Avec elle, comme avec les autres, il partageait obligeamment son savoir. Armelle ne voyait pas en lui un contremaître, mais plutôt un maître qu'elle respectait.

« Je crois que vous allez être content », lui dit-elle assez fièrement, comme une enfant qui aurait rapporté de bonnes notes à son père, en lui tendant le résultat des tests dont il l'avait chargée. D'une pression sur une touche, il enregistra son travail sur le disque dur de sa machine puis il parcourut frénétiquement les feuillets imprimés. Marc ne lisait pas. Son œil aguerri ne faisait que voleter sur les phrases, s'arrêtant seulement sur les points les plus importants que son assistante avait par ailleurs pris soin de mettre en valeur. Chaque résultat partiel avait été séparé du texte qui l'entourait et ne pouvait passer inaperçu. Comme pour traverser un désert, Armelle avait tracé pour lui une autoroute, puis avait ensuite judicieusement disposé les stations-service indispensables à l'accomplissement du trajet.

À chaque étape, le sourire de Marc grandissait ou se renouvelait, ce qui chaque fois sonnait comme une petite victoire pour elle. Lorsqu'il en eut terminé la lecture, il posa le document sur sa petite table, et non sur son splendide bureau d'apparat, ce qui était un signe qui n'avait pas trompé Armelle, prit une grande inspiration avant de s'exclamer :

- C'est parfait ! Parfait ! Répéta-t-il.
- Merci, répondit-elle simplement en arborant un beau sourire plein de satisfaction.
- Je crois que nous avons fait un grand pas. Je le savais, ou du moins je le pressentais, mais à présent, il n'y a plus de doute possible. Félicitations, Mademoiselle Foret ! Félicitations ! J'étais si sûr de vos résultats que je les avais déjà anticipés dans le mémorandum que je dois rendre au professeur Sallé. Vous m'évitez d'avoir à tout reprendre. Ce soir, je vais enfin pouvoir sortir d'ici à une heure décente. Tenez, si vous êtes libre, je vous invite à dîner aux frais de notre patron dans un bon restaurant, pour fêter ça.
- Oui, j'aimerais bien ! Fit-elle d'un air ravi avant de se rappeler qu'elle n'était justement pas libre ce soir. Son visage se figea quelque peu ; assez pour que Marc s'en rendît compte.
- Ça ne va pas ? Vous n'êtes pas libre, c'est ça ?

Armelle reprit sa contenance et parvint à rendre le sourire à son visage.

- Si, si. Je vais m'arranger. Je vous confirmerai dans l'après-midi.

II

L'atmosphère cossue et feutrée du bureau du professeur Sallé émanait du style britannique qu'il avait voulu donner à cette pièce. Les murs et les portes étaient assez épais pour conforter la sensation d'isolement qui s'emparait inmanquablement de tout visiteur. Mais ces aménagements avaient tout de même un inconvénient qui exaspérait l'occupant des lieux. Le professeur devait vociférer chaque fois qu'un visiteur frappait à sa porte et parfois même, il devait se déplacer pour lui ouvrir lorsque ce dernier ne l'entendait pas s'époumoner. Depuis des semaines, l'intendance devait lui installer un interphone, mais vainement, il attendait qu'un technicien vînt lui rendre visite.

Un léger sourire de satisfaction, ou plutôt de soulagement, envahit le visage du professeur Sallé lorsque son confrère, Marc Bellard, franchit le seuil de sa porte après avoir frappé, mais sans attendre de réponse. Quelques minutes plus tôt, ce dernier venait de lui téléphoner pour lui demander une entrevue afin de lui exposer le résultat de ses travaux. Trépignant d'impatience, Sallé voulut le recevoir toutes affaires cessantes : « Je vous attends dans mon bureau et, s'il vous plaît, entrez sans frapper. »

Sallé se montra cordial et prévenant envers celui qui n'était pourtant que son subalterne. Il éprouvait, bien sûr, de l'estime pour Bellard et il mesurait sa compétence, car s'il détenait un certain pouvoir, il savait trop bien que le crédit qu'on lui accordait reposait en fait sur Bellard et son équipe. Sallé se savait aujourd'hui incapable de mener à bien les travaux qu'il avait confiés à son second. Il avait gravi les échelons, c'était ce qu'il voulait, mais cela l'avait irrémédiablement exclu de son cercle originel. Sa carte de visite attestait le contraire, mais il ne faisait plus partie du monde de ces obscurs chercheurs rivos à leurs instruments, à l'affût de la découverte. Il faisait partie du cénacle, recevait des honneurs, mais il ne pouvait se le masquer, ces éloges immérités n'avaient pas le même goût que ceux d'autrefois qui venaient couronner son travail acharné.

Bellard s'installa sur la chaise que Sallé venait de lui désigner de la main et, sans perdre de temps en préliminaires, lui exposa le résultat de ses travaux. Tout en Sallé exprimait sa reconnaissance : le ton de sa voix, les expressions de son visage, l'air détendu qu'il prenait pour se balancer nonchalamment sur son fauteuil. Aménité, reconnaissance, éloge ; il distribuait ses louanges avec prodigalité et songeait déjà que, à l'échelle supérieure, ce serait à lui que

seraient attribués tous les mérites. En même temps qu'il félicitait Bellard, il s'imaginait recevant et déclinant avec une modestie feinte ces mêmes marques de reconnaissance.

Quelques minutes passèrent ainsi, à profiter pleinement de la joie procurée par ce travail accompli, puis le sérieux revint. La même question revenait sans cesse et Sallé oubliait ses jeunes années lorsqu'il la posa, une fois de plus. « Quand aurons-nous un produit utilisable ? » Seuls ceux qui décident posent ce genre de question et parmi eux, seuls ceux qui sont passés par les mêmes fonctions que ceux qu'ils dirigent savent combien la réponse qu'on leur fait est approximative. Les autres sont rassurés par la compétence affichée de leur interlocuteur ou, au contraire, dubitatifs si ce dernier se fait trop évasif.

- Huit mois, au mieux ! Affirma Marc d'un ton qui ne souffrait pas la contradiction. Il était néanmoins certain de boucler ses travaux dans les six prochains mois.
- Huit mois ? S'interloqua Sallé comme s'il fut déçu. Mais ce délai, en réalité, le satisfaisait et il savait que Bellard le tiendrait. Je pourrai leur annoncer que tout sera fini dans un an, songea-t-il, et ils seront ravis.

Il ne restait plus à Marc qu'à terminer la rédaction de son mémorandum et il pourrait enfin s'accorder un repos légitime. L'après-midi fut tout de même nécessaire pour en venir à bout. Les notes du Boléro ponctuèrent la frappe légère des touches de son clavier et les mots naissaient, les uns après les autres, ligne après ligne. Marc songea à ces musiciens qui, note après note, écrivaient leurs mélodies. Il se disait que, avec sept petites notes, ils parvenaient à toucher le monde et même traverser les siècles. Son mémorandum, lui, ne pouvait être vraiment compris que par cinquante personnes dans le monde. De la musique ; pourquoi n'écrirait-il pas de la musique ? Cela lui aurait plu, pourtant. Paradoxalement, et alors qu'il exerçait un métier que peu de gens étaient capables d'embrasser, cela lui semblait trop difficile. Difficile ! Alors qu'il décrivait le principe actif de Veridad et qu'il venait de trouver le vecteur idéal pour son inoculation !

Lorsque l'imprimante recracha la dernière feuille du rapport, Marc jeta intérieurement un ultime regard sur le travail déjà accompli. Une importante partie du projet était à présent terminée et, même s'il restait beaucoup à faire, rien ne pourrait plus désormais le faire échouer. Marc en était fier et heureux lorsqu'il remit son rapport à Sallé.

III

Marc n'avait pas voulu se contenter d'un restaurant ordinaire et choisit, pour fêter l'aboutissement de ses travaux, le plus réputé de la ville. Il fallait le plus souvent, réserver plusieurs jours à l'avance et lorsqu'il le fit, un homme lui répondit d'une voix faussement navrée que l'établissement affichait complet pour la semaine entière. Bien qu'il n'eût pas le goût du luxe, Marc estimait que leur travail acharné de ces dernières semaines méritait bien un dîner dans cet endroit et il n'hésita pas à employer la ruse pour y parvenir. Il savait fort bien que Grauer y avait ses habitudes et n'eut pas le moindre scrupule à se faire passer pour lui auprès de son interlocuteur. D'un air interdit, ce dernier le fit patienter quelques instants avant de se confondre en excuses et de confirmer sa réservation.

C'était la première fois qu'Armelle était invitée par son chef. Même s'il était hiérarchiquement au dessus d'elle, elle le considérait néanmoins comme un collègue, car il ne manifestait jamais la moindre autorité. Elle avait autant d'estime que de sympathie pour lui, aussi était-elle plutôt heureuse de dîner en sa compagnie. Elle s'était pourtant demandé si cette franche lippée s'inscrivait dans une pratique courante à la fin d'un projet ou bien si cette invitation relevait davantage de l'ordre privé. Marc ne lui avait même pas précisé si d'autres commensaux y participeraient, mais en son for intérieur, elle était certaine du contraire.

Ils trinquèrent au Champagne lorsque Marc porta un toast à la réussite du projet. « À la vérité ! », lui avait-il lancé en caressant son visage du regard. Et elle répondit de même en lui adressant un sourire d'enfant émerveillé. Dans cet instant se condensait son étonnement de se trouver là, à fêter un fructueux travail auquel elle avait pleinement pris part. C'était le premier projet de sa vie professionnelle et il avait abouti. Elle éprouvait une joie mêlée de fierté en même temps qu'elle se trouvait reconnaissante envers Marc qui l'avait toujours aidée et guidée. Cela faisait à présent deux ans qu'elle le côtoyait quotidiennement et cependant, leur relation n'avait jamais débordé de son cadre professionnel. Armelle appréciait pourtant la compagnie de celui qui savait lui faire partager son expérience sans jamais se montrer supérieur ni condescendant. Elle aimait en lui cet aspect décalé qui le faisait ressembler à un enfant perdu dans le vaste monde et parfois même à un autiste focalisé sur une seule pensée. Il était la première personne de sa connaissance, capable d'écouter chaque jour de l'année, et sans parvenir à se lasser, le même et unique morceau de musique. Trouvait-il vraiment, ainsi qu'il l'affirmait,

l'inspiration nécessaire à son travail dans ces notes inlassablement répétées ? Marc pouvait paraître étrange à qui ne le connaissait pas et ce fut, elle s'en souvenait encore ce soir, le premier qualificatif qui lui vint à l'esprit lorsqu'il n'était encore qu'un chef putatif. À présent, elle avait un peu appris à le connaître, à percer certains de ses petits mystères qui, à ses yeux, le rendaient attachant.

Il lui parlait avec douceur, comme il le faisait toujours, et son flot de paroles se buvait tout aussi bien que le vin doux et cependant capiteux qui accompagnait leurs agapes. En dépit du monde qui les entourait, ils eurent l'un et l'autre la douce impression de vivre un moment d'intimité qu'ils n'avaient encore jamais connu. Bravant son tempérament réservé, Marc fit l'effort de parler un peu de lui. « Savez-vous comment m'est venue ma vocation ? »

La politesse interdisait à Armelle de lui répondre tant que des aliments subsistaient dans sa bouche alors elle écarquilla un peu les yeux pour lui montrer combien cela l'intéressait puis accentua sa réponse d'un signe de dénégation qu'elle fit avec sa tête.

« Cela va vous sembler puéril, mais j'étais enfant alors, aussi soyez gentille de ne pas vous moquer. Dans sa jeunesse, mon père avait beaucoup aimé un livre qu'il m'offrit à l'âge de neuf ans. Mais pour un garçon de mon âge, celui-ci me semblait bien trop volumineux pour que j'en entreprenne la lecture. Mon père, voyant que je ne le lisais pas, m'interrogea puis, finalement s'offrit de me le lire à haute voix. Cela faisait bien longtemps qu'il ne l'avait plus fait et malgré mon jeune âge je compris que par le truchement de cette faveur qu'il m'accordait, il brûlait de revivre l'aventure de ces personnages dont j'ignorais encore l'existence. Voulait-il retrouver sa jeunesse ou seulement le récit qui avait dû, des années plus tôt, le passionner ? Il me souvient seulement qu'il ne m'avait jamais raconté d'histoire avec une telle emphase. Grâce à lui, j'avais chaque soir l'impression de m'être échoué, moi aussi, sur cette « île mystérieuse » de Jules Verne. Le plus beau moment de ma journée fut pendant de longs mois celui où je me couchais. Il s'asseyait à mon côté et je savais que j'avais alors devant moi un quart d'heure entier d'aventures à vivre, de merveilleuses découvertes à faire. Comme mon père, comme des millions de lecteurs sans doute, j'étais fasciné par ces héros, échoués sur une île vierge de toute civilisation et qui se montraient peu à peu capables de la récréer. Assembler quelques bambous pour construire une table ou une palissade était une chose, mais fabriquer des objets en fer ou même des

briques à partir des simples éléments que la nature leur offrait me semblait proprement incroyable. Je compris dans ces merveilleux moments tout ce que le savoir pouvait apporter et je voulus à mon tour devenir savant. Vous voyez, ma destinée a été guidée par un simple livre dont l'écriture remonte à plus d'un siècle. »

Armelle l'écoutait avec une grande attention en même temps que son regard s'était fixé sur lui. Elle cherchait même, avec ce qui reste d'instinct olfactif à la race humaine, à capter son parfum. Presque à son insu, tous ses sens convergeaient vers Marc. C'étaient les premiers signes de l'amour, sans doute, qui commençaient de se manifester, mais encore indicibles comme des feuilles tapies dans leurs bourgeons, elle ne les perçut pas, pas encore, comme tels. Elle se sentait naturellement bien et n'aurait voulu se trouver à nul autre endroit que celui-ci à ce moment-là. Tout autour d'elle semblait s'être évanoui. Une foultitude de gens dînaient et parlaient, mais elle les voyait à peine et malgré le bruit alentour, elle ne percevait nulle autre voix que celle de Marc. Le temps devait passer puisqu'ils terminaient leur dessert et que, par simple gourmandise, elle venait de commander une glace, mais elle ne songeait pourtant pas à regarder sa montre. Jusqu'à présent, seul son travail pouvait l'abstraire du monde et voici que pour la première fois, le même phénomène se produisait avec cet homme qu'elle commençait seulement de découvrir.

Au cours de cette soirée, la première qu'ils partageaient, Armelle n'avait rien dit, préférant écouter celui qu'elle ne voyait plus ici comme un supérieur et qui nouvellement se livrait en paroles. Tandis qu'il réglait l'addition, elle chercha des souvenirs à comparer, mais elle n'en trouva aucun qui se rapprochait de ce simple dîner. Dix ans les séparaient et elle était plus souvent invitée dans des soirées privées ou des boîtes de nuit qu'à dîner dans un restaurant chic. Il vint la rejoindre, l'aida à se vêtir puis, d'un geste qui n'était né que de la simple galanterie, posa légèrement la main derrière son dos, comme pour l'accompagner à sortir. Elle la sentit à peine et pourtant juste assez pour en noter la présence. Tandis qu'elle achevait sa comparaison de souvenirs, son intuition lui révéla que tout allait changer désormais.

IV

L'ambition de Sallé était grande et elle était bien servie par son esprit retors et intelligent. Il ne lui vint même pas à l'idée de se jeter dans le bureau de Grauer, toutes affaires cessantes, pour venir parader avec le mémorandum de son chef d'équipe dans les mains. Au contraire, dès le lendemain, il demanda à sa secrétaire d'annuler tous ses rendez-vous et consacra sa journée à le lire de la façon la plus attentive. Dans un code qui n'appartenait sans doute qu'à lui, il le surligna et l'annota avec des stylos de différentes couleurs. Sur quelques feuilles d'un papier simple, il prit d'abondantes notes et lorsqu'il eut terminé ce travail de lecture, il convoqua Bellard dans son bureau. C'était déjà le début de l'après-midi et le travail qu'avait entrepris le distingué professeur Sallé promettait d'être encore long. Avec autant de célérité que de dévouement, Bellard entra dans le bureau de son supérieur. Une à une, Sallé reprit les pages du mémorandum et s'arrêta sur chaque annotation inscrite en rouge. Il lui posait alors une ou deux questions, se faisait éclaircir tel ou tel point qui lui semblait obscur ou, éventuellement, sujet à une mauvaise interprétation. Sur d'autres feuilles blanches, il consignait les réponses que son chef d'équipe lui faisait et, pour plus de sûreté, il enregistrait même la conversation sur un petit magnétophone dont la taille n'excédait pas celle d'une petite pile ronde.

Malgré sa longue expérience, Marc demeurait bien naïf et songeait que son directeur voulait simplement bien comprendre l'aboutissement de ses recherches et que, en temps que chercheur, ce dernier était profondément intéressé par la découverte qu'il avait faite. Le roué professeur Sallé le lui laissait accroire et usait pour cela d'une empathie feinte à la perfection. Sallé savait convaincre quiconque qu'il était du même côté que lui, que les problèmes qu'il rencontrait étaient aussi les siens, qu'il partageait ses visées et ses idées. Et puis, il était tout de même de la profession et il ne manquait jamais d'utiliser cet esprit de corps pour convaincre ou amadouer. Marc Bellard faisait partie, d'une certaine façon, des ratés de la société. D'où lui venait-il que, au début de son siècle, il put encore cultiver d'aussi désuets sentiments que la probité, la candeur et même l'idéalisme ? Plus personne à présent, ne pensait ainsi, mis à part quelques-uns qui, comme lui, occupaient des postes exigeant justement un certain désintéressement. Sans s'en apercevoir, Marc Bellard se laissait dépouiller de son travail pour la seule gloire de l'honorable professeur Sallé.

Paris – Ministère de la Défense

Paul Grauer avait été prié de bien vouloir patienter dans l'un des salons particuliers qui permettaient d'accueillir discrètement des visiteurs en quête d'anonymat. Personne ne songeait à nommer cette pièce «salle d'attente », bien qu'elle en eût la fonction. Le décor donnait plutôt à penser à une pièce de château et l'endroit était si vaste qu'il contenait aisément des agréments aussi divers qu'un piano à queue, un billard français aux dimensions extravagantes, un bar, deux canapés et quatre fauteuils faits d'un cuir ostensiblement luxueux ainsi qu'un bureau style Napoléon III. Les murs étaient couverts d'une épaisse tapisserie, elle-même ornée par quelques tableaux de grandes dimensions ceints de lourds cadres peints à l'or. À elle seule, cette pièce donnait une bonne représentation de ce qu'étaient les ors de la République.

Invité par le ministre lui-même, on le faisait tout de même attendre dans cette antichambre aussi impersonnelle que le hall d'un grand hôtel. La ravissante hôtesse postée derrière le bar avait beau se montrer prévenante, ses traits demeuraient figés comme dans la pierre. Attendre était l'une des choses que Paul Grauer était pratiquement incapable de supporter. Angelix était un fief sur lequel il régnait et il avait pu, tout à sa guise, organiser son groupe de telle sorte qu'il n'eût jamais à attendre. Mais il se trouvait à présent hors de ses murs, chez un commanditaire qui lui assurerait peut-être une rente à vie. Il faisait en tout cas l'impossible pour s'en persuader, mais n'y parvenait qu'avec peine. Il devait se concentrer pour ne penser qu'au contrat et tenter d'oublier l'affront qu'on lui faisait en le laissant patienter. Il s'était pratiquement prostré dans un fauteuil et tenait fermement une petite mallette noire sur ses genoux. Il avait même conservé son pardessus, gratifiant au passage d'un regard noir l'hôtesse qui lui avait proposé de l'en défaire. Celle-ci savait par expérience qu'il ne fallait jamais tenter de déposséder les visiteurs des objets qu'ils emportaient avec eux et tout particulièrement les mallettes, les sacs ou parfois même les valises. Un certain nombre d'entre eux s'enchaînaient même à leur bagage, comme s'ils y tenaient autant qu'à leur propre vie.

Après une vingtaine de minutes d'attente, la porte s'ouvrit enfin et un huissier annonça haut et fort à l'impétrant que le ministre allait le recevoir. Paul Grauer exprima son impatience et son agacement dans un profond

soupir puis, sans perdre un instant, se leva et suivit son interpellateur. Plus fonctionnel que le salon d'honneur, mais tout aussi luxueux, le bureau du ministre n'était plus un sujet d'émerveillement pour ce visiteur qui connaissait bien ce lieu. Encore assis derrière son bureau, le haut fonctionnaire se leva et fit quelques pas dans sa direction pour l'accueillir chaleureusement :

- Ah, Grauer, mon ami ! Qu'il me plaît de vous revoir !
 - Bonjour, Monsieur le Ministre. Répondit-il en s'efforçant de sourire, chose déjà peu naturelle chez lui, et de contenir sa rancune.
 - Je ne vous ai pas trop fait attendre au moins ?
 - « Pense au contrat, se disait-il, pense au contrat ».
 - Mais non, pensez-vous, j'arrivais à peine.
 - « C'est bien parce que ça va nous rapporter des millions. Autrement, je lui aurais bien appris la politesse à cet intérimaire. » C'est ainsi que Paul Grauer nommait les responsables du gouvernement, ministres compris. Il expliquait à ses proches collaborateurs qu'ils étaient élus et n'étaient donc là que pour un temps. La meilleure preuve en était que le ministre en place prenait la plupart du temps livraison des commandes passées par son prédécesseur.
 - Alors, mon ami, je ne vous demande pas ce qui me vaut l'honneur de votre visite.
 - Non, bien sûr. Nous connaissons tous deux l'affaire qui nous occupe. Je viens vous apporter, comme cela est prévu dans notre contrat, un rapport sur l'état d'avancement de nos travaux.
- Grauer tira une clef d'une poche intérieure de son pantalon qu'il ficha successivement dans les deux serrures de la mallette avant de faire tourner les cinq molettes qui recelaient le code secret d'un troisième verrou. Il en fit sortir un disque compact qu'il tendit au ministre en ajoutant « procédure habituelle de chiffrement ». Autant il prenait plaisir à mettre en scène toutes ces précautions tout en étant convaincu de leur nécessité, autant le ministre regardait ce folklore d'un air amusé, comme si cela n'existait qu'au cinéma.
- Naturellement, mon ami, naturellement. Mais en quelques mots, voudriez-vous bien me résumer cela ?
 - Bien entendu. Nous possédons à présent le vecteur le plus approprié et nous le maîtrisons. Il s'agit d'un gaz.
 - D'un gaz ? Interrompit-il avec un peu de stupeur.

Ce mot le renvoyait à de terribles périls inscrits dans sa mémoire : le gaz moutarde, les chambres à gaz dans lesquelles succombèrent des millions d'innocents, le gaz sarin. Tout, dans ces trois lettres, lui faisait peur. Voyant

son interlocuteur saisi par l'inquiétude, Grauer se fit rassurant :

- Mais soyez sans crainte, Monsieur le Ministre, c'est sans danger.
- Vous en êtes sûr ? Avez-vous déjà effectué des tests ?
- Bien sûr, Monsieur le Ministre, abrégéa Grauer qui ne voulait pas s'attarder sur cette question.
- Et quand serez-vous prêt, mon ami ?
- Ce n'est plus qu'une question de mois, maintenant.
- Hum... N'oubliez pas que vous n'êtes pas tout seul sur les rangs, mon ami, et qu'il n'y aura qu'un contrat de fourniture, un seul !
- Nous le savons, Monsieur le Ministre, nous le savons. Nos équipes travaillent sans relâche pour aboutir et, comme vous le savez déjà, j'ai placé mon plus éminent collaborateur à la direction de ce projet, et il est parfaitement secondé par un chercheur aux talents déjà confirmés.
- Vous connaissez la sensibilité de ce projet. Vous vous assurez naturellement que vos employés qui y travaillent ont bien toutes les qualités requises. Il semble que nous soyons en avance sur les autres pays dans ce domaine, même sur les États-unis. Voyez-vous mon ami, il serait fâcheux, très fâcheux même, que vos travaux tombent en d'autres mains .
- Je comprends, Monsieur le Ministre. Mais nous sommes sûrs d'eux. Pour tout vous dire, le second du professeur Sallé est un naïf.
- Un naïf ? Mais comment faites-vous donc pour en trouver encore ? Il en reste si peu de nos jours. Et ceux qui le sont à la naissance perdent si vite le don. Ah, comme cela nous serait utile au ministère...

Grauer n'avait plus rien à ajouter, mais le ministre restait pensif ; il n'osait pas interrompre le fil de ses pensées pour prendre congé.

- Vous me ferez tout de même transmettre les fiches des personnes qui savent quelque chose de ce projet Veridad, comme vous l'appellez chez vous. C'est drôle, on m'a rapporté qu'une équipe russe avait nommé le sien « Pravda ». Ils ne manquent pas d'humour...
- Bien, Monsieur le Ministre.
- Et inutile de vous déplacer, mon ami. Un échange électronique suffira. Naturellement, il n'est pas nécessaire d'inclure la fiche du professeur Sallé. Nous savons qu'il fait partie de la maison.
- Je vous présente mes respects, Monsieur le Ministre. Conclut Grauer alors qu'il se levait déjà de son siège.

Agacé, mais soulagé d'en avoir fini avec cette corvée, Grauer s'engouffra dans

la limousine qui l'attendait dans la cour intérieure du ministère. Il ne pensait plus qu'à une chose : retrouver son petit empire et régner à nouveau sur ses sujets.

VI

Depuis plusieurs jours, Marc se posait la même question sans réponse et ne parvenait pas à imaginer de protocole lui permettant de lever l'interrogation. Comment parviendrait-il à connaître la durée des effets du gaz ? Il avait déjà procédé, avec l'aide d'Armelle, à quelques expérimentations, mais celles-ci n'avaient tout au plus qu'une valeur indicative. Des rats avaient inhalé Veridad et, en moins d'une journée, tout le principe actif de la molécule s'était évanoui. Cependant, même à des doses indécélables par ses instruments, il se pouvait que celui-ci agît encore. Inversement, même encore présent dans l'organisme, le produit pourrait ne plus agir, car insuffisamment concentré. Il savait pertinemment, depuis le début du projet, que ses expériences sur des animaux ne permettraient pas de lever toutes les interrogations. Angelix s'était construit une solide réputation dans la mise au point de traitements neurologiques et Marc y avait lui-même participé. Mais pour la première fois, il travaillait sous le sceau du secret-défense et il ne pouvait pas, comme par le passé, faire appel à des volontaires humains pour valider ses travaux.

Le professeur Sallé lui avait expliqué, trois ans plus tôt, que plus encore que pour les projets antérieurs, il devait adopter la plus grande discrétion sur son travail. Il lui expliqua que celui-ci intéressait le gouvernement et la défense. On lui fit même rencontrer un psychologue de l'armée dont la mission était de cerner sa personnalité et, in fine, de valider ou non sa participation au projet. On fit aussi une enquête discrète et approfondie sur lui, mais Marc n'en sut jamais rien.

Il n'eut même pas besoin de recourir à des volontaires pour satisfaire aux tests légaux d'innocuité puisque sa découverte ne donnerait pas lieu à la production d'un médicament commercialisé. Marc cherchait toujours, sans autre ressource que celles de son cerveau et de l'ordinateur de la compagnie qui recelait des milliers de protocoles bien établis. La solution se trouvait peut-être dans les entrailles de cette machine, mais ce n'était pas certain. Il vivait presque en ermite dans son bureau, mangeait d'un rien en face de son ordinateur, dormait quelques heures sur son canapé tandis que, comme lui, le Boléro de Ravel tournait en boucle. Une fois ou deux, Armelle l'avait vu dans cet état. Il lui avait chaque fois semblé qu'il ne s'agissait plus du même homme et dans ces moments critiques, il incarnait parfaitement l'image qu'elle s'était faite du chercheur fou lorsqu'elle était enfant. Elle pouvait aller et venir dans son bureau, cela ne le dérangeait pas. Qu'elle s'y installât, il n'y eût même pas prêté attention. Perdu dans ses interrogations comme s'il fut le

prisonnier de Dédale, il semblait entouré de murs invisibles, mais épais qui lui renvoyaient ses pensées tout en refoulant tout apport extérieur. Peu à peu, son aspect physique se ressentit de son mode de vie. Sa barbe poussa, ses cheveux n'étaient plus coiffés et commençaient même à se coller les uns aux autres, son hygiène incertaine lui creusa davantage les sillons que ces nuits où son esprit torturé s'exacerbait inlassablement avaient tracés.

Impuissante, mais attentionnée, Armelle souhaitait l'aider de tout son coeur, mais elle se savait inutile. La plus pointue de ses connaissances n'était pour lui qu'un postulat et son expérience avait tout entière été construite auprès de lui. Alors, elle venait simplement lui rendre visite. Elle lui apportait de quoi se restaurer, lui posait des questions qu'il n'entendait même pas tant il était plongé dans ce monde dont lui seul avait la clef. Plus rien d'autre que son écran d'ordinateur n'existait pour lui et il ne remarquait aucune de toutes les attentions de son assistante. Elle avait beau poser son regard admiratif sur lui, elle pouvait user d'un ton de voix que nombre d'hommes auraient apprécié, Marc demeurait inaccessible à son charme. Elle ne s'en offusquait cependant pas, car elle savait, elle comprenait parfaitement qu'il se trouvait sous l'emprise d'une transe dont il ne pourrait se libérer que seul, en faisant ce à quoi la nature l'avait destiné : percer ses secrets. Ni elle, ni personne n'était capable de le faire sortir de son état d'hébétude et seule la découverte saurait le désenvoûter. Elle ne pouvait qu'essayer de l'accompagner, ce qu'elle tentait de son mieux.

Même au prix de ses années de jeunesse qui lui restaient, elle eut ces jours-ci envie d'être plus âgée de dix ans pour être son égal et participer vraiment à la quête dans laquelle il s'était lancé seul. Elle s'imaginait avec lui, pesant les avantages et les inconvénients de tel ou tel protocole, cherchant par le seul calcul les réponses aux questions qui les taraudaient. Elle voulait alléger son fardeau de moitié, partager ses motifs d'insomnies. « Comment un tel cerveau pourrait-il se mettre au repos alors que tant de questions l'assaillent ? S'interrogea-t-elle. Il ne peut s'arrêter qu'à l'épuisement, pour quelques heures seulement. » Elle voulait être comme lui, prendre part à son travail, ses recherches et même les délires qui, occasionnellement, devaient survenir.

VII

Marc avait prévenu le professeur Sallé qu'il allait être, ces prochains temps, entièrement occupé. Il n'avait pas eu à en dire davantage pour que son directeur comprît qu'il ne devait pas s'étonner de le voir s'enfermer, peut-être plusieurs semaines durant, dans son bureau. Il se souvint que, au début de sa prometteuse carrière, pareille fièvre s'emparait de lui. Il se remémora ces jours et ces nuits passés dans la réflexion et la supposition qui s'emparaient de son cerveau comme un chalut vole la vie du poisson. C'était difficile et il n'y avait jamais la moindre certitude de pouvoir aboutir si bien que le plus raisonnable était de crier à l'impossible et d'abandonner. Mais à cette époque, il n'était pas de ceux qui renonçaient et, plus que tout autre, son acharnement était loué et reconnu. Sallé songea à cette toute petite minute que tout chercheur qui a un jour abouti connaît. Celle où, comme dans un brouillard encore épais, on n'aperçoit même pas encore une lueur, mais simplement une brume moins dense et l'on sait que l'on a trouvé le chemin. Peu à peu, la brume laisse entrevoir le bleu d'un ciel coloré par la félicité du soleil, mais avant même ce moment, on est envahi par un sentiment d'absolue certitude. Comme une douce messagère, l'intuition vient faire le lit de la connaissance ; on subodore, on devine ce qui bientôt s'imposera comme une évidence. Le souvenir indélébile de cette courte minute où l'on sait que l'on a compris et que l'on est encore le seul à savoir, avait ressurgi dans l'esprit du professeur lorsque Marc était venu le prévenir. Il avait acquiescé d'un sourire amer qui taisait une sourde jalousie. Pendant un instant, il aurait voulu tout recommencer et se trouver côte à côte avec Marc. Cette passion qu'il avait vécue autrefois lui devint subitement nécessaire ; il en éprouvait, tel un ancien alcoolique dont l'épée de Damoclès épousait la forme d'une bouteille, une irrésistible envie. Mais s'il suffisait d'une minute pour recommencer de boire, il n'en allait pas de même ici. Sallé pouvait bien envier Marc, il avait pris depuis bien trop longtemps une route différente et il ne pouvait plus, il le savait bien, rebrousser chemin pour le rejoindre.

Le lundi suivant était le premier du mois. Le même rituel s'établit de nouveau. À dix heures très précises, Grauer fit son entrée, suivi de sa secrétaire, dans la salle de réunion. En préambule, il annonça qu'il dînerait bientôt avec le ministre. Cette seule phrase suffit à faire comprendre à chacun, mais surtout au professeur Sallé, qu'il voulait être au fait sur tous les projets en cours. La réalité simple était que Marc Bellard cherchait toujours à déterminer le seuil et la durée d'efficacité de Veridad et que, sans pouvoir recourir à des expériences sur des humains, cette tâche était bien difficile à

accomplir. Pour l'instant, les recherches piétinaient, mais il était hors de question de dire cela à Grauer qui pouvait se montrer très coléreux. Le professeur Sallé usa de termes techniques et de circonlocutions comme il ne le faisait jamais. Au moment même où il parlait, il songeait à Marc qui se trouvait probablement perdu dans d'insondables raisonnements. Pour celui-ci, le temps ne comptait plus et même, il n'existait plus. Dans cette salle, au contraire, on n'était là que pour planifier, chiffrer, trancher. Il avait ce pouvoir, celui de décider et c'était ce qu'il avait toujours voulu. Cependant, il réalisa l'inanité de ces planifications et de ces choix formés ici ; tant que ceux qui se trouvaient plus bas n'avaient pas abouti dans leur travail, ces réunions n'étaient que d'inutiles verbiages.

Grauer pouvait bien tonner d'impatience, il n'y avait rien à faire. Lui seul pouvait décider de la seule mesure à prendre et qui fut vraiment utile au travail de l'ingénieur Bellard, mais la confidentialité absolue qui devait entourer ce projet le lui interdisait. Même pour gagner du temps, il ne pouvait utiliser de volontaires venant de l'extérieur pour participer à des expériences. Grauer connaissait fort bien les méthodes en vigueur dans le petit monde du renseignement. Qu'il passât une seule annonce pour recruter des volontaires et les services de dix pays concurrents, sans compter les agents français, eussent envoyé un des leurs recevoir la précieuse substance et le « volontaire » fut ensuite, des jours durant, soumis à d'incessants prélèvements et examens. Il en eût été de même s'il s'était adressé à quelque université amie où nombre d'étudiants étaient prêts, pour quelques centaines d'euros, à se faire injecter n'importe quoi. À l'intérieur même de son laboratoire, Grauer supposait qu'il y avait au moins quelques hommes du ministère. Aussi se résolut-il à la seule solution possible, celle qu'il n'aimait pourtant pas : l'attente.

VIII

Deux semaines s'étaient écoulées depuis que Marc avait commencé ses recherches sur les dosages à employer et il n'avait encore donné nulle indication à sa hiérarchie sur l'avancement de ses travaux. Au dessus de lui, l'impatience se faisait plus corrosive qu'un solvant, mais très loin de s'en soucier, il n'y pensait même pas. Le monde entier s'était éteint autour de lui et il ne subsistait plus que ses notes, son ordinateur, son Boléro. Armelle était devenue un être fantomatique, apparaissant fugitivement et par intermittence. Il reconnaissait encore son visage familial, mais il lui semblait provenir d'une vie ancienne et lointaine. Il ne lui avait guère parlé depuis ces deux semaines et tout juste lui avait-il répondu par un grognement ou d'incompréhensibles onomatopées lorsque, régulièrement, elle venait s'enquérir de son état. Elle ne posait pas de questions, mais se montrait présente pour le cas où il aurait eu besoin d'elle. Peut-être aussi espérait-elle secrètement assister au moment où il trouverait. Tapie dans l'ombre et dans le reflux de sa conscience, sa volonté était de capter l'étincelle qui jaillirait, tôt ou tard, de l'oeil de son maître.

Hormis Marc qui avait dormi sur place, elle fut la première à pénétrer dans les bureaux d'Angelix, ce troisième jeudi d'avril. Il était encore tôt et pourtant, pour la première fois de l'année, elle avait pu entrouvrir la vitre de sa voiture. Le soleil semblait promettre une douce journée et dardait déjà ses premiers rayons. Un sentiment ténu, une sorte de prémonition l'avait gagnée. Elle se sentit d'humeur joviale, sans raison apparente. Elle frappa à la porte du bureau de Marc et, sans attendre d'invitation à entrer, elle franchit le seuil, un petit sac en papier à la main. Il dormait encore ; peut-être venait-il seulement de s'assoupir. Avec une grande précaution, elle baissa le volume sonore de la chaîne, sans oser toutefois le couper complètement puis, oubliant subitement qu'il dormait, elle lui dit à haute voix et d'un air de contentement qu'elle lui avait apporté des croissants.

Ainsi avachi sur son canapé, Marc faisait davantage penser à un clochard alcoolique qu'à un éminent chercheur et pourtant elle le regardait avec une admiration qui tendait à la dévotion. Armelle se sentait changer et, à la façon d'une scientifique, elle observait sa propre mutation de façon presque clinique, sans chercher à la contrarier. Tel un morceau de glace du Pôle Nord dérivant vers l'Europe, son admiration professionnelle pour Marc se muait indiciblement vers l'amour. Elle n'y pouvait rien et regardait cela d'un air intrigué. Elle se sentait chaque jour plus gaie à l'idée de le retrouver, lors

même qu'il était presque devenu hirsute et qu'il ne lui avait pratiquement pas adressé la parole depuis deux semaines.

Lorsqu'il s'éveilla, son premier geste fut de se frotter la tête avant d'ouvrir, péniblement, une paupière. Un parfum floral, mêlé à celui des croissants, embrumait la pièce et c'étaient ces effluves délicieux qui l'avaient éveillé. Il la vit, négligemment assise sur son bureau d'apparat et lisant les notes qu'il avait rédigées dans la nuit. De toutes autres mains, il aurait arraché les précieux feuillets, mais pour les siennes, un commandement intérieur lui ordonnait de laisser faire et même, d'un sourire complice, d'acquiescer. Armelle était la seule femme de sa vie et, en plus d'être une assistante féale et compétente, il lui semblait qu'elle était la seule à pouvoir le comprendre. Il se sentit touché de la voir s'octroyer le droit de lire ses notes sans sa permission formelle. Ainsi est-elle consciente de la confiance que je lui accorde, songea-t-il. Sans éveiller son attention, et pour le simple plaisir de ses yeux encore piqués de chassies, il la regarda faire. Elle était vêtue d'une jupe plissée qui bougeait au rythme léger, mais régulier du balancement de ses jambes. Elle était tout entière concentrée sur sa lecture, mais donnait parfois l'impression de ne pas saisir la portée de ce qu'elle lisait. Marc essayait de suivre, en pensée, le fil de cette lecture ponctuée de hochements approbatifs, de froncement de sourcils interrogatifs et de moues dubitatives. Elle semblait même avoir oublié qu'il était là, à deux pas d'elle, dans cette pièce. Bien involontairement, ses écrits l'avaient supplanté dans l'esprit de son assistante, mais tandis qu'elle terminait l'avant-dernière feuille, il s'adressa à elle en souriant : « J'ai trouvé », lui confia-t-il. Son visage n'exprimait pas de triomphalisme particulier, mais respirait seulement la délivrance, celle d'un travail laborieux et ardu.

Comme s'il ne l'avait jamais perdue, il recouvra la parole et fut heureux de trouver Armelle à son réveil. C'était à elle qu'il avait voulu apprendre la nouvelle en premier. C'était avec elle qu'il voulait partager la joie de la découverte qu'il ne considérait pas seulement comme sienne. Il savait la part qu'elle avait prise dans l'ouvrage, il savait la juste joie qu'elle en éprouverait. Il était sûr, avec elle, de partager un plaisir sincère et réel, sans feinte ni artifice, et voilà qu'elle se trouvait justement là, comme s'ils avaient pris rendez-vous.

Armelle savait ; une sorte de prescience, le fameux sixième sens supposé des femmes que rien n'a jamais démontré, le lui avait dit. Non pas explicitement, mais au contraire par petites touches successives qui, peu à peu, révèlent leur

ensemble. Pourquoi était-ce précisément ce matin que le soleil était revenu et flottait dans un ciel limpide après dix jours d'une pluie fine propre à l'Angleterre ? Une grève-surprise venait d'éclater le matin même à la radio et, au lieu de son journal matinal, Armelle entendit jouer, tandis qu'elle se vêtait, la mélodie, l'unique mélodie de Marc. Quels en étaient les arrangements ? Qui dirigeait l'orchestre ? Cela ne fut pas dit, mais elle songea à lui dès la première note et, au contraire des jours précédents, elle ne se demanda même pas s'il avait enfin trouvé. Seule l'image de son visage rasséréiné occupait son esprit. Elle se demanda enfin si c'était pour cela que, sans bien savoir pourquoi, elle s'était arrêtée dans cette boulangerie. Sinon les mêmes idées, du moins le même sentiment de félicité les avait-ils traversés tous les deux, au même moment, pourquoi pas ? Armelle n'en savait rien, mais voulait le croire lorsque, s'approchant de lui pour lui rendre son sourire, elle prit ses mains et, approchant la bouche de son oreille, elle lui susurra ces trois mots qui n'étaient pas dénués d'ambiguïté : « Vous êtes formidable ! » ; il referma les yeux un instant et, d'une courte analepse, il rejoua cette petite musique, plus douce encore que son Boléro : « Vous êtes formidable ! ». Il savait que cette complète exultation s'évaporerait bientôt mais pour l'heure, il en goûtait insatiablement chaque seconde en songeant à la somme de travail, imagée dans son esprit par un formidable tas de sable de chantier, qu'il avait fournie pour posséder le privilège de connaître pareil moment.

Il rouvrit les yeux lentement mais ceux d'Armelle, dont le visage était resté tout près du sien, emplissaient son horizon. Une vague bouffée de regrets et de culpabilité s'insinua dans sa gorge et bloqua sa respiration lorsqu'il prit conscience qu'il n'avait encore jamais pris le temps de les observer. Ses iris évoquaient un verger dont les arbres fruitiers rivalisaient d'abondance florale mais ses pupilles, par contraste, formaient une énigmatique serrure derrière laquelle s'étaient reclus les secrets de son âme. Il y plongea un regard scrutateur qui ne visait qu'à apprendre d'elle tout ce qu'il ignorait encore, sans s'apercevoir qu'elle en faisait de même. « Êtes-vous aussi heureuse que moi ? », « Percevez-vous seulement le centième de mes émotions ? », « Que suis-je pour vous ? », « Suis-je simplement votre patron ? », « Pourriez-vous m'aimer ? » Mais aucun des deux ne comprenait le langage du regard. Chacun savait le parler, certes, et croyait que ses pensées se lisaient aisément sur son visage mais ce n'était qu'une illusion. Armelle reprit la première une distance plus convenable et, ce faisant, arbora un sourire qu'elle voulait ambassadeur de ses sentiments.

Marc s'éveilla vraiment, passa la main dans ses cheveux qu'il trouva gras,

puis sur ses joues et son menton qui n'étaient plus qu'un jardin broussailleux. Il sortait de son clos et retrouvait peu à peu son existence corporelle. Il se leva et fit deux ou trois pas jusqu'à la baie vitrée dans laquelle, à défaut de miroir, il se regarda. Ses vêtements étaient fripés et même un peu sales mais son teint lui fit davantage honte. Son visage cadavéreux lui fit presque peur et il ne put réprimer une petite angoisse lorsqu'il se rendit compte que c'était là l'image qu'il offrait de lui à Armelle qui, au contraire, était soignée, habillée d'une beauté presque candide et laissait émaner d'elle d'agréables exhalaisons florales qui s'accordaient à la saison.

Provisoirement, son travail ou plus exactement cette tâche parmi celles qui constituaient son travail, était terminée et il pouvait reprendre sa place parmi les êtres *normaux*. Presque cérémonieusement, il sortit d'un des meubles une chemise et un pantalon qu'il avait par avance disposés là.

- Je me rends un peu plus présentable et, dans un quart d'heure, nous ferons honneur à vos croissants...
- Je vous attends, répondit Armelle à mi-voix, d'un air subordonné.

Consciencieusement, elle reprit la lecture des notes de Marc puis, lorsqu'elle eut terminé, elle remit les feuillets en place avant de faire nonchalamment le tour de la pièce. Elle se prit à imaginer qu'elle se trouvait chez lui à patienter cependant qu'il préparait un cocktail ou un dîner dans la cuisine. Elle tentait de deviner ses meubles, le désordre de sa bibliothèque tout entière consacrée à la science, son manque de goût pour la décoration, voire même l'absence pure et simple de tout ornement. Elle imaginait aussi la chaîne haute-fidélité, le même modèle que celui du bureau, avec un seul disque, celui des Boléros. Il ne lui avait rien livré de son intimité et, jusqu'alors, cela ne l'avait jamais dérangée. Pour quelle raison s'y intéressait-elle soudainement ? Elle se posa la question, chercha des raisons objectives qu'elle ne trouva pas.

Peu à peu, le laboratoire s'emplissait de blouses blanches qui, au hasard d'un couloir, s'arrêtaient quelques instants avant de reprendre leur marche vers la quête du savoir. Les meilleurs cerveaux arrivaient, chacun à leur heure, et Armelle entendait ça et là des bribes de conversation au travers de la porte lorsque celle-ci s'ouvrit brusquement.

- Voilà, je suis à vous ! Lança Marc ragaillardi par la fraîcheur bienfaisante d'une douche.

« Si cela pouvait être vrai », songea-t-elle en lui souriant. Un parfum masculin embaumait la pièce et certainement aussi les couloirs qu'il avait traversés pour gagner son bureau. Il lui offrit l'un des deux gobelets qu'il avait rapportés et réclama en échange de savourer l'un de ses croissants. L'ostentatoire jovialité de Marc la rendait heureuse comme on peut l'être en partageant le bonheur d'un être aimé. Lorsqu'il aboutit enfin, au milieu de la nuit, il était trop las pour exulter mais à présent, il pouvait consommer sa joie sans retenue. Il avait fourni à lui seul un effort sans mesure et avait finalement triomphé de toutes les interrogations qui s'étaient présentées à lui sans jamais renoncer, malgré les doutes qui souvent l'avaient assailli. L'un et l'autre se regardaient, se souriaient, nonobstant les morceaux de croissants qu'ils croquaient goulûment. La baie vitrée donnait sur la pelouse dont la rosée scintillait sous l'effet du soleil qui, de ses rayons patriarcaux semblait ce matin vouloir embrasser le monde. Marc l'ouvrit comme s'il s'était agi de la porte d'une cage qui avait trop longtemps retenu un oiseau puis respira à pleins poumons l'air frais qu'il n'avait plus connu depuis un temps qui lui paraissait très lointain. L'effluence de l'herbe perlée d'humidité pénétra dans le bureau en même temps que le pépiement d'oiselets en mal de nourriture. Des souvenirs bucoliques s'emparèrent de lui ainsi qu'une immédiate béatitude lorsqu'il songea à tout ce que cette journée, à peine commencée, lui avait déjà offert : il venait de partager sa découverte avec Armelle, belle et souriante, le temps promettait d'être radieux, l'air était frais et lui faisait recouvrer ses souvenirs d'enfant, il avait retrouvé une apparence présentable. Une irréfrenable fantaisie lui commanda de vivre et de profiter d'un jour comme celui-ci. Il jeta un regard méprisant sur cette baie vitrée et sut qu'il ne passerait pas sa journée derrière alors que dehors la vie, celle dont il s'était éloigné depuis de si longs jours, devait fourmiller de mille façons au-delà des murs d'Angelix. En un instant il tint ces propos qui pouvaient passer comme une idée géniale ou saugrenue :

- Cette journée s'annonce trop belle pour la passer ici. Allez ! Partons ! Je vous emmène avec moi.

Armelle ne cacha pas sa surprise devant cette improbable proposition.

- Mais je viens d'arriver. Vous avez peut-être travaillé toute la nuit, mais moi non. Et que dira Sallé s'il vient à nous chercher et qu'il ne trouve ni vous ni moi ?

Marc eut un petit sourire amusé. Bien qu'il n'en abusât jamais, il n'était pas

dupe quant à son rôle prépondérant dans ce projet. Administrativement, on aurait pu lui tenir rigueur de cette absence qu'il ne comptait même pas justifier, mais il avait trop bien travaillé pour qu'on blâmât de cet écart peccamineux.

- Ne vous inquiétez pas. Je vais régler ce détail en un instant, lui dit-il en s'asseyant devant son ordinateur.

En quelques touches, il rédigea un message compendieux à l'intention du professeur Sallé : «J'ai trouvé cette nuit. J'ai besoin de changer d'air. Je m'absente pour la journée avec mon assistante. Vous aurez mon compte-rendu demain matin. »

- Et voilà, ce n'est pas plus compliqué que cela !
- Et vous croyez qu'il ne va rien dire ?
- Que pourrait-il dire ? Depuis ce matin, je suis en mesure de lui indiquer quelle dose produira quel effet dans quel laps de temps. Croyez-moi, la seule phrase qu'il aura retenue sera la première. Ne vous y trompez pas, ce projet rapportera des millions à la société et ce n'est pas une journée de notre salaire qui y changera quelque chose.

Armelle se sentit rassurée par le ton soudain affirmé qu'employait Marc et trouva finalement un côté excitant à cette proposition impromptue de «labo buissonnier ». Tandis qu'ils franchissaient le couloir de sécurité sous l'oeil un peu étonné mais pourtant déférent des deux vigiles qui en assuraient le contrôle, des souvenirs d'enfance lui revinrent en mémoire. Elle se souvint de ces jours trop rares où, arrivée au collège ou au lycée, on lui apprenait l'absence de tel ou tel professeur. C'étaient deux, parfois trois heures que le ciel lui offrait. Un moment de liberté inattendue car, flânant le plus souvent dans les rues, elle se trouvait là où personne ne l'aurait cherchée et pouvait aller à son gré sans rendre de comptes. C'était cela qu'il lui offrait aujourd'hui. Sans le savoir, il lui donnait à revivre quelques moments épars et agréables de sa prime jeunesse.

IX

« Puis-je vous parler quelques minutes, Monsieur le Président ? ». Le professeur Sallé venait de décrocher son téléphone et d'appuyer sur la touche qui le reliait directement avec *le patron*. Bien qu'il fût partie du cercle restreint de ceux qui bénéficiaient de ce privilège, il n'aimait guère en user, car si lui-même passait avec raison pour un être acariâtre, la critique valait davantage pour Grauer. Presque tremblant comme un écolier pris en faute, il craignait de le déranger, mais devant l'importance de la nouvelle, il franchit tout de même le pas. « Passez dans mon bureau d'ici dix minutes » fut la réponse laconique, donnée sur un ton lisse et froid, qu'il obtint. Grauer détestait se sentir interpellé, surtout par un subalterne et de surcroît par téléphone et il l'aurait bien éconduit. Mais, aussi omnipotent qu'il fût, il savait parfaitement se souvenir que l'importun dirigeait le projet Veridad, capital pour Angelix.

Sallé lisait et relisait inlassablement les mêmes lignes lapidaires que lui avait envoyées Bellard si bien que les mots finirent par résonner dans son esprit comme s'il les entendait vraiment : « J'ai trouvé. J'ai trouvé. », se répétait-il à l'envi. Bellard avait tenu sa parole et réalisé sa découverte dans le laps de temps qu'il s'était imparti et Sallé qui par prudence, mais surtout par calcul, avait annoncé des délais plus importants, pouvait à présent aller plastronner auprès du *patron*.

Il se confondait déjà en excuses avec la politesse la plus hypocrite lorsque Grauer le fit pénétrer dans son bureau. Il regretta faussement de le déranger, lors même que, au contraire, il avait attendu ce moment depuis des semaines. Son esprit perfide savait trop bien que *le patron*, dénué de toute connaissance scientifique, ne poserait aucune question technique, sans quoi il lui aurait fallu attendre que Bellard revînt et lui adressât son rapport. Grauer écoutait les propos de Sallé avec attention, mais ne put s'empêcher de songer distraitemment au rapport d'avancement qu'il allait faire au ministre tandis que son sous-fifre – c'était en ces termes qu'il songeait à Sallé – prenait révérencieusement congé.

Armelle et Marc venaient de quitter la ville à bord de la voiture de Marc, tout entière à son image. Elle n'était visiblement jamais lavée, la couleur et le modèle étaient plutôt démodés et elle ne comportait aucune option futile. Armelle l'avait tout de suite remarqué, elle qui ne manquait jamais d'examiner l'intérieur des voitures dans lesquelles elle montait, car elle en tirait toujours des renseignements sur leurs propriétaires. Sans rien dire de

ses observations, elle fut intérieurement satisfaite de corroborer l'image de celui qui, sans le vouloir, imprégnait son coeur. Un détail la surprit cependant, et elle ne résista pas à la tentation de questionner le conducteur.

- Il y a tout de même une chose qui m'étonne...
- Laquelle ? Demanda-t-il en restant concentré sur sa conduite.
- En montant dans votre voiture, je m'attendais à entendre vos Boléros sitôt que vous auriez mis le contact, mais vous n'avez même pas d'autoradio.

Marc esquissa un sourire avant de lui répondre.

- J'en ai eu un, autrefois. Et il jouait effectivement le Boléro. Mais il m'est arrivé une petite mésaventure qui m'a fait renoncer à cette possession.

Armelle laissa paraître sa curiosité sur son visage en guise d'invitation à lui raconter l'avatar en question.

- Il était cinq ou six heures du matin lorsque j'eus une idée importante. J'étais chez moi, encore au lit. Je me suis levé précipitamment, j'ai enfilé les premiers habits que j'ai trouvés et j'ai sauté dans ma voiture pour aller la vérifier au labo. Je me suis alors aperçu que la vitre avait été brisée et l'autoradio arraché. Sans y attacher trop d'importance, je me suis malgré tout rendu au labo, mais cet incident sans importance m'avait contrarié et fait perdre mon idée. J'ai alors pensé qu'il valait mieux renoncer à ce plaisir plutôt que de voir se renouveler ce genre de désagrément.
- Mais vous savez qu'il existe des postes dont la facette est détachable ?

Marc sourit à la réponse qu'il allait donner. Peut-être allait-elle se moquer de lui ou, au contraire, allait-elle comprendre sa façon d'exister dans cet anodin détail. Mais il sentit qu'il n'allait pouvoir dire autre chose que la vérité, comme s'il était déjà marqué par Veridad. « Oui, je le sais. Mon poste était pourvu de ce type de mécanisme, mais je le laissais toujours en place pour ne pas avoir à m'en encombrer. S'il fallait sans cesse transporter avec soi tout ce que l'on ne veut pas se voir dérober, notre vie se réduirait à transporter des objets à l'utilité incertaine, vous ne croyez pas ? ».

Armelle se sentit presque honteuse de tenir plus que lui à ces petites possessions. Elle regretta sa remarque qui, au contraire de lui donner l'avantage, l'avait fait passer pour trop matérialiste aux yeux de son mentor. Mais elle aima sa réponse et goûta davantage le plaisir d'être à son côté, en

cette improbable matinée.

- Êtes-vous sûre de vouloir vous laisser guider par moi ? N'y a-t-il rien qu'il vous plairait particulièrement de faire durant cette journée que nous aurions dû vivre de façon routinière ?
- Non, vraiment. Conduisez-moi où il vous plaira. Je m'en remets entièrement à vous. Je veux ce que vous déciderez.

Armelle répondit avec humilité et presque une certaine soumission cependant qu'elle prenait tout de même un certain plaisir à proférer des paroles ambiguës. Cédait-elle, peu à peu, au sentiment qui gagnait son âme ou voulait-elle sonder le coeur de celui que le destin lui avait choisi ? Elle craignit presque, après les avoir prononcées, qu'elles ne fussent trop explicites, mais il ne sembla pas s'apercevoir de son petit manège de plus en plus routinier. Ou bien, au contraire, avait-il tout compris, mais avait choisi de n'en rien laisser paraître.

« Comme vous voudrez ! Lui lança-t-il, l'oeil un peu perfide. Nous passerons donc cette journée à trois. Je vous emmène faire la connaissance d'Alexandre. ». À ces paroles, Armelle avala avec sa salive le goût du regret. Pourquoi fallait-il qu'il gâchât cette journée qui promettait d'être belle s'il l'avaient passée à deux ? Elle n'était encore rien, pas même une conquête possible, et elle endossait déjà l'habit de la femme jalouse.

Alexandre était plus que centenaire mais, si Marc n'en avait rien dit, elle n'en aurait rien soupçonné. S'il avait sur la peau de ses mains et de son visage de nombreuses traces laissées par une longue vie, il ne paraissait pas être un vieillard cacochyme. Au contraire, il était venu les accueillir lui-même lorsqu'il les vit s'engager sur le chemin cahoteux qui menait à sa maisonnette. Ses gestes alertes, son regard aiguisé et plein de lucidité mais surtout l'affectueuse accolade qu'ils échangèrent donnèrent à penser à Armelle qu'il était peut-être l'aïeul de Marc.

Respectueuse et flattée qu'il la présente à un membre de sa famille, elle lui adressa un généreux sourire pour accompagner la poignée de main qu'ils se donnèrent. Volontairement ou non, Marc ne fit que d'évasives présentations qui ne lui permirent pas de confirmer absolument ses présomptions. Juste avant leur arrivée, il lui avait simplement dit qu'il venait souvent le voir et que cet homme ne manquerait pas de lui plaire. Au grand dam d'Alexandre, et malgré ses demandes si souvent réitérées, Marc ne lui amenait

pratiquement jamais de visiteurs. Il était d'autant plus heureux d'accueillir Armelle, une belle jeune femme dont la vue ravissait ses yeux qui avaient déjà tout vu. Le vieil homme aimait bien raconter sa vie, presque terminée, à présent. Il avait été le témoin de tout un siècle et rien ne lui faisait davantage plaisir que de transmettre sa mémoire encore intacte à de jeunes oreilles.

Alexandre était né le dix-huit décembre 1894, un an jour pour jour avant que n'éclatât l'affaire Dreyfus. Si cela passionna autant le peuple français que cela fut dit, Alexandre ne connut rien de cette histoire avant le début des années soixante. Était-il possible d'ignorer une telle affaire, semblait-elle lui demander. Mais avant qu'elle n'ouvrit la bouche, il raconta ses quatre ou cinq années d'école qui lui permirent tout de même d'apprendre la lecture et l'écriture. Il n'eut pas alors le loisir d'étudier l'histoire, la géographie ou les sciences.

- Mais... Jules Ferry, l'école laïque et obligatoire ?
- Ma petite dame, tout ça c'était bon pour les gens de la ville. Chez nous, il y avait les champs, les bêtes et tout ce qu'il y a de travail dans une ferme. Nos parents avaient plus besoin de nous que l'école et je les remercie de m'y avoir déjà autant envoyé.

Alexandre fut le premier de sa famille à savoir lire et écrire. Ce fut presque avec une larme qu'il raconta comment son père, de ses grosses mains de paysan, avait sorti deux feuillets d'un papier fin et cacheté. Le nom d'une étude notariale figurait sur l'en-tête du document et était immédiatement suivi d'un titre aussi mystérieux qu'imposant : « remembrement ». C'était le seul document imprimé qui existait alors dans la ferme. Des années plus tôt, on avait expliqué à son père qu'il s'agissait de lutter contre le morcellement des terres et que personne n'y perdait rien. On lui avait fait signer ce papier qu'il ne pouvait pas lire et dont l'aspect officiel l'avait impressionné. Par fierté, son père avait fait venir le curé pour qu'il lui écrive son nom. L'ecclésiastique lui avait donné en sus une mine de carbone ainsi que quelques feuilles de papier pour qu'il s'exerçât. Tandis qu'Alexandre lisait l'acte, son père le tenait affectueusement par la taille ou bien posait simplement sa main sur son épaule comme s'il fut soudainement devenu un nouveau pilier de la maison, un enfant qui promettait de devenir un homme et qui protégerait les intérêts de la famille. Alexandre leur raconta les respirations amples que prenait son père en l'écoutant lui, son fils puîné, faire cette lecture. Chaque bouffée d'air exhalait une sorte de fierté que l'on qualifierait bien des années plus tard de républicaine. On avait alors la

certitude de voir ses enfants vivre mieux que soi-même. Et lorsque après une longue et pénible lecture il parvint enfin au bout de l'acte, ce fut à son tour de voir son coeur se gonfler de fierté. Son père, à qui ne fut pas offerte cette chance d'apprendre, dans ce geste symbolique que revêt une signature, bouscula l'ordre immémorial comme pour forcer le destin. Ce n'était pas seulement un nom que son père avait inscrit de sa main analphabète au bas de cette feuille, c'était un exemple qu'il gravait dans l'esprit de ses fils. « Rien n'est inscrit et tout est possible, mes enfants ». Son père n'avait pas prononcé cette phrase mais elle résonnait toute seule dans le coeur du jeune Alexandre.

Il leur raconta ensuite pourquoi il n'aurait jamais voulu devoir faire la seconde lecture que lui avait demandée son père. C'était en 1915 ; l'ordre de mobilisation de son frère venait d'être apporté par les gendarmes et prenait effet trois jours plus tard. Il n'avait pas été mobilisé immédiatement car il était soutient de famille mais la France avait livré beaucoup de ses enfants à cette grande et sanglante idiotie et voilà qu'elle réclamait à présent de nouvelles vies à prendre, fraîches et invécues. Deux semaines plus tard, c'était pratiquement le temps qu'il avait fallu à son frère pour arriver au front, celui-ci reçut quatre ou cinq balles toutes neuves, fabriquées par la firme Krupps, au plein milieu de la poitrine. On reçut, six semaines plus tard, une lettre du ministère de la guerre rédigée avec soin – « Aujourd'hui ils appellent ça le ministère de la défense mais sur le fond, c'est la même histoire, il s'agit toujours d'envoyer des petits gars, un fusil à la main, rencontrer ceux d'en face. » avait fait remarquer Alexandre – et qui ne tarissait pas d'éloge sur l'héroïsme d'Antoine. « Est-on héroïque à dix-neuf ans, Mademoiselle ? ».

Son père mourut deux ans plus tard, à cause d'une lettre semblable à celle-ci. Alexandre n'était plus là pour la lire, il avait été happé, lui aussi, par la dévoreuse d'hommes. La lettre était partie par erreur : une méprise dans un numéro de matricule avait fait adresser des condoléances de la part de l'état-major et, sachant que son père était illettré, Alexandre n'avait jamais pris la peine d'écrire pour donner de ses nouvelles. Il s'était même demandé si le curé était toujours là pour faire la lecture aux paysans du village. Il se contentait d'attendre la prochaine permission pour revoir son père mais celui-ci, à qui la patrie avait ôté ses raisons de vivre, déclina sous l'effet de quelque maladie au nom encore inconnu. À son retour au pays, Alexandre retrouva son père dans le tombeau, juste à côté de son frère.

Avec tout autant de détails et sans qu'Armelle ne vit le temps s'écouler, il leur

raconta les autres joies et tristesses de sa vie. Si le destin lui avait accordé une longévité peu commune, il l'avait pernicieusement fait au dépens de ses proches, comme si là-haut, une sorte de comptable s'assurait que chaque famille avait bien eu son lot de vie et, lorsque ce n'était pas le cas, se mettait en devoir de corriger les erreurs du Tout Puissant en accordant une forme de bonus aux malheureux survivants. Entre les deux guerres il trouva une femme mais celle-ci mourut en couche, emportant avec elle son premier fils. La guerre l'épargna encore mais ce fut cette fois au prix de la vie de ses meilleurs camarades de régiment. Lorsque la paix revint, il vit naître la Sécurité Sociale et dans les années soixante il put bénéficier de la retraite. Mais Alexandre appartenait à cette génération qui avait toujours travaillé pour vivre et, bien qu'il touchât une rente, il n'avait jamais pu se résigner au désœuvrement. Quelques concessions à la modernité avaient bien sûr été faites dans son logis et, même s'il y avait l'électricité, il continuait aujourd'hui encore à couper son bois lui-même pour alimenter son poêle.

Après plusieurs heures – entre temps, Alexandre leur avait offert le déjeuner – , il avait fini de raconter son existence toute simple et pourtant captivante. Armelle était muette d'admiration et venait de découvrir qu'il existait encore des hommes qu'elle ne pensait plus trouver que dans des livres qui exaltaient la droiture et l'honnêteté simple. Avec le même élan fraternel, ils se donnèrent une sérieuse accolade au moment de se quitter. Ce n'était encore que le milieu de l'après-midi et elle et lui pouvaient s'ils le voulaient passer de nombreuses heures ensemble. Elle aurait dû se réjouir de partir pour se retrouver enfin seule avec Marc et pourtant une sorte de mélancolie l'avait envahie au moment de quitter ce vieil homme attachant. Elle n'avait aspiré qu'à une modeste journée en tête à tête mais il lui avait offert davantage que cela. Sans être professoral, il lui montrait les chemins que pouvaient prendre la vie et, avec pudeur, il lui faisait comprendre ce qui avait ou non de la valeur à ses yeux. Avec intelligence, il avait répondu avec détour mais certitude à ses avances.

Ni l'un ni l'autre ne se résignaient à se séparer. Cette journée leur semblait faite, à tous les deux, pour être passée ensemble jusqu'à la dernière heure. Ils passèrent quelques moments à battre la campagne, tantôt à pied, tantôt en voiture. Ils parlèrent d'Alexandre et de sa vie qui avait été si différente de la leur. Ils étaient son contemporain, vivaient à quelques kilomètres de lui mais il leur semblait être séparés, surtout Armelle car Marc était désormais habitué à entendre ces récits, par de lourds volumes d'histoire.

Lorsque vint l'heure du dîner, Armelle proposa à Marc de l'inviter chez elle. Confortée par son environnement familial, elle osa tout d'abord timidement quelques questions et découvrit que, au contraire de ce qu'elle avait pensé, Marc n'avait rien d'un homme secret. Il lui répondit chaque fois avec une étonnante franchise. La bouteille de Champagne que Marc avait achetée à l'occasion de ce premier dîner fut rapidement vidée et bientôt, une évidente griserie s'était emparée d'eux. Cela dissipa les dernières gênes qui pouvaient subsister et elle ne s'étonna même pas de lui demander pourquoi un bel homme comme lui, brillant chercheur par surcroît, n'était pas marié. Il savait que cette question viendrait et n'avait rien fait pour détourner la conversation lorsqu'il en était encore temps. Il songeait avec sagesse à la complexité des préliminaires chez les êtres humains socialisés. Par petites approches successives, elle voulait se faire plus proche de lui ; indiciblement elle voulait gagner son intimité et sonder ses sentiments. Pourquoi avait-t-on besoin de toutes ces subtilités et pourquoi devait-on observer ces rites sans doute bienséants mais si tortueux ? Combien d'hommes et de femmes demeureraient seuls parce qu'ils n'en possédaient pas les clefs ? Il s'interrogeait mais faisait pourtant ce jeu dans cette discussion pleine de convenance. Et encore, se disait-il, cette situation avait tout de même l'incongruité de voir la femme courtiser l'homme. « J'imagine qu'aucune femme ne m'a trouvé assez intéressant », répondit-il comme si une question de pure logique lui avait été soumise. Mais il ne put s'empêcher d'ajouter, un peu malicieusement :

- Cela viendra sans doute...
- C'est même sûr ! Répondit-elle sans réfléchir, songeant combien elle se sentait prête à endosser ce rôle.

X

Le logiciel qui portait le nom évocateur de « présence » n'était que l'une des briques d'un programme plus complet visant à assurer la sécurité du laboratoire. Le professeur Sallé s'empressa de l'utiliser lorsqu'il arriva au matin. Il y vit avec bonheur que Marc était déjà arrivé et qu'il avait déjà repris ses matinales habitudes. Il prit à peine le temps de poser ses affaires et, au grand étonnement de sa secrétaire, il vint lui-même à sa rencontre pour lui demander d'apporter deux tasses de café dans le bureau du professeur Bellard. Sa joie inébranlable le rendait plus que poli ; il en était devenu aimable. Son impatience était à son comble et il aurait bien fait ravalé ses vingt-quatre heures d'attente à son second s'il l'avait pu. Mais il fallait au contraire faire patte de velours et se montrer cordial, chaleureux même. Cette journée de la veille n'était rien et Bellard l'avait plus que méritée. Mais Sallé avait été tenu pour quantité négligeable ; il aurait au moins pu l'informer, dans les grandes lignes, de sa découverte. Il afficha son plus beau sourire d'hypocrite, imitant la sincérité à la perfection, lorsqu'il s'invita dans le bureau de Marc qui rédigeait déjà le résumé de ses travaux.

« Ah, Bellard ! Bellard ! Venez que je vous félicite ! »

Distrait de son occupation, Marc leva la tête et lui adressa un sourire contraint qui exprimait toute sa modestie. « J'ai vu que vous étiez déjà arrivé et je n'ai pas pu résister à l'envie de venir vous féliciter sur-le-champ : bravo ! Vous avez sincèrement fait du bon travail. » Malgré toute la bonne humeur qu'il mettait dans ses propos, Marc demeurait obstinément silencieux. Il surenchérit :

- Je vous offre un café ? Ma secrétaire nous l'apporte dans un instant. Mais je ne vous dérange pas au moins ?
- J'étais seulement en train de rédiger un mémo à votre intention, Professeur. J'y détaillais le résultat de nos derniers travaux. À propos, vous ne m'en voulez pas pour hier ?
- Mais non, bien sûr que non, voyons. Sallé était passé maître pour dire l'exact contraire de ses pensées avec le plus grand naturel. Vous avez travaillé si dur ces dernières semaines... C'était bien naturel. D'ailleurs, je veillerai à vous faire octroyer quelques jours de congé supplémentaires.
- C'est bien aimable, fit Marc d'un ton qui montrait qu'il n'était pas entièrement convaincu de cette nouvelle sollicitude.

Comme si sa patience avait fini par s'user, Sallé en vint finalement au but de sa visite et se fit expliquer le résultat des travaux de son second. Marc ne réprima pas ce sourire qui disait si bien qu'il n'était pas dupe des manoeuvres cavalières de son supérieur. Il songea, sous un autre angle à cette journée de la veille qui avait dû paraître exagérément longue au professeur Sallé. Sans doute n'avait-il pas pu s'empêcher, après la lecture de son message électronique, d'aller fanfaronner auprès du *patron*. Sans doute était-il resté évasif, ne sachant rien lui-même. Sûrement, le désir de savoir l'avait-il rongé toute la journée. Marc n'avait sur le moment pas songé à lui jouer ce tour, mais à présent qu'il se rendait compte de ce qu'il avait fait endurer à ce personnage retors, il n'était pas mécontent de lui. Par association d'idées, il pensa à Armelle et exulta lorsqu'il lui vint à l'esprit que Sallé avait probablement pensé qu'elle se trouvait dans la confidence et qu'à défaut de pouvoir se renseigner auprès de lui-même, il l'aurait sûrement fait auprès d'elle. Quel n'avait pas dû être son désarroi lorsqu'il apprit qu'elle aussi était absente pour la journée ! Marc s'en délectait lorsqu'il s'interrogea sur cette soudaine antipathie qu'il éprouvait à l'égard de son supérieur. Il connaissait depuis longtemps déjà l'esprit perfide de cet homme et il s'en était jusqu'ici accommodé. Il ne s'était jamais senti écoeuré comme il l'était à présent. Était-ce la longue et passionnante discussion qu'il avait eue la veille avec Armelle au sujet de Veridad ? Était-ce d'avoir trouvé en elle un écho à ses propres paroles, à sa propre lassitude d'un monde trop imparfait ? Étaient-ce les aveux qu'il avait manqué de lui faire, mais qui tôt ou tard, viendraient ?

Il était à l'origine de *la* découverte sur laquelle tout le laboratoire comptait et Sallé, déjà, s'en gargarisait à outrance tandis que Marc s'intéressait davantage à ce qu'il découvrait ou plutôt redécouvrait, en lui-même. Il lui semblait qu'il se réveillait d'un long sommeil où ses pensées, ses espoirs et ses craintes s'étaient peu à peu évanouis. Depuis combien de temps n'était-il plus qu'un humain de laboratoire, à peine plus homme que les cobayes qu'il utilisait parfois ? Tout lui était devenu indifférent et, oublieux de son ancienne vie, il avait méthodiquement comblé le vide de sa nouvelle existence avec les exigences son métier.

Le soliloque de Sallé lui était à peine audible, il n'en happait qu'un mot par-ci, par-là : formidable, talent, succès... L'image d'Armelle lui revenait et, non pas grâce à une ressemblance physique, mais plutôt morale, d'anciennes images surmontaient du passé. Il avait mûri et vieilli, mais en dépit de cette longue parenthèse d'une vingtaine d'années, son destin qu'il s'était efforcé d'oublier se rappelait à lui. Tandis que celui qui ne serait bientôt plus son supérieur – il

en avait maintenant la certitude depuis quelques minutes – continuait de s'extasier, Marc échafaudait son avenir à l'aune de cette découverte tant magnifiée par Sallé. Oui, cela était une formidable avancée pour la science, cher Professeur Sallé, et vous verrez qu'elle produira des effets plus formidables que ceux auxquels vous pensez, songeait-il en s'attachant, à présent, à l'écouter. Heureux du complot qu'il s'apprêtait à ourdir, il usa d'un ton plaisant pour répondre à son thuriféraire d'un jour et lui promit un rapport détaillé sur les dosages et durées d'efficacité avant la fin de la semaine.

Courtois et venimeux, Sallé repartit, nourri des informations qu'il convoitait avidement depuis la veille. Il renouvela ses félicitations qu'il adressait aussi à son assistante. Marc lui adressa un signe de tête formel tandis que mille idées bouillonnaient déjà dans son cerveau. Sitôt seul, il décrocha son téléphone pour appeler Armelle. Il devait la mettre dans la confiance, une sorte de conviction profonde l'y incitait et même, une étonnante envie. Mais il n'ignorait rien des méthodes des agences qui commanditaient ce projet et il ne pouvait pas parler librement ici. Avec ou sans l'accord d'Angelix, les conversations étaient écoutées, les courriers électroniques lus et toute communication vers l'extérieur était encore plus étroitement surveillée. Il se doutait même, avec raison, que son propre appartement contenait autant de microphones qu'il était nécessaire et, pourquoi pas, des caméras. Il proposa donc à son assistante une banale invitation à dîner, quitte à lui laisser accroire qu'il partageait ses sentiments.

Plusieurs jours, plusieurs semaines sûrement, seraient nécessaires à l'accomplissement de son dessein. Cette durée ne dépendait que de ses capacités propres, de son opiniâtreté et peut-être un peu de la chance, toujours utile dans les travaux de recherche. Il termina hâtivement le rapport promis à Sallé puis se plongea immédiatement dans son nouveau champ d'investigation et oublia tout le reste comme si, crevant la surface de l'océan elle s'évanouissait au-dessus de lui, ne laissant plus deviner que l'obscur inconnu. Lorsqu'Armelle eut terminé les premiers concentrés de Veridad selon les instructions qu'il lui avait données, il était déjà plus de dix-huit heures. Elle vint le rejoindre dans son bureau et le trouva presque prostré sur le petit bureau. Il était si avachi qu'elle le pensait endormi, mais il n'en était rien. Il s'était laissé emporter par le flot de ses pensées et aucun phare, aucun port ne se dessinait sur l'horizon tracé d'incompréhensibles formules. Sitôt qu'elle eut ouvert la porte, quelques notes d'un boléro s'échappèrent au dehors. Elle entra sans oser le déranger puis, estimant que sa réflexion ne

devait surtout pas être troublée, elle prit le parti de s'asseoir sur le canapé et se contenta de le regarder. Marc, quant à lui, n'avait pas remarqué son entrée et continuait de se perdre dans les arcanes de son propre cerveau. Un long moment s'écoula ainsi et Armelle patienta comme savent le faire les femmes qui aiment, jusqu'au moment où, distrait par quelque rêverie, il se leva pour faire quelques pas. Lorsqu'il la vit, il se demanda un instant ce qu'elle faisait là puis se souvenant de l'invitation qu'il lui avait faite, il lui adressa un regard qu'il teinta de charme avant de se récriminer :

- Mais depuis combien de temps êtes-vous là ? Je vous ai fait attendre ! Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas signalée ?
- Je ne voulais pas vous déranger, répondit-elle en souriant. J'ai pensé que ce que vous faisiez était important. Et puis, je ne me suis pas ennuyée, cela ne m'a pas déplu de vous regarder travailler.
- Allons-y et ne parlons plus de travail. Une belle soirée nous attend.

Marc rechignait à mentir de la sorte, surtout lorsqu'il vit les yeux d'Armelle s'allumer à ses paroles, mais il avait trouvé plus prudent d'agir ainsi afin de ne pas éveiller les soupçons qu'un simple mot, ici, pouvait faire naître. Il la retrouva au pas de sa porte à vingt heures, comme il avait été convenu. Armelle ne voulut rien en dire, mais depuis qu'il avait pris sa décision dont elle ignorait tout, le comportement de Marc lui semblait étrange. Il avait regardé à plusieurs reprises autour d'eux et derrière eux, aussi bien lorsqu'ils partirent de chez elle qu'à leur arrivée dans ce restaurant un peu perdu dans un coin de la ville et qui n'avait plus rien de commun avec celui de leur premier dîner. Au cours de l'apéritif, il sembla nerveux, comme si une chose importante le tracassait. Il n'y avait pour elle qu'une seule raison possible à ce comportement : il avait décidé de lui faire une déclaration d'amour qu'elle s'empresserait d'accueillir favorablement. Il hésita effectivement et tandis qu'il la regardait et l'écoutait, il se remémora la journée de la veille ; la façon dont elle avait apprécié Alexandre, la sincère discussion qu'ils avaient eue le soir. Et cela le convainquit de la mettre dans la confiance de ses projets et même de l'enjoindre de participer à l'audacieuse et dangereuse aventure dans laquelle il allait se jeter.

« Je n'accorde que rarement ma confiance, toute ma confiance à quelqu'un, mais à vous, je vais la donner. Je n'ai pas de certitudes, seulement des pressentiments favorables à votre endroit, mais je crois que votre destinée vous a placée auprès de moi pour m'accompagner. »

Ces paroles mystérieuses la surprirent, mais elle le laissa poursuivre sans l'interrompre.

« Vous pourriez me perdre, c'est à dire me briser, avec ce que je vais vous confier à présent. » Elle fit un signe de dénégation qu'il corroborait avec de nouvelles paroles : « Mais cela faisait bien longtemps que je n'avais pas été aussi sûr de quelqu'un comme je le suis de vous. J'ai compris hier, chez Alexandre d'abord et ensuite chez vous que vos inclinations et les miennes se rejoignaient. Nous étions pratiquement restés étrangers jusqu'alors, mais je devine sans pouvoir les mesurer tous, que beaucoup d'idéaux nous sont communs. J'ai failli vous révéler hier ce que je vais vous dire à présent. Mon enfance s'est terminée plus tôt que ce qu'elle aurait dû. À l'âge de quatorze ans, je m'intéressais déjà beaucoup à ce que l'on nomme hypocritement les *problèmes de société*. Sans que l'on m'y pousse, je me suis engagé tout seul dans le militantisme politique. Le frère aîné d'un camarade d'école animait des débats publics pour le compte d'un mouvement d'extrême-gauche. Je m'y rendis une ou deux fois puis, émerveillé par la passion que dégageaient les quelques animateurs, je fus gagné par leur fougue et leur envie de faire changer le monde. Ils parlaient d'espoir, de joie, de fraternité, enfin toutes ces choses auxquelles on veut croire quand on n'a pas encore vingt ans. Certains racontaient un monde débarrassé de la misère et de l'injustice et l'on aurait dit qu'ils l'avaient vu tant cela paraissait réalisable, tandis que d'autres lançaient de terribles diatribes contre la société capitaliste. Ceux-là étaient des doctrinaires et avaient certainement étudié l'histoire économique de nos sociétés, car leurs discours étaient solidement argumentés et il ne me semblait pas, à l'époque, qu'il y eût prise pour la contradiction. Rapidement, je rejoignis leur groupe et abandonnai sans regret ma vie d'enfant. Pour la première fois, je sentis que je pouvais faire quelque chose par moi-même et pour tous. Cela me grisa et, même aujourd'hui, je regarde ces moments comme les meilleurs de ma vie. Quelle fierté éprouvai-je lorsque l'on me remit ma carte de membre avec ma photo collée dessus ! Je ne savais finalement rien du groupe auquel je m'étais lié et je n'étais au départ qu'un simple supplétif. Au cours des débats internes, je ne disais rien, d'ailleurs qu'aurais-je eu à dire ? Je me contentais d'écouter pour chercher à comprendre, même si c'était d'un point de vue partial, les rouages de notre société. J'assistais à toutes les réunions et chaque fois que j'écoutais mes camarades parler à la tribune qui n'était finalement qu'une simple estrade, mon coeur battait plus fort. Ils fustigeaient avec raison tous les travers de notre monde, étayaient leurs propos de citations de Marx dont ils étaient les zélés laudateurs. Quand j'eus atteint l'âge de dix-sept ans, c'est à dire deux

ans après m'être engagé, je commençai à prendre part aux débats qui s'animaient parfois dangereusement. Ce fut d'ailleurs à cette époque qu'une scission s'opéra. Il n'y avait en principe pas de chef dans notre structure où chacun était mis sur un pied d'égalité avec tous les autres. Cependant, ceux qui savaient le mieux s'exprimer accaparaient facilement la parole et devenaient de facto les porte-parole du groupe. Au fil du temps, et sans qu'il soit possible de dire quand cela avait commencé, une polémique d'abord sourde puis récurrente s'installa. Certains trouvaient nos dénonciations stériles et voulaient agir directement pour faire réagir l'opinion – nous disions « le peuple » – . On en vint à étudier des manifestations pacifiques et parfois spectaculaires. Nous réussîmes par exemple à peindre nos slogans sur la chaussée des Champs-Élysées. Mais certains d'entre nous, les plus enragés et paradoxalement les plus embourgeoisés en vinrent un jour à proposer des moyens plus explosifs, si vous voyez ce que je veux dire. Mais nous n'étions qu'une bande de jeunes utopistes et personne n'avait l'âme ni la compétence terroriste. Un gros pétard explosa nuitamment devant un commissariat fermé la nuit. Le bilan de cette première opération fut une vitre brisée ! Les deux instigateurs furent retrouvés et, en dépit de l'innocence de tous les autres, qui étaient opposés à l'utilisation de ces méthodes, chacun fut interrogé par les Renseignements Généraux. Tous les parents, pour ceux qui étaient mineurs, furent informés des « activités subversives » de leurs rejetons – je n'échappai pas à cette règle – et c'en fut fini du groupe. »

Armelle le regardait avec une fascination bientôt surpassée par la reconnaissance pour cette confiance qu'il lui accordait soudainement. Il fallait vraiment qu'elle entendît cette histoire de la bouche même de Marc pour y croire tant cela ne lui ressemblait pas.

« Peut-être ont-ils cru que j'avais changé, mais je suis sûr qu'ils n'ont jamais cessé de me surveiller. Ces deux années de ma jeunesse sont pour eux une marque indélébile dont je ne me départirai jamais. Avant ces derniers jours, je croyais avoir définitivement pris le pas sur toute cette partie de moi, celle qui me fait rêver le monde plutôt que le regarder ; je m'étais jeté à corps perdu dans ces études, comme pour me racheter une conduite, pour devenir quelqu'un de sérieux. Lorsque me revenaient toutes ces idées qui, je dois bien l'avouer, n'ont jamais cessé de se rappeler à moi, je les faisais taire en m'efforçant de les considérer comme des enfantillages surannés. J'ai rempli ma vie de ce travail pour que rien d'autre ne puisse venir s'y insinuer. Mais ne vous y trompez pas, ce métier me plaît. Seul Alexandre, dont la vie tout entière est pleine de cette belle humanité, me faisait vivre au travers de ses

récits, des moments que j'idéalisais. Je ne sais déjà plus exactement ce qui m'a poussé à vous le présenter. Une sorte de prescience, je crois. Il m'a semblé que j'allais trouver en vous ce que je recherchais. Quel égoïsme, finalement ! Et puis nous avons eu cette si formidable discussion qui me fait à présent vous raconter tout cela. N'êtes-vous pas trop déçue de moi ? »

Déçue ? Comment pouvait-elle être déçue ? Se demanda-t-elle. Troublée par cette sincérité, elle ne savait plus ce qui avait fait naître son amour, mais elle avait entendu de quoi le conforter. Elle voulut lui répondre, mais une foule de sentiments naviguaient de son âme à son coeur. Elle voulut tout à la fois lui exprimer sa gratitude, mais aussi se libérer du poids de son secret et déclarer son amour, à moins qu'elle n'eût voulu le démasquer en affirmant qu'elle était certaine qu'il connaissait la nature des sentiments qu'elle lui portait. Toutes ces pensées l'encombrent et seul son regard demeurait limpide, comme si ses yeux venaient d'être lavés à la source d'une eau fraîche. Elle absorba le regard interrogateur qu'il lui portait tandis qu'elle éprouvait la confusion de ses sentiments. Les mots ne venaient pas, comme si d'eux-mêmes ils refusaient de sortir. Mais elle ne voulait pas le décevoir et, à chaque instant son amour se nourrissait de ces yeux quémendeurs. D'un geste naturel, presque inné, ses mains touchèrent les siennes et les prirent bientôt. Elles étaient une douce caresse sur sa peau ; elle prit d'un geste lent la main gauche de Marc et la porta jusqu'à son propre visage. Elle remua doucement la tête, s'appliqua à humer son parfum avant d'enfourer finalement cette main dans sa chevelure. En un instant, les yeux de Marc se fermèrent et son corps tout entier se réduisit à cette main qui badaudait dans cette forêt de lianes. Elle n'avait plus besoin d'ajouter un mot ; c'était ce à quoi ils pensaient tous deux au même instant.

Il savait à présent qu'il allait lui parler de son dessein, qu'elle était celle qui, plus que toute autre, en soutiendrait l'accomplissement de manière infrangible. Marc avala quelques gorgées d'eau avant de porter son verre de vin à sa bouche puis, il entreprit de lui dévoiler le plan qu'il avait ourdi.

« À cette époque de ma vie, j'avais déjà compris que les malheurs du monde avaient pour cause l'avidité naturelle et excessive de notre espèce. Dans le passé, il suffisait de contrôler la puissance de la force pour dominer un peuple. À présent, une bonne partie du vrai pouvoir, c'est-à-dire celui qui met directement en cause la vie quotidienne de millions de personnes, a glissé dans les mains des maîtres de l'économie. Les membres des conseils d'administration d'une multinationale expliquent sans rire qu'un plan de

licenciements est nécessaire pour assurer la pérennité de l'entreprise, comme ils disent si bien. Ils savent qu'ils vont briser des vies, ils ne peuvent l'ignorer même s'ils n'ont jamais connu eux-mêmes les affres de la misère. Leurs compagnies ne seraient sûrement pas mises en danger s'ils renonçaient à ces « plans » et la vérité est simplement que leurs profits et leurs dividendes seront plus grands. Plus personne ne dénonce cela, hormis quelques syndicats que l'on n'écoute plus guère. Et les politiciens, y compris ceux du camp auquel je reste fidèle, ne font plus qu'exercer un métier lors même qu'ils devraient être les serviteurs zélés de leur idéal. Pourquoi n'y en a-t-il pas un, au moins un qui veuille vraiment faire bouger les choses, au moins un qui affirme vouloir changer le monde ? Peut-être est-ce impossible ? Peut-être faut-il être capable de bien des compromissions pour se hisser à la tête d'un parti, je n'en sais finalement rien. Il y a quelques jours, au cours de l'une de ces nuits passées sur le canapé de mon bureau, j'ai fait un rêve qui était en fait une révélation. Nous venions, vous et moi, de terminer la mise au point de Veridad et, à la suite de quelque coup de folie, nous l'avions disséminée et, peu à peu, chacun se mettait à dire la vérité. À mon réveil, ce rêve resta présent en moi, comme s'il voulait se mettre à vivre vraiment, comme s'il désirait, ainsi qu'un enfant qui rêve de grandir, devenir réalité. J'étais encore plongé dans mes recherches et je chassai bien vite ce songe de mon esprit, mais en dépit de ma concentration, ce rêve qui s'était déjà mué en idée revenait sans cesse me tracasser. Le dimanche qui suivit, et tandis que j'écoutais Alexandre me raconter l'une de ses histoires éculées, je me mis à peser le pour et le contre d'un tel projet. Je me complus à imaginer les ravages que ce plan ne manquerait pas de provoquer. Je voyais déjà les fabricants de cigarettes déclarer qu'ils ajoutaient sciemment des produits parmi les plus toxiques dans leur tabac pour accélérer la dépendance de leurs victimes, je voyais nos grands sportifs nationaux dire sans fard que s'ils avaient choisi d'émigrer en Suisse ce n'était pas pour la qualité de l'air ni pour la beauté des paysages, mais seulement pour payer moins d'impôts à leur pays qui leur avait pourtant donné une formation et un public qui avaient contribué à leur renom. J'y songeais de plus en plus souvent, tout en mesurant les conséquences que cela aurait pour moi. Les causes d'une telle affection ne manqueraient pas d'être recherchées et les officines ne tarderaient pas à faire le rapprochement avec les laboratoires travaillant sur ces recherches. Je devrais abandonner mon travail, voyager et ne plus avoir d'attaches, demeurer insaisissable. J'ai su, lorsque je vous ai vu écouter Alexandre avec un intérêt non feint, que je partagerai cette ambition avec vous. Et vous avez achevé de m'en convaincre le soir même au cours de notre formidable discussion. Je sais tous les risques que cela suppose, toute la précarité qui en

résultera et la sagesse devrait m'imposer de ne rien vous dire, vous qui avez toute votre carrière à faire, mais il est des fois où l'on est pris de certitudes sur la conduite que l'on a à tenir. Je suis tellement certain que ce destin doit s'accomplir avec vous que j'y renoncerais sans regret si vous décidiez de ne pas me suivre dans cette aventure. »

Tandis qu'il lui disait ces mots, de multiples sentiments s'insinuaient en elle. Son amour qu'elle ne cherchait même plus à masquer lui procurait les tendres regards qu'elle lui adressait; son étonnement qui se mua en stupeur lorsqu'elle mesura l'impact possible de son dessein; sa fierté d'être celle en qui il plaçait sa confiance; sa peur soudaine, propre à son humanité, de perdre ce qu'elle a, de renoncer à un futur probablement agréable. Mais elle ressentait aussi ce petit frisson que lui procurait cette radieuse perspective: pour la première fois peut-être depuis que le monde existait, celui-ci serait remodelé sans le concours de légions ni de canons. Il allait profondément changer, non pas pour satisfaire l'ego de quelques-uns ou même d'un seul, mais pour le bien commun. Ce que Marc lui proposait dépassait en importance tout ce qui avait existé auparavant et même leur découverte paraîtrait anecdotique en comparaison de ce qu'elle aura permis.

Ses yeux brillaient d'amour, d'admiration, de frayeur et son souffle devenu plus court avait rougi ses belles joues. Elle chercha ses mots, voulut bien les choisir. Elle le contempla un moment, posa sa main sur la sienne et fit ployer son regard comme si elle était honteuse; « Je t'aime » prononça-t-elle à si bas qu'il n'entendit pas tandis que ses doigts enserraient ceux de Marc en signe de ralliement.

XI

À la première heure, Marc Bellard s'empara de son clavier pour adresser à son supérieur son plan de travail pour les semaines à venir. Il savait qu'ainsi, ce dernier le laisserait travailler à sa guise et, pour le rassurer tout à fait, il prit même soin d'indiquer une date précise pour un premier essai en conditions réelles. Avec facilité, il venait de s'octroyer cinq semaines pour modifier sa molécule afin qu'elle devînt transmissible. Ses travaux officiels exigeaient bien sûr le contraire puisque Veridad ne devait produire ses effets que sur un *patient* bien déterminé. De nouveau, et sans que cela n'étonnât personne, le professeur Bellard renoua avec ses horaires extravagants. À tous, il semblait être une sorte de créature qui ne recouvrait son humanité que par intermittence. Ils l'imaginaient fort différent d'eux-mêmes, car aucune personne du laboratoire ne se serait sentie capable de travailler aussi longtemps qu'il le faisait.

De temps à autre, Armelle venait le voir dans son antre, non pas pour son plaisir personnel, mais plutôt pour recevoir de sa part les instructions sur les tests qu'il désirait voir effectués. Rien ne semblait avoir changé dans leurs rapports. Lorsqu'elle entrait, il ne s'en apercevait pas, ou alors fortuitement si elle venait à ouvrir la porte tandis qu'il se trouvait derrière par quelque hasard. Et même là, il restait comme perdu dans ses réflexions. Si ses yeux semblaient la voir, son esprit la classait parmi les meubles ou l'environnement naturel, objets qui ne méritaient pas qu'il sortît de ses pensées. Tandis que les jours passaient, il se conduisait pratiquement comme un goujat ; il n'avait plus rien de l'homme auquel elle avait déclaré sa flamme trois jours plus tôt. Elle savait très bien que, absorbé par ses réflexions, Marc entrait dans une sorte de transe qui le rendait absent et parfois même amorphe, mais s'agissant des sentiments qu'elle éprouvait, se retrouver tout près de lui sans qu'il lui fit le moindre signe de complicité était pour elle un crève-cœur. N'ayant d'autre choix, elle se résigna à cette situation qui, se dit-elle pour se rassurer, n'était que provisoire. Chaque soir, tandis qu'elle rentrait chez elle, son appartement lui semblait désespérément vide. Bien qu'elle fût certaine qu'il ne viendrait pas, elle ne pouvait s'empêcher de l'attendre, comme si c'était à elle qu'il aurait envie d'apprendre qu'il avait enfin trouvé. Elle dînait hâtivement pour ne pas risquer d'être surprise pendant son repas, vaquait à des occupations ménagères tout en pensant à lui et lorsqu'elle avait terminé, elle s'affaissait lourdement dans son canapé pour s'adonner à la lecture. Mais à peine avait-elle lu quelques pages que son esprit indiscipliné s'évadait de l'ouvrage, fût-il captivant, pour survoler le

lieu où il se trouvait. Écrit-il ? Consulte-t-il quelque documentation sur son ordinateur ? Fait-il les cent pas, perdu dans le dédale de sa réflexion ? Invariablement, les mêmes questions venaient l'aiguillonner jusqu'à ce qu'elle perdît complètement le fil de sa lecture. Alors, elle ne s'intéressait plus qu'à ces interrogations et, son imagination aidant, elle s'inventait les gestes qu'il faisait, les pensées qui tourmentaient son esprit. Le sommeil ne venait pas, comme s'il avait déserté sa chambre ou bien il faisait une apparition, fermait les yeux de la belle Armelle, avant de se retirer et de la laisser, seule dans la nuit épaisse et interminable. Une semaine auparavant, elle dormait encore très bien et écoutait parler de problèmes d'insomnies avec la même préoccupation que la disparition de la mer d'Aral.

Ce n'était qu'à son réveil, après une nuit le plus souvent agitée par des rêves nourris du projet de Marc, qu'elle s'égayait de nouveau. Avec une application aussi méticuleuse que féminine, elle s'évertuait à masquer les cernes qui marquaient disgracieusement son visage. Elle avalait rapidement un bol de lait assorti de quelques tartines puis, comme jamais auparavant, elle se précipitait au laboratoire avec la certitude qu'il avait trouvé durant la nuit et que, le soir venu, son calvaire allait cesser. Le souvenir de ce matin où, poussée par son intuition, elle s'arrêta dans une boulangerie pour acheter les croissants de la victoire de Marc, revenait toujours à sa mémoire. Elle se remémorait ensuite le changement qui s'était brusquement opéré en lui dès lors qu'il avait trouvé et elle espérait, comme la veille et l'avant-veille, que cette magie s'opérerait de nouveau.

Après deux semaines, Armelle eut l'impression que le comportement de Marc s'était modifié. Il paraissait toujours noyé dans ses obscures pensées, il ne prêtait toujours aucune attention à ceux qui pénétraient dans son bureau et pourtant, elle qui pensait le connaître mieux que les autres, elle qui partageait aussi son secret, spéculait sur le changement du fond de son regard. Toujours absent, mais indiciblement plus vif, ce regard nouveau semblait se nourrir d'une détermination nouvelle. Et jusque dans les consignes qu'il lui adressait, elle pensait avoir décelé quelque preuve supplémentaire. Depuis peu, les expériences qu'il réclamait étaient décrites avec une plus grande précision et ne semblaient plus procéder du tâtonnement qui prévalait jusqu'alors ; elles étaient à présent effectuées dans un ordre précis et cela sous-entendait qu'il cherchait à valider définitivement une hypothèse. Plusieurs fois, elle posa des questions, s'installa dans son bureau comme si elle y était chez elle, mais Marc demeurait impassible et ne disait rien de ce qu'il savait ou ne savait pas encore.

Deux ou trois nuits d'insomnie intermittente se succédèrent alors. Les distances qu'il prenait envers elle lui blessaient le coeur ; elle commença de croire qu'il ne voulait pas de l'amour qu'elle lui portait et, en dépit de leur proximité, elle demeurait sans nouvelles de lui. Son espoir qui menaçait de dépérir allait, par l'entremise d'un simple morceau de papier, s'enflammer de nouveau. Peu avant la fin de la troisième semaine, c'était un jeudi, et tandis qu'elle était rentrée d'une journée aussi décevante que les précédentes, elle trouva dans sa boîte à lettres un simple feuillet, porteur d'un message laconique et néanmoins salvateur : « Samedi matin chez Alexandre ». Le billet ne portait pas la moindre signature, mais elle connaissait assez son écriture pour en identifier l'auteur avec la plus heureuse des certitudes. Enfin, il se manifestait ! Elle aurait peut-être préféré qu'il vînt lui-même lui donner ce rendez-vous, mais elle n'y songea même pas tant elle était gagnée par cette joie qui la submergeait subitement, telle une vague puissante de l'océan profond qui recouvrirait une marée basse. Un instant auparavant, elle était lasse, à demi déprimée, elle imaginait dîner frugalement, rebutée à l'idée de cuisiner. Elle pensait s'avachir devant la télévision en attendant que l'exténuation vînt à bout de son ressentiment et lui apportât enfin les quelques heures de sommeil qui l'aideraient à tenir encore une journée. Et voilà que quatre mots écrits de sa main, de sa chère main qu'elle vénérât, venaient tout bouleverser. Tout était changé et ce qui prévalait la minute d'avant était désormais lourdement oblitéré par ce billet salvateur. Elle pensait déjà à ce samedi, eut une pensée amère pour le vendredi qu'il faudrait d'abord franchir. Mais qu'est-ce qu'une journée, se demanda-t-elle pour se reconforter. Son calvaire avait pris fin et cela seul comptait. Cette nuit-là, Armelle goûta de nouveau à la joie simple du profond sommeil.

XII

En dépit de son lever matinal, Armelle ne parvint pas à prendre le soleil de vitesse et le jour était déjà là lorsqu'elle ouvrit l'oeil. Le précieux billet ne précisait pas l'heure à laquelle ils devaient se retrouver et, dans le coeur amoureux de la jeune femme, la plus matinale était celle qui s'était imposée. Elle préférait rester à l'attendre, fût-ce plusieurs heures durant, que de risquer de perdre quelques minutes de sa présence en arrivant après lui.

À sept heures, elle était déjà sur le départ, non sans avoir pris le temps de se faire aussi désirable qu'il lui était possible. Le soleil s'élevait déjà dans son cycle immuable et semblait promettre une de ces chaudes journées qui font la transition entre le printemps et l'été. D'un pas rapide, elle accourut presque à sa voiture, dispersant derrière elle des senteurs de pommes évanescentes qui se perdaient dans un léger souffle de vent. Malgré l'isolement du lieu et sa méconnaissance du chemin qui y menait, elle sut s'y rendre directement comme si elle avait été guidée par la providence. S'était-elle laissée conduire par son coeur qui, à cet endroit précis, s'était définitivement éperdu ? Avait-elle inconsciemment mémorisé le trajet bien qu'elle ne conduisît pas et qu'elle s'intéressât davantage au conducteur qu'au bandeau d'asphalte sur lequel ils avaient cheminé ? Elle ne le sut pas, même si elle s'étonna elle-même de ne s'être pas égarée.

Abandonnant sa voiture devenue inutile, elle fit quelques pas dans l'herbe encore baignée de rosée. Elle se trouva un peu bête lorsque, après sept ou huit mètres, ses pieds furent mouillés ainsi que ses chaussures d'été. Elle s'appuya contre une balustrade qui autrefois avait dû former un parc à vaches et laissa ses yeux s'emplir de la beauté d'une nature encore virginale. L'odeur de l'herbe pénétrait ses narines autant que celle du rondin sur lequel elle avait pris appui. Elle resta ainsi de longues minutes, guettant l'arrivée de celui qui lui avait donné rendez-vous. Le temps passait lentement, mais elle ne s'en inquiétait pas tant son esprit était apaisé. La sérénité et la plénitude l'avaient envahie : elle attendait simplement son bonheur et ces moments d'attente étaient les derniers. Ensuite, elle serait avec lui, ils ne se quitteraient plus, son existence allait s'écouler auprès de lui pour toujours, songeait-elle.

Ses yeux caressaient au loin de grands chênes dont le feuillage ondoyait légèrement lorsqu'un bruit la tira de sa rêverie contemplative. La porte de la maison d'Alexandre s'entrouvrit alors que les gonds poussèrent un grincement plaintif, non pas aigu comme celui d'une porte dont il faudrait

simplement huiler les huisseries, mais grave, ainsi qu'un rôle de vieillard lassé de la vie. Elle se retourna en songeant à Alexandre, mais ses yeux s'écarquillèrent et son souffle fut coupé par la surprise : « Mais... Mais que faites-vous là ? », demanda-t-elle à Marc, stupéfaite. Ce dernier se contenta, pour toute réponse, de lui adresser un sourire qui se voulait réconfortant comme ceux que l'on fait à un enfant effrayé. Mais elle poursuivit ses questions :

- Et comment êtes-vous venu ? Et votre voiture ?
- Venez, entrez ! Dit-il en accompagnant ses paroles d'un geste accueillant.

Armelle oublia ses questions, car elle tombait de nouveau dans cette pâmoison qui, malgré elle, brisait sa volonté. Elle s'approcha de lui et, après quelques pas timides, elle courut presque se blottir contre lui. Elle sentait si bon, sa peau était si fraîche que Marc eut peine à contenir son instinct mâle. Elle frotta son nez contre son cou, d'abord une fois, puis deux, avant d'y déposer de ses lèvres un léger gage d'amour. Elle voulait peut-être atteindre ses lèvres, mais cela n'avait pas d'importance, pas encore. Elle resta contre lui, si bien qu'il la serra dans ses bras pour la première fois.

Alexandre l'accueillit avec la simplicité des gens qui ne craignaient plus rien de l'avenir. Elle sentait dans ses yeux, dans ses postures, qu'il était pour elle plein de fraternité, ce sentiment aujourd'hui désuet qui unissait les gens simples. Il n'avait rien à prouver, rien à craindre et sa jovialité émanait de ce qu'il pouvait se montrer tel qu'il était. Elle le regarda d'abord quelques instants, libre qu'il était du carcan imposé aux générations suivantes : tenir son rôle, paraître. Ils burent ensemble un café que le vieil homme avait préparé dans une antique cafetière en aluminium. En la voyant, Armelle chercha machinalement des yeux un moulin à main qu'elle ne connaissait que par d'anciennes photographies. Elle réprima un petit sourire de ravissement pour ne pas risquer de paraître moqueuse lorsqu'elle en vit un posé dans une encoignure de la cuisine insuffisamment éclairée.

Tout ce qui devait être dit à Alexandre l'avait été et il n'était plus besoin de fournir d'autres explications. Le vieil homme savait qu'Armelle et Marc avaient besoin d'un endroit vraiment tranquille pour se parler et c'en était assez pour lui. Il ne s'étonna pas lorsque ses deux amis quittèrent sa cabane presque sans dire un mot. D'un pas sûr, Marc, qui connaissait tous les chemins des environs, entraîna Armelle sur un sentier gravillonné puis entama la conversation au bout de quelques mètres :

- Je suis heureux que vous soyez venue. Il ne s'agit pas de jouer au plus fin et nous savons tous les deux ce qu'implique votre décision.

Armelle était émue et intimidée. Elle ne s'était jamais effrayée de cet homme qui était son supérieur et voilà qu'au moment où cette hiérarchie professionnelle s'évanouissait, elle craignait presque de le regarder en face et de lui adresser la parole. Elle enfonça un peu la tête dans ses épaules et fixa son regard vers le sol, redoutant que ses yeux trahissent trop vivement ses sentiments. Elle laissa exhaler un léger soupir de sa bouche et Marc, un instant circonspect, la questionna comme s'il voulait lui offrir encore la possibilité de se retirer de ce jeu dangereux :

- Vous êtes bien sûre de vouloir faire cela, Armelle ? Vous savez que je ne veux pas vous forcer la main et que vous n'auriez nul besoin de m'exprimer vos raisons si jamais vous souhaitiez finalement renoncer.

Mais Armelle releva la tête, le regarda obliquement en imprimant à ses lèvres un sourire nourri d'une sincère complicité.

- Je reste avec vous ! Affirma-t-elle, comme si sa timidité s'était en un instant évanouie. Et comme pour sceller ses paroles, elle prit audacieusement sa main.
- Soit ! J'en suis sincèrement heureux, car il n'y a personne d'autre avec qui j'aurais autant souhaité me lancer dans pareille aventure. Mais je dois vous dire une chose, une chose qui peut avoir pour vous son importance : je ne crois pas avoir jamais su parler aux femmes et même, tant pis je vous l'avoue, je ne suis pas très doué pour les relations amoureuses.

Il avait dit cela d'un ton neutre, comme s'il avait simplement mentionné l'heure qu'il était tandis qu'Armelle s'affecta de cet aveu inattendu. L'empathie et la compassion se mélangeaient en elle et elle voulut prononcer des paroles apaisantes qu'elle ne trouva pas. Elle voulait dire qu'à présent elle était là, qu'elle allait lui offrir un amour indéfectible, mais elle n'osa pas. Sa peur d'un refus, ou pire encore d'un rire, l'en avait dissuadée. Elle songea alors à cette première soirée qu'ils avaient passée ensemble. Elle se rappela qu'elle était prête à répondre à ses avances, s'il les avait formulées. Elle avait attendu avec une impatience contenue qu'il dévoilât ses sentiments, pressée d'en faire de même. Mais ce moment n'était pas venu et elle en avait été un peu frustrée avant de se consoler en songeant que, finalement, c'était un

homme qui savait se tenir et qui ne manquait pas d'éducation.

Ils s'arrêtèrent à l'occasion d'un banc trouvé en chemin. Il s'assit de côté pour lui faire face et commença de lui expliquer comment il comptait exécuter le dessein dont il rêvait. Il lui fit part de ses découvertes dans les moindres détails, ou tout au moins, dans tous ceux qu'elle était en mesure de comprendre. Il expliqua comment, au cours des deux dernières semaines, il avait pu accroître la stabilité de sa molécule au point qu'une personne ayant reçu cette particule pourrait la communiquer à mille autres avant que ses effets ne se détériorent. Il s'emporta finalement dans ses descriptions et en vint à lui relater chacune des hypothèses qu'il avait écartées avant d'aboutir. Mais il ne lassait pas Armelle qui, au contraire, se montra passionnée par les travaux de son maître. Il lui expliquait si bien les choses qu'elle se fit interrogatrice et, pendant de longues minutes, elle ne songea plus aux sentiments qui baignaient son cœur. Elle se prit d'intérêt pour ce qu'il lui enseignait et elle voulait à présent connaître tout le secret. Marc, heureux de le partager avec elle, expliqua longuement et soigneusement sans jamais se lasser. Il tentait, dans chacune de ses réponses, d'attiser l'intérêt pour susciter une nouvelle question.

Deux heures durant, ce petit jeu de questions-réponses se poursuivit. Il livrait à sa belle assistante l'un des secrets les mieux gardés au monde, ce même secret que les agences eussent acheté en y mettant s'il le fallait des moyens pratiquement infinis. Ils étaient deux à présent. Ils venaient de sceller leur union par un secret, un lourd secret qui allait peut-être peser sur eux. Mais ils se sentaient heureux et l'esprit libre, comme on peut l'être à la veille d'un grand voyage.

Lorsque Marc eût fini d'apurer le passé, Armelle l'interrogea sur l'avenir. Elle connaissait le but, mais non la marche à suivre et, elle le savait bien, elle était venue pour cela : tout connaître de l'exécution de son projet. Elle n'était que sa complice, mais voulait néanmoins se trouver associée de bout en bout à ce qu'il nommait « cette aventure ». Il lui expliqua alors ce qui allait se passer dans les prochains jours. Dès le lundi, il allait faire son rapport à Sallé pour lui annoncer les bonnes nouvelles qu'il avait hâte d'entendre. Il allait tout simplement lui dire que Veridad était prêt et qu'il était possible de procéder à des tests réels. Mais, de la même façon qu'il avait réussi à stabiliser sa molécule, Marc savait aussi comment la rendre intransmissible. Pendant ces deux semaines, il avait travaillé simultanément pour le laboratoire et pour son propre compte. Il reconnut avec malice qu'il ne pouvait de toute façon

pas proposer à Sallé la version durable de Veridad sans que son projet secret se trouvât éventé. L'Agence aurait sinon fait le rapprochement trop facilement entre ses recherches et la désormais prochaine épidémie de vérité qui allait s'abattre sur la France.

Pendant ce temps, Armelle aurait pour mission de préparer, de façon tout à fait formelle, les échantillons nécessaires aux premières démonstrations et, parallèlement à ce travail au grand jour, elle devrait fabriquer six litres de la version stabilisée de Veridad. Bien sûr, avait-elle fait remarquer, il y aurait bien des obstacles à l'exécution de ce plan. En premier lieu, il était rigoureusement interdit d'extraire un produit quelconque hors du laboratoire où se préparaient les expériences. Pour s'en assurer, la pièce était sous la surveillance permanente de deux caméras qui enregistreraient les moindres mouvements des laborantins. Mais il y avait aussi, en deux ou trois endroits différents, des points de passage contrôlés par le service de sécurité qui pouvait, à tout instant, décider une fouille à laquelle Grauer lui-même ne pouvait se soustraire. Faire sortir six litres de Veridad, même sous forme gazeuse constituait une gageure.

Emplie d'un ardent désir de participation, Armelle échafauda quelques scénarios, mais elle s'aperçut d'elle-même qu'aucun n'approchait, même de loin, l'infaillibilité. Chacune de ses idées souleva chez Marc quelques légitimes objections. « Nous trouverons bien », lui dit-il estimant que ce problème d'extraction n'était qu'un détail sans réelle importance. Et lorsqu'il vit qu'elle conservait un air dubitatif, il la rassura d'un sourire : « Faites-moi confiance ! ». Il expliqua ensuite à sa nouvelle complice que la réussite de leur projet dépendait à présent de leur conduite durant les prochaines semaines. Il savait que l'Agence se montrerait plus vigilante encore dès lors qu'elle était informée de l'aboutissement de ses travaux. À la minute où il avait réussi, l'Agence le sut, car il ne faisait aucun doute pour lui que son bureau, mais aussi ceux de Sallé et Grauer étaient *équipés*. Son courrier électronique, ses notes, ses logiciels de simulation, son dictaphone, tout son matériel était assurément espionné. Armelle, qui n'imaginait pas être l'objet attentionné de ces services était tout ébahie, presque incroyule. Nonobstant l'absolue confiance qu'elle lui portait, elle peinait à croire l'incroyable, même de la bouche la plus aimée. De nouveau, Marc décela les doutes qui accablaient son assistante et voulut lui offrir quelque preuve tangible plutôt que le seul sourire qu'il lui adressa, mais il n'en possédait pas.

- Il faut me croire, Armelle. Je les connais bien, j'ai déjà eu affaire à eux.

- Je vous crois, Marc. Je... J'ai... juste un peu de mal à réaliser que c'est moi qui suis impliquée dans cette histoire avec vous. Pour moi, les services secrets, c'est à la télé ou au cinéma. Je n'imaginai même pas qu'il pouvait y avoir des agents dans notre labo.
- Il y en a, pourtant. Et plus que vous le croyez.
- Et Grauer le sait ?
- Bien sûr ! Marc ne put s'empêcher de rire. Tout le monde sait !
- Et on sait qui ?
- Non, ça non. Chacun a toujours une petite arrière-pensée lorsqu'il travaille en équipe. On se dit que ce collègue avec qui l'on partage ses interrogations, ses espoirs, ses résultats est peut-être un espion tandis que lui pense la même chose de vous. C'est un peu la règle du jeu, ici.
- C'est effrayant, grimaça-t-elle.
- Si l'on veut. Je m'y suis habitué. Et puis, il n'y a rien d'autre à faire, de toute façon. Maintenant, je travaille seul ; enfin, je travaillais seul, jusqu'à votre arrivée. Mais vous aussi, les premiers temps, j'ai dû vous soupçonner. Ils auraient fort bien pu vous envoyer pour mieux me contrôler. Mais je n'y ai pas cru longtemps.

Armelle commençait de se rendre compte de la disposition d'esprit qu'il fallait avoir pour travailler dans pareil endroit. Elle eut presque honte de sa naïveté.

- Mais dans ce cas, comment avez-vous su que vous pouviez me faire confiance ?
- Ça n'a pas été bien difficile. En premier lieu, vous êtes jeune pour l'emploi. En général, les agents sont un peu plus vieux que vous : leur formation est longue et ils doivent en plus connaître la discipline du milieu dans lequel ils sont envoyés. En second lieu, ils viennent souvent des mêmes écoles, les meilleures et, pardonnez-moi, votre curriculum n'en mentionnait aucune. C'est d'ailleurs assez drôle qu'ils n'aient jamais songé à ce détail qui pourtant les trahit. Ils ont sans doute trop d'amour propre pour renoncer à afficher leur prestigieuse formation. Enfin, et je vous prie de m'en excuser de nouveau, vous êtes bien trop naïve. La vérité se lit sur votre beau visage. Vous n'avez rien d'une espionne ou alors vous seriez la plus formidable actrice que j'aie connue.

Armelle acquiesça à cette dernière phrase, comme si cela était un compliment puis Marc revint sur l'objet essentiel de leur discussion. « Quant à moi, je pense qu'ils ne pourront rien trouver d'autre que mes recherches officielles.

Pendant que vous serez occupée à préparer notre Veridad, je m'emploierai à démontrer la volatilité de ce produit afin que l'on ne puisse pas nous soupçonner. Ainsi, si les quantités de matières premières demandées ne correspondent pas à la quantité de Veridad produite, cela s'expliquera parfaitement. Pour votre part, vous devrez absolument préparer Veridad en petites quantités afin de ne pas éveiller l'attention et surtout, vous devrez rester naturelle, comme si rien de tout ce que je vous ai dit n'existait. Plus que vos faits et gestes, c'est votre comportement qui peut vous trahir ; et croyez-moi, ils s'y entendent à merveille pour déceler cela ».

La chaleur déjà estivale les avait épargnés tant qu'ils se tenaient sous les chênes-liège dont les troncs ressemblaient aux colonnes d'un temple, mais lorsqu'à l'orée ils retrouvèrent le soleil, ils furent pris d'une impression de suffocation. Ils songèrent l'un et l'autre à la maison d'Alexandre dont les murs épais leur procureraient sans doute une bienfaisante fraîcheur. Armelle respirait profondément jusqu'à s'enivrer des odeurs de l'été. Elle se sentait comme à la veille d'un événement important et savait, justement, profiter de la quiétude de l'instant. Le caractère retiré du lieu, sa beauté, mais surtout la présence de Marc, qui ne dévoilait toujours pas ses sentiments envers elle, tempérèrent son impatience d'entrer dans cette dangereuse aventure. Une fois encore, elle voulut le questionner, obtenir des réponses pour se rassurer, mais elle renonça finalement avec sagesse. Chaque minute passée avec lui était un petit bonheur, mais toutes avaient le goût de l'incertitude et de l'impétuosité. Elle avait traqué tous ses regards, tous ses gestes, elle avait tenté d'interpréter ses intentions, ses silences, elle avait espéré cent fois qu'il prît sa main, se retenant chaque fois de le faire elle-même, mais rien n'y fit. Elle dut secrètement admettre qu'il avait la même transparence pour elle qu'une épaisse plaque de plomb pour des rayons X. Incertaine et pourtant confiante, elle continua sa pétulance en songeant aux prochains jours où deux mondes existeraient : le leur, celui qui n'admettrait qu'elle et lui et l'autre, le vrai, celui de tout le monde. Cette pensée soudaine lui procura un léger sourire au moment de franchir le seuil tandis qu'Alexandre, innocent de leur secrète résolution, demandait « Alors, cette promenade, elle était bonne ? »

XIII

Il était tôt lorsque Armelle pénétra dans le parc-autos gardé d'Angelix. Elle y vit cependant la voiture à demi délabrée de Marc, garée à sa place habituelle. Matinal entre tous, il était dans les lieux depuis une heure, sans doute. Lorsqu'elle passa le premier portique qui l'avait saluée d'un simple bip, l'anxiété qu'elle avait ressentie en franchissant ce passage pour être conduite par un garde à son entretien d'embauche, lui revint en mémoire, car à présent, son coeur battait de la même façon, ses doigts retrouvaient la crispation de ce jour passé. Pour tous ceux du laboratoire, c'était un lundi comme les autres, mais pour elle, tout avait changé. Elle était partie, deux jours plus tôt, loyale et dévouée ; elle revenait ce matin en ennemie sournoise. Elle s'étonna presque de constater qu'aucun dispositif de sécurité ne l'avait arrêtée. Elle se retrouva dans son laboratoire sans que personne en fût surpris, hormis elle. Cela commençait ce matin même, pensa-t-elle. Une demande de réalisation d'échantillons était déposée dans la corbeille idoine. Avec la même application qu'à l'ordinaire, elle vérifia soigneusement la date et la signature : c'était bien celle du professeur Bellard. Armelle Forêt, son assistante dévouée commença donc ce travail, songeant que ce n'était là que le prétexte nécessaire à l'accomplissement de sa secrète mission. L'heure encore matinale lui permettait d'agir à sa guise pendant encore au moins une heure. Après quoi, une dizaine de laborantins viendraient, comme au goutte à goutte, emplir ce vaste laboratoire.

Toutes les instructions nécessaires à la fabrication de l'échantillon étaient clairement inscrites sur la demande rédigée par Marc tandis qu'elle avait appris par coeur celles qui concernaient la variante virulente qui servirait bientôt leur inavouable dessein. Elle entama la réalisation du premier échantillon officiel pour se donner confiance, même si cela lui coûtait un peu de ce temps précieux où elle se trouvait seule dans la pièce. Les gestes familiers de son métier lui rendirent son assurance et elle était presque sur le point d'oublier sa véritable mission après avoir empli une première capsule de quelques millilitres à peine.

Elle jeta un coup d'oeil rapide sur la pendule et s'aperçut que ses collègues arriveraient bientôt. Alors, surmontant la voix de la prudence qui lui disait de renoncer, elle se résolut à commettre ce premier acte répréhensible : « concevoir ou fabriquer une quelconque substance pour un usage autre que celui de servir les intérêts d'Angelix ». Rodée par ses premières manipulations, elle parvint en quelques minutes à fabriquer la première dose

de Veridad bis. Il fallait à présent le stocker et il n'était pas question d'employer les conteneurs du laboratoire, car ceux-ci étaient numérotés, comptés, vérifiés en permanence. De plus, les caméras enregistraient sous plusieurs angles les moindres mouvements des laborantins et si, miraculeusement, elle pouvait subtiliser un ou deux tubes, il lui était impossible de répéter cet exploit de façon trop répétée. Mais Armelle n'eut pas à se tracasser, car Marc avait déjà résolu le problème. Elle s'appliqua d'abord à transformer sa solution en un gaz dont la densité lui donnait une couleur blanchâtre puis, suivant les instructions de son complice, elle enficha le flexible du distributeur d'oxygène dans le bouchon de son conteneur et, tranquillement, ouvrit légèrement la vanne. La mieux placée des caméras ne pouvait déceler la petite anomalie induite par cette manipulation anodine : la pression indiquée par le manomètre électronique aurait normalement dû s'accroître avec l'arrivée de l'oxygène. Or, c'était le contraire qui se produisait. Armelle ne s'en inquiéta pas. Au contraire, elle imaginait, en voyant les millibars descendre, les molécules du précieux produit transiter dans les tubulures qui menaient au local technique dans lequel étaient stockés les éléments indispensables aux expériences et parmi eux, les gaz. Elle songeait que l'une des bouteilles commençait de se remplir et que, lorsqu'elle aurait répété cette manipulation un grand nombre de fois, elle finirait par être saturée. C'était finalement si simple qu'elle s'étonnait de ne pas y avoir pensé elle-même : il avait suffi à Marc d'inverser le compresseur qui distribuait l'oxygène pour que celui-ci se mît à aspirer tout ce qui se trouvait dans le conteneur auquel il était relié. Cette habile manoeuvre était pratiquement indécélable, car afin d'éviter toute erreur de manipulation entre les différentes équipes présentes dans le laboratoire, chaque plateau disposait d'installations indépendantes. Ce fut sans risque d'erreur que le professeur Bellard avait pu pénétrer, deux heures plus tôt, dans le local technique et se diriger vers le compartiment numéro quatre, celui qui était réservé à son plateau technique. Il n'eut plus alors qu'à laisser s'échapper l'oxygène de l'une des bouteilles avant d'inverser le sens du compresseur. Il n'y avait rien de plus facile, car le laboratoire disposait des meilleurs équipements et il suffisait d'appuyer sur quelques boutons pour choisir le sens de la compression, la pression à restituer ou d'autres paramètres éventuellement nécessaires.

XIV

En dépit de son emploi du temps toujours surchargé, le président accepta presque sans sourciller une entrevue avec le professeur Sallé qui entendait lui faire part des derniers progrès réalisés. Toute autre personne que lui eût été renvoyée vertement vers la secrétaire et peut-être même avec un lot d'injures, suivant l'impétrant. Mais bien que le président s'agaçât de voir son agenda perturbé – il détestait cela – il était toujours heureux de connaître les avancées de *son* projet.

- J'ai besoin d'une demie-heure. Annulez-moi un rendez-vous, le moins important.
- Bien, Monsieur le Président. Je vous rappelle tout de suite.

La brave et malheureuse secrétaire s'empressa d'obéir, mais elle prit tout de même le temps de considérer son choix. Elle avait appris qu'il ne fallait pas forcément choisir le moins important pour le satisfaire, mais celui qui l'ennuyait le plus et qui lui semblait être le moins important. C'était ainsi qu'elle obtenait les meilleures chances d'éviter une pénible admonestation.

- Monsieur le Président, vous êtes libre de onze heures à midi. Je vous ai fait remplacer pour le compte-rendu sur l'audit mensuel de sécurité de nos installations.
- C'est parfait, Paula. Merci bien. Répondit-il avec un rien d'amabilité.

À l'heure dite, le professeur Sallé se présenta au bureau du président tandis que Paula l'interpellait :

- Vous ne pouvez pas voir le président maintenant, professeur. Il a expressément demandé à ne pas être dérangé pendant l'heure qui vient.
- Je le sais bien, répondit-il aimablement, c'est moi qu'il doit voir maintenant.
- Oh ! Pardonnez-moi, Professeur.
- Mais ça ne fait rien. Allez, bonne journée, glissa-t-il d'un ton amical feint à la perfection avant de s'introduire dans le bureau présidentiel.
- J'ai dû bouleverser mon agenda, grommela le président.
- J'en suis vraiment désolé.
- Mais je suis tout de même content d'écouter ce que vous avez à me dire. J'espère que les nouvelles sont bonnes, au moins.

Le sourire altier de son interlocuteur tenait lieu de réponse.

- Oui, Monsieur le Président. C'est de cela que je viens vous entretenir. Le professeur Bellard est à présent en mesure de fabriquer les premiers échantillons opérationnels de Veridad. Comme vous le savez, ce seront les premiers essais réels et il se peut que des améliorations soient encore nécessaires et...
- Oui, oui. J'ai compris, Professeur. Laissons cela. Mais vous-même, Professeur, vous qui supervisez le travail de votre collègue, je pense que vous avez validé ses travaux.
- C'est évident !
- Et pensez-vous qu'ils soient aboutis ? Je veux dire, pensez-vous que nous allons vers le succès ? Vous savez très bien que je n'apprécierais pas que ce marché nous échappe. Je me suis trop mouillé dans cette affaire... Vous comprenez ?
- Monsieur le Président, moi qui ai travaillé main dans la main avec lui, je peux vous certifier que ses théories sont plus que fondées et que, même si certains ajustements peuvent s'avérer opportuns, l'efficacité de Veridad me semble acquise. Nous avons constamment travaillé ensemble et je réponds comme de moi-même des travaux que le professeur Bellard a réalisés sous ma direction. Si vous le permettez, je voudrais régler quelques détails avec vous. J'ai préparé quelques questionnaires pour nos premiers tests, mais je sais que le choix des volontaires revient à notre commanditaire. Il faudrait donc vous assurer que votre contact prenne bien soin de préparer des questions plus personnalisées.
- C'est noté, Professeur. J'en ferai part au ministre très bientôt. Je vais aussi lui dire que nous sommes prêts à faire des tests. Naturellement, et comme cela était prévu dans notre accord, des représentants de l'Agence viendront assister, en tant qu'observateurs, à ces essais.
- C'est entendu, Monsieur le Président.

Dans les jours qui suivirent, Marc continua de travailler sur ses recherches comme un employé loyal. Il redoutait par-dessus tout d'attirer sur lui la suspicion et il s'efforçait de ne rien changer à son comportement, en dépit de ses bouleversements intérieurs. Chaque jour qui passait le rapprochait de son but et, bien qu'il eût parfois envie d'exulter, il sut se souvenir que pour tous les autres, à l'exception d'Armelle, c'était un jour ordinaire. Il avait gardé de son passé clandestin quelques vieux réflexes de méfiance qui l'avaient conduit à prendre certaines précautions. Bien qu'il eût passé les vingt dernières années uniquement à travailler et qu'il eût renoncé, semblait-il, à ses anciennes camaraderies, il savait que depuis qu'Angelix travaillait pour le

compte de l'Agence, son dossier avait dû ressurgir au haut d'une pile, quelque part dans un bureau du ministère de l'Intérieur. L'Agence avait d'ailleurs demandé, il le savait bien, à connaître le nom de toutes les personnes qui allaient se trouver impliquées dans le projet Veridad. Sans en avoir la certitude, il pensait être directement surveillé et imaginait son appartement truffé de microphones. D'après lui, l'Agence devait même être informée des quelques rencontres qu'il avait eues avec son assistante et finalement, cela l'arrangeait plutôt, car il espérait bien, à la faveur de cette relation, abuser ses surveillants invisibles. Au labo, tous deux s'astreignirent pourtant à ne rien changer à leurs relations. Marc avait absolument insisté sur ce point lors de leur promenade forestière : « Ni la nature, ni la fréquence de nos rencontres ne doivent changer au labo. Nous devons continuer à nous conduire suivant notre position hiérarchique, vous ne devez pas me sourire ni même m'adresser de regards complices. Je les connais bien, ils peuvent nous repérer d'un rien ». Obéissante, telle à un maître, Armelle suivait scrupuleusement les consignes qui lui avaient été données et, s'il pouvait lui arriver de ne pas tout comprendre, elle ne remettait jamais en cause ce qu'il disait. Elle pensait, avec sagesse, n'être qu'un rouage de son plan et n'avoir qu'une chose à faire pour que celui-ci réussît : tenir le rôle qu'il lui avait confié. Après une semaine, elle avait pu fabriquer deux litres de l'élixir qui allait bouleverser le monde. Elle savait qu'elle pourrait le lui dire en temps opportun, c'est-à-dire lorsqu'il l'aurait décidé. « Ne vous inquiétez de rien, je vous contacterai pour savoir où vous en serez et, quoi que je puisse vous dire alors, vous ne devrez pas vous en étonner ». Chaque jour, dans son laboratoire, Armelle s'attendait à tout : une convocation formelle dans le bureau de Marc, une question directe, un message sur son répondeur. Et chaque soir, un peu déçue, elle se disait avec espoir que c'était pour le lendemain. Secrètement, elle espérait qu'il viendrait la retrouver un soir chez elle ou qu'il l'appellerait, mais elle savait bien, avec ce qu'il lui avait dit à propos de l'Agence, que cela n'arriverait pas. En y songeant, elle se demandait comment, presque malgré elle, son appartement en était arrivé à être surveillé, son téléphone mis sur écoute. Mais, malgré ses interrogations – comment allait-il faire ? – elle demeurait confiante. Son amour inassouvi lui conférait des sentiments plus grands encore. Elle le croyait omniscient et omnipotent, elle savait ou croyait savoir que si un homme pouvait tenir en main son destin, il ne pouvait s'agir que de lui.

Elle songeait à tout cela lorsque, vers dix-neuf heures, le téléphone sonna. Lorsqu'elle reconnut sa voix, son cœur palpita comme si elle se fut mise à courir. Enfin, il appelait pour briser ce silence et cette distance qu'ils avaient

laissé s'installer. Toute son attente était enfin récompensée, ses angoisses s'effaçaient sous le timbre de sa voix. Marc ne s'adressa pourtant pas à elle comme à sa complice, mais plutôt comme à sa collègue. Il employa un ton d'une extrême politesse, multipliant les verbes au conditionnel et les « peut-être » pour lui proposer une invitation à dîner pour ce soir. Armelle comprit bien vite le jeu de ce dernier et s'amusa presque du petit numéro qu'il jouait à l'intention des gens de l'Agence. Même si ce n'était qu'une comédie, elle ne résista pas au plaisir de croire, fut-ce pour quelques instants, que son air un peu timide et emprunté était celui d'un homme épris d'une femme. Qu'importaient les circonstances, l'homme dont elle s'était profondément éprise lui faisait un brin de cour au téléphone et cela sonnait comme une élégie mélodieuse à ses oreilles.

Ainsi qu'ils en avaient convenu, il la retrouva devant chez elle une trentaine de minutes plus tard, dans sa fidèle voiture. « Ne dites rien, Armelle et laissez-moi plutôt vous parler ». Elle obéit, se contentant seulement de le regarder, d'inspirer cet air dans lequel se mélangeaient leurs parfums, mais aussi l'odeur de renfermé de la voiture. Elle humait son bonheur, se retenait de lui sauter au cou tandis que ses yeux lui disaient clairement « Va, mon amour, je t'écoute ». Comme elle avait hâte de pouvoir prononcer de telles phrases ! Mais ce n'était pas encore l'instant ; elle savait bien, si bien, qu'il valait mieux attendre et contenir ces flots tumultueux qui voulaient déborder d'elle ; que bientôt ils seraient tous les deux cachés dans quelque endroit de France ou bien sillonnant les routes. Il fallait attendre et pour l'heure écouter ce qu'il avait à dire. Très habilement, Marc monologua durant tout le trajet pour qu'Armelle n'eût pas à parler ni à poser de questions. Il sut lui couper la parole à temps lorsqu'elle faillit s'étonner du changement de restaurant. Il lui rappela, à demi-mot, qu'elle devait placer en lui toute sa confiance et qu'en retour il lui dirait tout afin qu'aucune de ses décisions ne lui paraisse confuse.

Dans la rue, enfin, le ton changea et se fit moins emprunté. « Je ne sais pas tout ce dont ils sont capables, mais je suis sûr que les choses les plus élémentaires ont été faites à mon sujet. Avec mon passé, il n'y a pas de doute que ma maison, mon téléphone et même ma voiture soient espionnés. Peut-être même qu'ils ont pu placer des micros dans mes vêtements ou dans ma montre, auquel cas notre projet s'effondrera avant d'avoir vraiment commencé. Ils sont capables, après que je vous ai indiqué ce restaurant d'y avoir placé quelque dispositif sophistiqué dont j'ignore tout, mais qui pourrait nous mettre en péril. Tant pis pour le repas, nous aurons l'occasion d'en prendre d'autres, mais pour cette fois-ci ce café-restaurant fera l'affaire. »

Armelle se nourrissait davantage des paroles de Marc que des croque-monsieur trop grillés qui gisaient dans son assiette. Lui, au contraire, et bien qu'il parlât beaucoup, mangeait avec appétit. Elle fut assez fière de lui dire quelle quantité elle avait déjà produite. Il avait prévu qu'elle pourrait, tout en continuant à faire son travail normalement, produire entre un litre et un litre et demi par semaine et voilà qu'elle en était déjà à deux ! Pourtant, il ne la félicita pas ainsi qu'elle s'y attendait. Pour lui, il était aussi important de produire Veridad que de veiller à ne pas changer la moindre habitude. À aucun prix, il ne fallait éveiller les soupçons. Le ton froid qu'il employa pour le lui rappeler la peina. Alors qu'elle faisait de son mieux et exécutait ses instructions avec ardeur, voici qu'il lui adressait presque des reproches. Une légère déception incrusta ses yeux tandis qu'il énonçait son appel à la plus grande prudence. Elle méritait davantage de compliments que de leçons, il en avait bien conscience, et pourtant il ne la félicita pas comme elle l'espérait. Mais voir son beau visage s'assombrir sous l'effet de ses propres mots, il ne l'avait pas souhaité et voulut dans l'instant gommer ses propos. Alors, surmontant courageusement ses craintes qu'Armelle prenait pour de l'indifférence, il résolut d'avancer sa main vers la sienne de façon lente, mais continue, espérant presque qu'elle ne le remarquerait pas. Bientôt, ses doigts en vinrent à effleurer les siens et rien de cette scène n'échappa aux yeux étonnés et émerveillés de sa belle commensale. Depuis combien de temps attendait-elle un tel signe de sa part ? Cela n'avait plus d'importance à présent qu'il l'avait fait. Ce n'était qu'un geste rassérénant qui pouvait presque être pris pour une marque amicale, mais elle y voyait bien entendu des sentiments plus profonds et plus forts. Cette main sur la sienne était pour elle le signe avant-coureur de leur union ; il lui avait offert là son premier geste d'amour. Son sourire et son air enjoué lui revinrent dans l'instant et s'agrémentèrent même d'une joie lacrymale.

Lorsque Armelle fut rentrée chez elle, elle fit l'effort de penser à toutes les instructions que Marc lui avait données. Ils n'allaient pas se revoir dans les deux prochaines semaines, temps qui lui serait nécessaire pour fabriquer les six litres de Veridad, même s'ils allaient se croiser çà et là dans les locaux d'Angelix. Même s'il était de pure forme afin d'égarer les oreilles indiscrètes, elle attendait avec impatience le mensonge qu'il laisserait le lendemain sur son répondeur pour la remercier de cette *délicieuse soirée*. Méthodiquement, elle fit l'inventaire de ce qu'il ne fallait à aucun prix oublier, car elle ne devait naturellement rien noter par écrit. Intérieurement, elle félicita son élu pour toutes les idées judicieuses qu'il avait eues et notamment celle pour faire

sortir leur production du laboratoire sans craindre les fouilles régulières et inopinées. Mais de tous ses souvenirs, celui qu'elle aimait le plus à ressasser était cette main, sa main, posée sur la sienne puis son silence d'après, comme s'il fut trop timide pour dévoiler enfin ses sentiments. Elle voyait en cela une nouvelle preuve de sa délicatesse qui détonnait avec le caractère trop viril des garçons qu'elle rencontrait habituellement. Cette différence s'établissait jusque dans son vocabulaire: elle le comparait à ces *garçons* qu'elle avait jusqu'alors rencontrés, mais n'aurait jamais eu l'idée d'employer ce terme pour *le* désigner.

Il était plus de minuit ; Armelle était étendue dans son lit tandis qu'un filet de lumière lunaire traversait sa chambre. Elle songea un moment aux quinze prochains jours, dernière étape avant que sa vie ne prît un tour irréversible. Mais cela ne l'apaurait pas, bien au contraire. Une vie exaltante aux côtés de l'homme qu'elle aimait allait commencer et peu lui importait qu'elle fût dangereuse. Son esprit baigna un moment encore dans ce bonheur promis avant de sombrer dans un sommeil paisible.

Paris – Service des Renseignements Généraux – Bureau 21

Avec une exactitude militaire, milieu dont il était issu, Paul Tronc, qui portait mal son nom – beaucoup de ses anciens camarades de régiment l'apprirent à leurs dépens – arriva à sept heures quinze dans son bureau. Cet homme trapu, au cou épais et aux cheveux ras estimait de son devoir d'arriver avant ses subalternes afin de donner l'exemple. Il s'accorda, pendant que son ordinateur démarrait, de boire un café non sucré puis compulsa le dossier qu'il lui fallait à présent suivre de plus près.

Angelix.

Il ne put gommer ce petit rictus qui venait s'insinuer sur sa joue chaque fois qu'il ouvrait ce dossier dans son ordinateur. Il pensait invariablement à un personnage tiré d'Astérix et cette seule pensée suffisait à le faire sourire. Sa qualité de chef de bureau lui donnait la responsabilité de la confidentialité des projets traités par cette société et sa hiérarchie pouvait compter sur ses capacités pour assumer cette tâche. Jusqu'à présent, cet homme dont l'expérience dans l'armée de terre, la rigueur et même l'entêtement étaient appréciés, n'avait jamais failli à son devoir. Dans le passé, une affaire qui aurait pu avoir de graves retentissements avait pu être évitée grâce à ses seuls mérites. Il n'était alors qu'un simple enquêteur, mais sa minutie et son esprit malgré tout un peu borné lui avaient permis de mettre au jour un projet d'assassinat du président russe. Un subtil complot s'était ourdi jusqu'au sein du palais de l'Élysée où, à l'occasion d'une réception officielle, il était question d'empoisonner l'hôte de la France. Seuls l'Agence, le ministre de la Défense et le président furent informés de cette catastrophe évitée, mais à l'intérieur même de la maison, Paul Tronc était devenu un héros.

Plusieurs dizaines de notes et de rapports constituaient déjà le dossier Angelix. Certains documents n'avaient pas beaucoup d'intérêt et n'étaient en fait que des pièces administratives ou même fiscales. Il lut par contre avec une certaine curiosité l'avancement des travaux qui étaient ici attribués au professeur Sallé. En annexe, figurait une transcription du premier interrogatoire réalisé à l'aide de Veridad. Ce document, que seules deux ou trois personnes avaient lu, était un modèle du genre que Tronc appréciait particulièrement. En plus d'avoir consigné les questions et les réponses, celles-ci étaient minutées à la seconde près et les moindres changements de

comportement – main portée au front, paupières closes... – avaient été rapportés à la marge. Il y trouva aussi le nom de l'interrogateur ainsi que celui du *patient* qui appartenait tous deux à son service. Une pièce jointe permettait d'accéder à l'enregistrement vidéo de l'expérience tandis qu'une seconde annexe évaluait les résultats obtenus grâce au nouveau sérum de vérité. Ces derniers ne manquèrent pas de l'étonner tant ils semblaient excellents, malgré la courte durée de l'efficacité de la drogue. L'entretien réalisé après l'expérience avec le volontaire révélait que ce dernier, après une heure ou même un peu moins, retrouvait non pas encore son aptitude à mentir, mais la volonté de le faire et après soixante-quinze minutes, il redevenait capable de proférer des propos mensongers.

Tronc songea un instant qu'il s'agissait d'un premier essai et que ces résultats pouvaient être améliorés. Il pensa aussi que la résistance aux antidotes connus restait encore à démontrer, mais ce premier rapport lui sembla très encourageant, car celui qui avait subi la question avait spécialement été formé pour résister aux produits connus. Mais tout cela n'était finalement pas de son ressort et il le savait bien. C'est en pensant à sa principale mission qu'il ouvrit la partie du dossier qui le concernait vraiment. Intitulée « protagonistes », celle-ci recelait sur chaque personne impliquée dans le projet les classiques données d'état civil, un accès à toutes les notes déjà rédigées par l'Agence dans le passé ainsi que celles écrites pour le projet en cours. De multiples critères de recherche étaient proposés par le logiciel : à partir d'un nom, d'une date d'un numéro de téléphone ou même n'importe quel mot du dictionnaire. Tronc s'arrêta en premier sur le principal protagoniste du dossier et fut pris d'un certain sentiment de supériorité lorsqu'il consulta les fiches vieilles de vingt ans concernant Marc Bellard. Deux décennies plus tôt, ce brillant chercheur avait été membre d'un obscur groupe anarchisant. Personne n'en savait rien, mais lui, grâce à l'efficacité du renseignement français, était correctement informé de la situation. Cette information périmée le conforta dans son sentiment de supériorité même s'il savait que la plupart des membres de ces bandes éphémères avaient, vingt ans plus tard, renié leurs idéaux de jeunesse. Tronc continua de compulsier les notes du dossier et lut minutieusement les transcriptions des conversations téléphoniques que Bellard avait passées de chez lui cette dernière semaine. Il s'étonna de constater que personne ou presque ne l'appelait et que lui-même se servait très peu du téléphone. Il lut avec curiosité les propos qu'il avait échangés avec son assistante et en déduisit, d'un air amusé plutôt que suspicieux, que celle-ci ne le laissait pas indifférent et qu'il aurait bientôt l'occasion de lire des conversations amoureuses sur l'écran de son ordinateur.

La ruse de Marc fonctionnait à merveille: le responsable de la sécurité intérieure affecté à Angelix était lui-même persuadé qu'une histoire d'amour se tramait entre lui et son assistante. Et qu'Armelle fut effectivement amoureuse donnait encore du crédit à cette petite couverture. Mais pour l'heure, il ne savait pas encore que sa ruse avait réussi et il ne pouvait que se borner à l'imaginer.

XVI

Trois semaines en tout s'étaient écoulées durant lesquelles Armelle avait scrupuleusement suivi les ordres de celui dont elle rêvait chaque nuit. Les six litres ou presque de Veridad étaient là, à quelques mètres de son plateau de travail et elle songeait à lui lorsqu'elle envoya encore quelques molécules supplémentaires dans cette anonyme bouteille qu'elle imaginait sans cesse. Il allait être fier d'elle et la féliciter. Mais plus encore, ils allaient pouvoir mettre le plan de Marc en action, c'est à dire partir sur les routes pour répandre Veridad. Cela voulait dire qu'elle vivait l'un de ces derniers jours dans ce laboratoire et qu'elle n'y reviendrait sans doute plus jamais. Elle ne s'en inquiétait pas, bien au contraire, car cela signifiait aussi qu'elle allait passer tout son temps avec lui et qu'elle aurait ainsi l'occasion de se faire aimer de lui. Armelle s'interrogeait beaucoup sur la nature des sentiments qu'il lui portait. Éprouvait-il au moins quelque amour, même sous la forme la plus atrophiée ? Voulait-il seulement profiter d'elle pour accomplir son forfait ? Elle appelait de ses vœux sa première hypothèse et ne consentait pas à se résoudre que l'homme qu'elle aimait fut assez cynique pour ne voir en elle qu'un simple instrument de ses desseins, fussent-ils les plus humanistes. Elle prenait plaisir, chaque soir, à se remémorer tous les détails, même les plus insignifiants, qui donnaient à penser qu'il éprouvait des sentiments identiques aux siens. Elle les répertoriait et prenait un vif plaisir à les revivre en pensées. Et lorsque, au contraire, il avait fait preuve d'indifférence ou d'inattention, elle se mettait en devoir de lui trouver des excuses.

Elle était occupée à la préparation d'échantillons de Veridad, cette fois-ci pour le programme officiel, lorsqu'elle vit apparaître sur son écran un message laconique :

De : Marc Bellard

À : Armelle Forêt

Veillez passer à mon bureau aujourd'hui à l'heure de votre convenance.

Professeur Bellard.

Elle ne s'offusqua ni du ton assez impersonnel, ni de la signature qui était apposée automatiquement par le programme de messagerie. Malgré le tour qu'avait pris leur relation, ils se vousoyaient toujours et, quand bien même, il n'eût pu s'abandonner à pareille familiarité sur cette messagerie

professionnelle étroitement surveillée. Armelle voulut simplement reconnaître dans cette invitation le signal qu'à tout moment elle devait se préparer à entendre.

L'heure de sa convenance c'était maintenant. Elle avait déjà tellement attendu qu'elle n'imaginait pas, délibérément, patienter une heure de plus. Aussi termina-t-elle la procédure qu'elle avait engagée, nettoya quelques instruments et, s'efforçant de dissimuler sa hâte, elle se dirigea vers le bureau de Marc. Au même moment, et avec un retard de quelques secondes seulement, une copie du courrier électronique envoyé par Marc venait de s'ajouter automatiquement au dossier qui portait son nom au sein de l'Agence tandis que l'ordinateur central de la maison enregistrerait consciencieusement tout ce qui pouvait s'entendre dans le bureau en question.

- Bonjour, Armelle. Allez-vous bien ce matin ?
- Oui, Professeur. Et vous-même ?
- Bien, bien. Merci. Aurez-vous bientôt fini avec ces échantillons ? Vous savez que nous avons une troisième expérience la semaine prochaine et il est question que des gens du ministère viennent y assister.
- Oui. Ne vous inquiétez pas, Professeur. D'ici demain tout sera terminé et vous pourrez partir en week-end l'esprit libre.
- Très bien, très bien marmonna-t-il d'un air songeur. Et... justement, êtes-vous libre ce week-end ? J'aurais bien aimé vous...
- Pardonnez-moi Professeur, mais ce week-end, c'est impossible pour moi. J'ai prévu d'aider ma soeur pour l'anniversaire de mon neveu et je n'aurai pas une minute à moi.
- Ah... bien, fit-il d'un air déçu. Ce sera sans doute pour une prochaine fois.
- Rien d'autre, Professeur ?
- Non, merci. Vous pouvez y aller.

Un peu plus tard dans la journée et, tandis que Tronc lisait d'un oeil amusé et presque attendri – ce qui ne lui ressemblait guère – la transcription écrite de cette conversation, le professeur Sallé recevait une demande quelque peu inhabituelle de la part d'Armelle Forêt. Depuis qu'elle était indirectement à son service, il n'avait pas dû recevoir plus de deux ou trois messages de sa part et encore étaient-ce des copies de courriers adressés au professeur Bellard. Mais enfin, son étonnement passé, il parcourut les quelques lignes qu'elle lui adressait :

De : Armelle Forêt

À : Bertrand Sallé

Professeur,

À l'occasion de la fête d'anniversaire de mon neveu, je voudrais lui faire la surprise de gonfler un grand nombre de ballons à l'hélium et, prise un peu de court à cause de mon emploi du temps de ces trois dernières semaines, je n'ai pu m'en procurer à temps. Aussi, auriez-vous la grande amabilité de m'autoriser à emprunter une petite bouteille sur le stock de notre plateau, étant entendu que je la remplacerai le plus tôt possible. En espérant que vous agréerez ma demande, je vous prie de recevoir mes sincères salutations.

Armelle Forêt.

Le professeur Sallé eut un sourire amusé, car le formalisme de la demande détonnait nettement avec son importance. Une bouteille de quelques litres d'hélium ne coûtait presque rien et dans n'importe quel autre laboratoire, une telle demande eût été superflue. Sallé se souvenait tout juste du visage de cette femme, car il n'accordait pas beaucoup d'importance à ses subalternes, hormis ceux qui pouvaient directement lui servir. Mais il se souvenait tout de même qu'elle était l'assistante de Bellard et qu'à ce titre, il pouvait bien lui accorder cette petite faveur. Il prit donc sur son précieux temps pour rédiger une autorisation officielle, mais agacé par l'aspect dérisoire de celle-ci, il négligea de suivre la procédure en vigueur et plutôt que d'utiliser le formulaire informatique dont il n'avait plus qu'à renseigner quelques zones avant de l'imprimer, il rédigea en à peine deux lignes et de son écriture manuscrite, le sésame demandé.

Cela n'avait, pensait-il, pas la moindre importance et mieux valait gagner quelques minutes plutôt que de s'embarasser de ces fieffés ordinateurs qu'il n'appréciait pas pour la raison qu'il peinait à s'en servir. Qu'il les eût davantage maîtrisés et ce fut peut-être une énorme révolution qui aurait été évitée, mais le digne professeur n'en savait alors rien et la demande à laquelle il satisfaisait était trop anodine pour qu'il s'en méfiât.

Vers la fin de la journée, Armelle reçut une réponse par courrier électronique. Elle était invitée à se rendre dans le bureau du professeur, sans plus d'explications. Alors qu'elle redoutait un peu cette entrevue – Sallé passait pour un être froid avec qui personne n'avait envie d'engager la conversation – celle-ci se passa au contraire étrangement bien. Sans doute émoustillé par la

beauté de son employée, il usa d'un ton affable pour lui poser d'anodines questions sur l'âge de son neveu et d'autres choses du même acabit. Il lui adressa même de vives félicitations pour son travail auprès du professeur Bellard et en profita – ce fut plus fort que lui – pour se faire valoir en indiquant à la jeune femme que c'était lui, Sallé, qui était l'initiateur de ce projet et que, par surcroît, il avait même participé activement aux recherches.

XVII

Il était sept heures du matin ce samedi premier juillet lorsqu'ils se retrouvèrent sur leur lieu de rendez-vous, c'est-à-dire chez Alexandre. Celui-ci, avec sa coutumière bonhomie, et malgré un rhume attrapé au coeur de l'été, leur offrit du café et trouva là une bonne raison pour s'affairer. Même s'il la savait courte, il était si heureux de cette visite qu'il faisait tout pour attirer leur attention.

Tandis que, au même moment et à plusieurs centaines kilomètres de là, Tronc, qui ne connaissait pas le repos, compulsait méthodiquement le dossier Angelix et se laissait naïvement abuser par les ruses pourtant enfantines de Bellard, ce dernier faisait un ultime point sur ce qui avait été fait et décidé avant le grand départ. Ses questions sur la famille d'Armelle n'avaient pas été inutiles et l'anniversaire du petit Hugues ne pouvait pas mieux tomber. Sallé autorisa Armelle à emporter Veridad, persuadé que la bouteille qui le contenait était emplie d'hélium. Bien entendu, Marc avait pris de longue date la précaution d'acheter une vraie bouteille d'hélium dans un magasin de farces et attrapes. L'élément le plus important de son dessein était maintenant là, sous sa main, exactement comme il l'avait prévu. Initialement, il avait pensé mettre son projet à exécution en disparaissant purement et simplement, mais son esprit avisé lui fit trouver une bien meilleure idée. À cette période de l'année, il était tout naturel de partir en vacances et il put facilement se débrouiller pour que son assistante prît ses congés en même temps que lui. Il avait même convaincu Sallé que sans lui elle ne pouvait de toute façon pas faire grand-chose et que, inversement, ses propres travaux se trouveraient considérablement ralentis par l'absence de son assistante. Ainsi, cette idée toute simple leur assurait trois semaines d'impunité et de tranquillité. Il serait même possible de retourner innocemment à leur laboratoire pour le cas où son plan échouerait. Mais ses visées étaient telles que s'il voyait juste, Angelix, l'Agence et quantité d'organismes semblables tomberaient d'eux-mêmes après que la grande vague les aura submergés.

Armelle avait naturellement remarqué le luxueux camping-car garé devant la maison d'Alexandre. Elle avait d'abord marqué sa surprise en écarquillant les yeux puis, après quelques secondes, elle se réjouit de cette bonne idée de Marc. Loué avec de l'argent liquide pour les trois semaines à venir, ce confortable moyen de transport leur assurerait aussi un pratique logement. Ils s'arrêteraient bien sûr dans des campings afin de tromper l'éventuelle vigilance d'improbables fonctionnaires de l'Agence. Sous les yeux d'Armelle,

il vérifia le contenu d'une petite boîte en plastique qui recelait une liasse de billets de cinq cents euros. Elle n'était pas très épaisse – sans doute se composait-elle d'une centaine de billets – mais lorsqu'elle évalua au juger la somme qu'elle représentait, elle ne put réprimer une question « Mais d'où vient tout cet argent ? ». Marc la regarda paternellement alors qu'il était accroupi sous l'évier. D'un air très calme, il lui donna à entendre des paroles inouïes, rassurantes et même un peu grandiloquentes qui allaient marquer leur Rubicon. Après les avoir reçues, elle savait, sans qu'il dût explicitement le formuler, qu'elle ne pourrait plus revenir en arrière ni se désister. « Ne craignez plus de me poser la moindre question. Je ne suis plus votre supérieur et nous sommes à présent embarqués dans une destinée commune qui redessinera peut-être le monde. Pour la première fois, celui-ci changera, je l'espère, dans le bon sens. Seuls les dictateurs, les empereurs, les guerriers avaient jusqu'ici réussi à le façonner. Mais c'était pour servir leurs ambitions et au prix de vies innombrables. Ici, l'initiateur veut rester anonyme et n'a aucune visée personnelle si ce n'est de servir l'humanité. »

Armelle tentait de prendre la mesure de ces propos cependant que ses yeux demeuraient fixés sur les billets. Elle n'imaginait pas que ceux-ci pussent avoir une origine douteuse et encore moins criminelle, mais si cet argent appartenait bien à Marc, elle craignait à juste titre que le retrait d'une telle somme en une seule fois, et même en deux ou trois, n'attirât les soupçons sur eux. Mais lorsqu'elle s'en inquiéta auprès de Marc, ce dernier la rassura bien vite : « Je n'ai ce plan en tête que depuis quelques mois, mais je sais depuis toujours qu'un moment comme celui-ci arriverait. Alors, depuis que j'ai touché mon premier salaire, je retire de la banque l'argent dont je ne me suis pas servi et je le mets de côté. Je ne sais pas si nous aurons besoin de tout cet argent, mais je peux vous assurer que personne n'en soupçonne l'existence : ni ces messieurs de l'Agence, ni même Alexandre, chez qui je l'ai toujours caché ».

Le regard qu'elle lui porta se fit admiratif. Elle se plut à mesurer sa fortune d'être là, en ce moment même, avec lui dont l'esprit ne semblait pas pouvoir être pris en défaut. Il n'y avait qu'un Marc Bellard et c'était elle qui avait la divine chance de se trouver près de lui. Malgré ses recommandations, elle se considérait toujours comme son assistante et si ce n'était plus au laboratoire, c'était dans l'exécution de son projet. Il en avait eu l'idée, il avait découvert seul Veridad, il avait tout organisé. Elle demeurait donc son auxiliaire, rôle qu'elle revendiquait et assumait avec fierté. Quelques paroles élogieuses sortirent de sa bouche, mais Marc les rejeta d'un revers de main, comme si sa

pudeur lui interdisait d'accepter ces compliments. Il changea de sujet en lui faisant visiter ce qui allait à la fois être leur moyen de transport et leur logis. Marc n'avait pas lésiné en choisissant un modèle prévu pour six personnes. Rien ne manquait à leur confort : douche, réfrigérateur-congélateur, évier, banquette, table. Chacun avait même sa chambre à coucher, lui au dessus de la cabine et elle à l'arrière. Armelle songea alors qu'il lui restait encore tout à faire pour que cette dernière commodité devînt superflue. Elle s'adressa à lui mais en pensées seulement, tandis qu'il terminait l'inventaire : « Bientôt, nous dormirons dans le même lit, Marc adoré. »

Le soleil s'élevait à présent au dessus des ormes lointains et lançait ses rayons aux quatre vents. Un pré voisin, baigné de rosée, se transforma en un champ de perles grises, blanches ou translucides et une fraîche odeur d'été s'exhalait de cette nature préservée. Une légère chaleur commença de se faire sentir dans l'habitacle, rappelant aux futurs voyageurs d'anciens souvenirs liés à la belle saison. Marc ne voulait plus perdre de temps et fit ses adieux à son vieil ami.

- Je ne sais quand je te reverrai, mon cher Alexandre, mais nous passerons te voir dès que nous le pourrons. Prends bien soin de toi.
- Ne t'inquiète pas pour moi, je n'ai plus rien à craindre, à mon âge. Et vous, faites bien attention à vous, Mademoiselle, et soyez heureuse avec lui, c'est un bon gars, vous savez !

Il parlait un peu fort, comme le font souvent les vieux qui n'ont plus qu'eux-mêmes à écouter et elle lui répondit sur un ton doux et affectueux qu'elle ferait tout son possible. Marc la regardait baiser les joues striées de ce vieux bonhomme usé. Elle y mit de l'affection et de la tendresse ; c'était décidément une femme convenable. Convenable, au sens d'une femme qui lui conviendrait. Il n'avait qu'un mot à dire, certainement, pour qu'elle lui tombât dans les bras, mais il savait, ou du moins s'en était-il persuadé, que cet amour n'était né que de son aura de chercheur reconnu. Armelle était davantage amoureuse de son chef de laboratoire que de Marc Bellard lui-même, cet être vaguement idéaliste qui n'avait pas encore su trouver sa place dans un monde qui n'était pas fait pour lui.

Quelques instants plus tard, il se mit au volant de leur roulotte moderne et, d'un signe de tête, salua son ami une ultime fois. Le visage de sa compagne, illuminé par le soleil, rayonnait du bonheur simple de se trouver seule avec lui. Enfin ! Sa vie nouvelle, celle dont elle rêvait tant depuis ces dernières

semaines, commençait là, maintenant. Elle le regarda plusieurs fois, posa sa main sur le siège ou sur la portière, comme pour se convaincre qu'elle ne rêvait pas. Rien ne lui faisait plus envie que de donner libre cours à son excitation, mais elle préféra s'en abstenir, car le visage resté sérieux de Marc indiquait qu'il était plongé dans de profondes réflexions qu'elle ne voulait surtout pas interrompre.

La voiture cheminait sur de petites routes départementales lorsque Marc sortit enfin de ses pensées.

- Y a-t-il un endroit où vous aimeriez aller, Armelle ?
- Mais, n'avez-vous pas un plan particulier ? Répondit-elle, soudain inquiète de s'apercevoir qu'il n'avait pas tout prévu de bout en bout.

Marc lut cette inquiétude sur son visage et la dissipa aussitôt :

- Si, bien sûr et il est très simple : nul besoin de définir un itinéraire précis. Nous devons répandre Veridad çà et là. Les étapes en elles-mêmes n'ont pas beaucoup d'importance. Nous pouvons aller où nous voulons : nous sommes pour ainsi dire presque en vacances. La seule étape vraiment importante, celle qu'il ne faut pas manquer, si nous ne sommes pas pris avant, c'est Paris. Ce sera un peu notre bouquet final. Si nous y parvenons, vous verrez comme tout changera.
- C'est vrai, il y a tellement de gens à toucher d'un coup. Plus d'un dixième de la population sur quelques centaines de kilomètres carrés !
- Mais il n'y a pas que cela. La capitale regorge de gens pleins de pouvoirs, donc de secrets et puis, vous verrez, j'ai dans l'idée que nous pourrions ménager quelques surprises à notre peuple, sans même qu'il soit besoin d'aller jusqu'à Paris. Mais je ne veux pas commencer par un coup d'éclat, bien au contraire. Veridad doit se répandre comme une rumeur, presque un fléau. Vous verrez, certains le considéreront comme tel et ils feront tout pour l'enrayer, c'est à dire trouver son origine et ensuite... Nous abattre.
- Vous ne parlez pas sérieusement, Marc ? Vous croyez réellement qu'on nous éliminerait pour ça ?
- Physiquement, je ne sais pas. Certains le feraient sans hésiter, car ce que nous nous apprêtons à faire va bouleverser l'ordre du monde. Nous n'avons jamais tellement parlé de politique, mais avec un minimum de lucidité, vous vous apercevrez que notre système économique, je veux bien sûr parler du capitalisme, ne tient que sur le mensonge. On fait croire aux gens qu'ils ne sont pas rentables et on en profite pour leur refuser un

salaires corrects tandis que dans le même temps, on s'en met plein les poches. Ou bien l'on fait croire aux gens que la liberté consiste à avoir le choix entre vingt modèles de téléviseurs, tous fabriqués en Asie par des esclaves modernes qui touchent quelques euros par jour. Que croyez-vous vraiment qu'il se passera lorsque ces bandits viendront eux-mêmes avouer leurs plus viles manœuvres devant les caméras de télévision ?

Armelle restait interdite devant le potentiel de Veridad, qu'à vrai dire, elle n'avait pas évalué. Elle voyait presque dans ce périple, un amusement, un acte sans grande conséquence, mais Marc, comme toujours à ses yeux, avait raison : ils étaient bien capables à eux seuls de bouleverser le monde. Elle ne s'était d'ailleurs jamais intéressée à la politique et ne demandait pas mieux que d'épouser les thèses que Marc soutenait. Et ce n'était même pas par simplicité d'esprit ni par facilité, mais parce que, en plus d'être amoureuse de lui, elle le trouvait intelligent et avait foi en la justesse de ses idées et les quelques arguments qu'ils avaient égrainés commencèrent de la convaincre.

- Eh bien, voilà ! Nous arrivons dans notre premier village.
- Attendez ! Pas si vite. J'ai une idée. Et Armelle sortit un appareil photo de son sac pour photographier, juste à temps, la pancarte affichant le nom de la bourgade.
- Mais pourquoi faites-vous cela ?
- Ça nous donnera une idée de notre périple quand tout cela sera terminé, non ?

Il fut amusé et répondit d'un sourire teinté de complicité. « Tu as raison, ma belle », se dit-il intérieurement. Il s'imagina, l'instant d'après, ce qu'eût été sa réaction s'il lui avait parlé ainsi et son sourire redoubla. « C'est vrai qu'elle est belle », poursuivit-il pour lui-même. Il se rendit compte à quel point il devait avoir été absorbé par son travail pour ne pas s'en être aperçu avant. Il s'étonnait qu'une telle femme fût encore célibataire puis, égoïstement, il s'en félicita.

Étonnement, le village se révéla plutôt être une petite ville et Marc, qui pensait facilement trouver la place centrale au bout de sa route, fut obligé de s'en remettre aux panneaux indicateurs pour rejoindre ce qui était un peu abusivement nommé le centre-ville. L'avenue de la République qui doit bien exister dans mille communes au moins n'était en fait qu'une rue à peine plus large que les autres, mais cela avait sans doute suffi pour que le conseil municipal lui conférât le pompeux nom d'avenue. Un à un, les commerçants

commençaient d'ouvrir leurs boutiques et, voyant le ciel ensoleillé, se repaissaient déjà de l'idée d'une fructueuse journée. Marc gara leur imposant véhicule sur le bas côté puis se mit en devoir d'adresser à Armelle un ultime avertissement :

- Nous y voilà, commença-t-il après avoir arrêté le moteur. Je sais, enfin je pense, que vous ne reculerez pas, mais il me faut absolument être honnête avec vous.

Armelle s'apprêtait à l'interrompre pour lui signifier qu'elle savait bien tout ce qu'elle risquait, mais il leva la main comme pour lui demander de le laisser poursuivre.

- Mes travaux sont finalement allés bien au-delà de mes espérances et de ce que je vous ai dit. Les deux expériences auxquelles vous avez pu assister ne sont rien en comparaison des capacités du nouveau Veridad. Il n'est plus besoin de faire respirer la molécule avec un masque ni même de la projeter sur le visage d'une personne. J'ai pu faire de Veridad un gaz aux mêmes propriétés que l'air : ni plus lourd, ni plus léger, si bien qu'il peut s'insinuer partout. Et ce n'est pas tout. J'ai pu porter son efficacité non plus à quelques heures, mais à plusieurs semaines et même, plus probablement, plusieurs mois. Mais je voulais surtout vous dire qu'à cause de cette extrême efficacité et de cette si grande volatilité, nous allons être les premières « victimes » de notre plan. Votre vie, comme la mienne, va radicalement changer. Vous perdrez la capacité de mentir et il est même possible que d'irrépressibles besoins d'aveux spontanés s'emparent de vous. Il suffira que moi, ou n'importe qui d'autre, vous pose la moindre question et vous ne pourrez faire autrement que de répondre franchement.

Armelle s'émouvait de la gravité de son ton, des précautions qu'il prenait à son endroit, comme s'il voulait la protéger jusqu'au dernier moment, mais elle s'était préparée depuis longtemps à cette issue. La curiosité mêlée d'un peu d'étonnement s'empara cependant d'elle :

- Mais n'avez-vous pas prévu d'antidote ?
- J'y ai songé... J'y ai longtemps songé. Puis j'ai décidé qu'il valait mieux qu'il n'y ait aucun retour en arrière possible. J'aurais peut-être réussi à concevoir l'antidote, au moins pour nous, mais qu'eût été ce projet de révolution de l'humanité si je n'étais même pas capable de me l'appliquer ? Non, Armelle, il n'y en a pas et il n'y en aura sans doute jamais. C'est définitif, y compris

pour nous. Êtes-vous toujours consentante ? C'est votre ultime occasion de renoncer, ensuite... Il coupa sa phrase en songeant aux conséquences possibles. Ses yeux étaient restés fixés sur elle, mais il ne la regardait plus. Il semblait perdu dans un nuage.

Elle prit sa main et, comme si elle répondait au maire chargé de leur union, à tout cela elle répondit d'un air langoureux :

- Oui, je le veux.
- Bon ! Je vais commencer moi-même. Cependant, la contagion sera très rapide et nous serons très vite dans le même état tous les deux. Il suffit, je pense, de visiter quelques endroits stratégiques pour que toute la population soit rapidement touchée. Je vais commencer par cette boulangerie puis j'irai ensuite dans la boucherie juste à côté. Tout le monde mange et chacun, à un moment ou à un autre, entrera dans ces commerces ou fréquentera quelqu'un qui y aura pénétré. Allez ! J'y vais.

Marc passa à l'arrière et sortit une petite bouteille de parfum de l'endroit où était dissimulée la réserve de Veridad.

- Quoi de plus anodin qu'un flacon comme celui-ci ?

Armelle lui fit un petit signe de la main après qu'il eut refermé sa portière. Elle se fit songeuse, car hormis Marc, elle seule savait qu'un nouveau destin allait embrasser le monde et elle en avait, à l'instant même, la genèse sous les yeux. Mais, un peu égoïstement, elle songeait aussi à son propre devenir. Pour la première fois, les jeux amoureux de la découverte et de la séduction allaient se trouver oblitérés. Il ne serait plus question de dévoiler ses sentiments au compte-goutte ni de faire languir son prétendant. Une simple question directe et tout serait réglé. « M'aimes-tu ? », « Oui ». Comme cela promettait d'être simple ! Mais cela n'allait-il pas affecter le romantisme de l'amour ? Armelle conclut que la vérité, au moins dans cette passion-là, n'était pas forcément la meilleure des choses. Mais à présent, elle n'y pouvait plus rien. Au travers du pare-brise, elle voyait Marc occupé à distiller les premières molécules, presque sous les yeux de la boulangère qui pourtant n'y vit goutte.

Pierre Polinez était l'homme frêle, moustachu et un peu voûté qui se trouvait juste devant Marc. Il crut bien entendre un « pschitt » dans son dos, mais il n'y porta guère d'intérêt, affairé qu'il était à ne rien oublier de ce qu'avait

demandé sa femme : un pain complet pour eux, une tablette de chocolat au lait pour ses amours, deux tartelettes pour le dessert de midi. Lorsqu'il sortit de la boulangerie, il se sentit différent, même s'il ne pouvait cerner ce qui lui semblait changé. Sur le chemin du retour, il se trouva subitement plus fort au point qu'il parut décidé à dire à sa femme ce qu'il taisait depuis tant d'années. Leur âge dérivait dangereusement vers la soixantaine, mais il conservait pourtant un corps assez jeune. La nature bienveillante les avait dotés d'un physique qui, mieux que les autres, glissait sur le temps. Nonobstant, leur vie était devenue depuis quelques années celle rangée des vieux, ceux qu'il faut aujourd'hui nommer « personnes du troisième âge ». Mais en rentrant ce matin avec son pain complet sous le bras, M. Polinez avait respiré l'air frais et matinal. Il ne se sentait pas le courage de passer un jour de plus enfermé dans cette maison qui, soudain, lui sembla vieillot et étriquée, à l'exacte mesure de leur vie. Depuis leur mariage, c'était madame Polinez qui décidait de tout dans la maison. Son mari était de ces hommes braves et simples qui vont toute leur vie à l'usine effectuer un travail vivrier et qui, une fois rentrés au logis, sont trop las pour tenir leur rôle de chef de famille. Madame Polinez, à l'époque de sa jeunesse rayonnante, était une femme ambitieuse qui voulait mener le monde. Elle rêvait de tenir un commerce, mais son vœu ne se réalisa jamais et son mari resta toute sa vie un ouvrier. Oh, c'était un bon ouvrier, bien noté par ses chefs, aimait-elle à préciser, mais un ouvrier tout de même, regrettait-elle sans jamais le dire. Leurs enfants avaient quitté la maison depuis longtemps et même s'ils venaient encore les voir de temps à autre, leur absence pesait sur le cœur de leur mère qui leur avait donné tout ce qu'elle avait pu pour qu'ils ne devinssent pas des ouvriers. Elle s'était alors découvert une tardive passion pour les chats et bien qu'elle ne connût rien de leur pedigree ou de leur race, elle nourrissait un dangereux amour pour Mistou et Pistou. Elle occupait ses journées à les brosser ou les caresser et veillait sans cesse à ce que leurs écuelles ne fussent jamais vides. Lorsqu'ils dormaient ou qu'ils s'étaient absentés de la maison pour satisfaire aux exigences de leur nature, elle regardait le plus souvent la télévision en tricotant même s'il lui arrivait parfois de tricoter en regardant la télévision.

Une sorte d'épuisement moral s'était emparé de monsieur Polinez au moment de franchir le seuil de sa porte. Était-ce de passer de la lumière chaude et bienfaisante du soleil à la relative obscurité qui régnait chez lui ? Il le pensa, mais sa lassitude avait des causes bien plus profondes et bien plus anciennes. Depuis combien de temps aurait-il dû se rebeller contre cette vie qu'elle lui imposait et qu'il acceptait sans mot dire ? Trop longtemps, répondit-il à sa propre interrogation. Mais à présent, c'en était fini ; telle une digue débordée

par la crue, il ne pouvait plus retenir son flot de paroles, d'envies et d'aveux jamais formulés. Il la trouva assise dans le canapé avec Mistou ou Pistou sur les genoux, il ne savait plus et de toute façon ces noms stupides l'avaient toujours agacé, caressant le pelage de l'animal avec une tendresse qu'elle ne lui avait jamais manifesté, à lui, son mari.

- Gilberte, c'est fini, terminé ! Cria-t-il.

Prise de stupeur, elle ouvrit des yeux ronds et sans cesser de caresser Mistou, elle s'étonna :

- Mais qu'est-ce qu'il y a, mon biquet ?
- Et ne m'appelle plus « mon biquet », je ne supporte pas !
- Mais qu'est-ce que tu racontes, mon biquet ? Ça doit bien faire vingt ans que je t'appelle comme ça. Tu es sûr que ça va ?
- Oui, ça va ! Hurla-t-il. Mais ça fait trop longtemps que je voulais te le dire : j'en ai marre.
- Marre de quoi, mon biquet ?
- Arrête avec ton biquet. Marre de tout, de toi et de tes chats, de la télé. On reste toute la journée enfermé ici alors qu'on pourrait sortir, voyager, aller voir les enfants, je ne sais pas...
- Mais c'est toi-même qui...
- Non, non et non ! Ça fait vingt ans que je dis oui à tout ce que tu dis pour avoir la paix, mais là, c'est terminé, fini ! Je ne veux pas crever comme un vieux con !
- Comme tu voudras, mon biquet...

Bientôt, une nouvelle harmonie allait naître dans ce couple fatigué par les ans. Il allait s'approcher d'elle, lui transmettre Veridad et, à peu près au même moment qu'Armelle et Marc, ils allaient devenir le premier couple qui se dirait toute la vérité. Ces derniers, quant à eux, n'étaient pas un couple, ou du moins pas encore, mais la prochaine irruption de la vérité absolue dans leurs relations allait changer cela.

Marc, qui avait longtemps attendu ce moment-là, mais sans jamais le redouter, venait de recevoir Veridad au même instant que monsieur Polinez, la boulangère ainsi que deux autres clients qui se trouvaient devant lui. La seule différence était qu'il le savait et, au moment où cela se produisit, il se vida de toute pensée et ne chercha qu'à ressentir les éventuelles réactions physiques. « Quel effet cela fait-il ? » ne manquerait pas de demander

Armelle. Mais c'était avant tout pour satisfaire sa propre curiosité qu'il épiait son corps, car il savait déjà la réponse qu'il lui ferait: « Inutile de vous le dire, dans quelques instants à peine, vous le saurez. »

Armelle avait descendu les vitres, car en quelques minutes, l'atmosphère surchauffée de l'habitacle l'avait presque fait suffoquer. Elle le vit arriver d'un pas décidé, le corps droit et le regard fixé sur elle, comme s'il craignait de se trahir en le dirigeant ailleurs. Marc monta tandis que mille pensées tournoyaient dans son esprit. Son coeur battait à tout rompre et il sentait si bien l'afflux de sang dans sa gorge qu'il croyait que cela se voyait. Il vivait, à cet instant précis, mais avec quelques minutes de retard, car il aurait dû ressentir cela dans la boulangerie, un moment très intense, un moment de première fois comme l'on en a peu dans son existence. L'émotion qu'il ressentait, une forme de joie et d'appréhension mêlées, lui rappelait de façon ténue, mais pourtant certaine la première fois où il s'était retrouvé dans le lit d'une jeune femme, mais aussi le matin de sa première épreuve de baccalauréat. Cela n'avait rien à voir et dans une demi-inconscience, son esprit s'interrogeait sur cet étonnant rapprochement d'idées. Mais ce qui l'occupait pour de bon, c'est-à-dire ce qu'il allait dire à Armelle, l'empêchait de nourrir sa réflexion et il ne songea plus, du moins consciemment, à ces premières fois du passé.

Armelle était là, à côté de lui et elle le regardait d'un oeil scrutateur, voire inquisiteur. Pourtant, ses prunelles ne cessaient pas de diffuser l'amour qu'elle éprouvait à son endroit. Elle savait qu'il ne lui restait qu'une poignée de secondes avant d'être à son tour contaminée. Elle voulait qu'il lût dans son regard les inlassables mots d'amour qu'elle lui adressait, ceux qu'elle lui lançait volontairement, avec une sincérité sans contrainte.

- Ça va être votre tour, lui dit-il doucement en posant sa main avec délicatesse sur sa jambe gauche.
- Je sais, répondit-elle pleine de langueur tandis qu'en elle-même elle soufflait sur les dernières braises de son regard amoureux.

Elle faillit poursuivre sa phrase : « Je... », résignée à dire avec des mots ce qu'il n'avait pas su voir mais Marc, au même moment, s'approcha d'elle, porta la main sur son visage puis bientôt dans sa chevelure et baigna pour la première fois depuis de bien nombreuses années ses lèvres dans celles d'une femme. Intimidées par ce geste tendre, leurs paupières, comme de prudes volets, s'abaissèrent tandis que dans leur souffle mêlé, Veridad passait de l'un

à l'autre tel un messager de l'amour.

Armelle avait tant espéré ce moment qu'il arrivait comme une divine surprise. Elle savait fort bien qu'avec Veridad, Marc se trouverait obligé de lui avouer ses sentiments pour elle, pour peu qu'il en eût, mais elle était tout de même romantique et préférait que leur amour éclatât dans d'autres conditions. L'avait-il compris et était-ce pour cela qu'il lui offrait ce baiser ? Si c'était le cas, Armelle était touchée par cette attention délicate. En un éclair, ils ne pensèrent plus à rien et leurs cerveaux toujours habitués à la réflexion se laissèrent aller et ne s'occupèrent plus que de se délecter du contact physique de leurs deux bouches. Respiré de si près, le parfum d'Armelle devenait entêtant et aiguïait dangereusement les sens de Marc. Comme deux jouvenceaux, ils prenaient un plaisir qui semblait nouveau pour eux à s'embarrasser longuement. Ce premier échange charnel leur parut être un retour à l'état primitif où le corps compte davantage que l'esprit. Ces corps qu'ils croyaient presque inutiles en regard de leurs cerveaux, voilà qu'ils leur offraient l'extase et bientôt ils se laisseraient entraîner par eux dans des étreintes de plus en plus fougueses. Plus aucune pensée ne les embarrassait, seules leurs lèvres humides et chaudes comptaient. Elles exprimaient le langage immémorial de leurs êtres, celui qui ne peut être oublié, car enraciné dans leur profonde nature. Loin de s'en lasser, chacun d'eux y trouvait davantage de plaisir à mesure que le temps passait et ils espéraient secrètement, chacun de leur côté, que l'autre n'interromprait pas ces délicieux baisers.

Quand trente minutes furent passées, ils se trouvèrent hors d'haleine et durent mettre fin à leurs jeux. Ils séparèrent leurs lèvres et retrouvèrent leur place avant d'ouvrir les yeux au même instant. Il prit sa main et eut la délicate attention de lui dire, avec des mots cette fois-ci, ce qu'elle voulait entendre de lui sans qu'elle ne le lui demandât :

- Je vous aime, Armelle.
- Moi aussi, et depuis longtemps, répondit-elle en pressant sa main. Ne vous en étiez-vous pas rendu compte ?
- Non. Enfin si, mais seulement ces derniers jours. Avant, je dois bien avouer que vous n'étiez pour moi que mon assistante. Mais aujourd'hui, je sais et j'ai très envie d'être amoureux de vous. J'ai seulement peur de vous décevoir, de n'être pas ce que vous espériez.
- Vous ne me décevrez pas, rassurez-vous ! Vous m'avez conquise à votre insu, sans même chercher à me plaire alors comment voulez-vous me

décevoir maintenant que vous voulez me conquérir ?

Marc la regarda en s'étonnant qu'une si belle femme pût tomber amoureuse d'un homme comme lui qui, sans être laid, n'était pas vraiment séduisant. Il était en réalité plus beau qu'il ne le pensait et croyait qu'un homme ne pouvait pas vraiment être beau, mais seulement musclé, grand, glabre... Mais elle, cette jeune femme qui venait de lui offrir de longs baisers, c'était vraiment une incarnation de la beauté. Dire qu'il n'avait jamais songé à la regarder comme il le faisait à présent. Il ne s'était encore jamais attardé sur son nez fin et légèrement retroussé, ni sur ses lèvres dont le maquillage rose pâle évoquait innocence et fraîcheur. Ce n'était qu'aujourd'hui qu'il avait découvert la longue crinière brune de sa complice. Ses cheveux soyeux descendaient jusqu'à ses coudes et, loin de former un amas pileux repoussant, ils attiraient regards et convoitises.

De longues minutes s'étaient écoulées tandis que l'un et l'autre se délectaient de rêveries et de conjectures tandis que le soleil se faisait si chaud que l'atmosphère de l'habitable en devenait vicié. L'esprit de Marc reprit ses droits et lui rappela le but de leur voyage.

- Nous devons partir d'ici. Notre présence ne doit pas être remarquée. Pour l'instant, cela n'a pas encore d'importance, mais je vous prédis que dans une dizaine de jours, deux semaines tout au plus, des gens de l'Agence viendront fureter ici. Ils interrogeront les habitants du village pour savoir s'ils n'ont pas vu quelque chose d'anormal.
- Nous ne craignons rien. Nous sommes juste un couple de touristes parti à la découverte du pays au volant d'un camping-car.
- C'est vrai, mais veillons tout de même à ne pas attirer l'attention sur nous.

XVIII

Marc terminait l'installation de leur campement bien qu'il n'y eût à vrai dire pas grand-chose à installer tandis qu'Armelle se procurait quelques menues, mais indispensables, victuailles dans la petite épicerie du camping où ils allaient passer la nuit. Ici aussi, ils commençaient de répandre Veridad et, bien que Marc n'en eût pas encore conscience, le camping était un formidable lieu pour diffuser son parfum de vérité. Ceux qui allaient être contaminés ici rentreraient bientôt chez eux, aux quatre coins de la France et même à l'étranger, tant nos voisins sont nombreux à visiter notre pays.

En fait, Marc n'y avait pas songé immédiatement ; c'est seulement le lendemain matin, après qu'Armelle lui eut rapporté une anecdote, qu'il mesura le potentiel de dissémination offert par un endroit comme celui-ci. Ils venaient de terminer leur petit déjeuner, tranquillement installés sur l'herbe, et Marc profitait des rayons matutinaux du soleil pour parcourir un journal qui n'était que prétexte à se prélasser un peu. Vingt minutes s'étaient écoulées sans doute, lorsqu'Armelle revint des sanitaires le sourire aux lèvres.

- Il faut que je vous raconte ce que je viens d'entendre, Marc. C'est court, mais assez drôle.
- Je vous écoute, fit-il en abaissant son journal.
- Voilà : j'étais devant les lavabos, à côté d'une femme et de son fils âgé de sept ou huit ans. Je crois qu'il est passé près de nous hier soir, sur la terrasse. Elle était en train de se coiffer lorsqu'il lui avoua avec une étonnante spontanéité : « Maman, c'est moi qui t'ai volé le billet de cinq euros, hier. Ce n'était pas Alexis. » Sa mère fut stupéfaite et lui demanda confirmation, comme si elle n'était pas sûre d'avoir bien entendu. Vu leur accent, je dirais qu'ils viennent du Nord.
- Et que s'est-il passé ensuite ?
- Oh, rien. Elle lui a demandé la raison de son geste et il a simplement répondu qu'ils s'étaient acheté une glace avec son frère. Puis elle lui a dit qu'il aurait la même punition que celle que son aîné avait eue hier.

Lille. Le nom de cette ville, prononcé par Armelle, résonnait dans l'esprit de Marc. Elle ne l'avait pourtant pas mentionné, mais c'était à celle-ci qu'il avait pensé à l'évocation du Nord. Il se persuada que ces gens venaient de là et que, sous peu, ils y retourneraient pour distiller Veridad à leurs voisins, leurs amis, et bientôt à toute la région. Marc avait plutôt songé à s'entourer d'une certaine discrétion lorsqu'il avait décidé de faire ce voyage itinérant à bord

d'un innocent véhicule de tourisme. Le hasard avait voulu que les travaux de Veridad aboutissent au commencement de l'été, ce qui concordait avec la couverture qu'il s'était bâtie, mais il devait bien reconnaître qu'il n'avait pas songé que le flux des vacanciers favoriserait grandement son projet. Il se prit même à croire en la providence, car il n'y avait finalement pas de meilleure période que celle-ci pour mener son dessein. Il devait certes continuer de sillonner le pays pour répandre ce qui serait bientôt considéré comme un virus, mais il venait de comprendre que son périple devait le conduire dans des endroits à fort passage. Il avait auparavant pensé aux lieux publics tels les restaurants ou les grandes surfaces, mais nul autre lieu que celui dans lequel ils se trouvaient n'offrait une si grande diversité géographique pour ses *victimes*.

Les cheveux d'Armelle avaient ondulé sous l'effet de la douche et son corps, dont la nudité était seulement protégée par une longue serviette, dispensait une fraîcheur autour d'elle qui contrastait avec l'air déjà chaud. Elle n'était ni maquillée ni apprêtée, mais elle avait pourtant l'attrait d'un fruit frais, juteux et suave au milieu d'une journée d'été. Marc la découvrait dans cette demi-intimité, dans des scènes d'une banale quotidienneté. Ce serait bientôt une routine, quoiqu'il fût à ce moment-là incapable d'envisager son propre avenir, mais pour l'heure, cela constituait une délicieuse découverte. Plus encore qu'une absolue nudité, le simple drap qui la vêtait suscita en lui bien des envies. Une charnelle attirance commença de s'emparer de lui ; ses pensées se confondirent au point de se mélanger et ne plus en former aucune. Le parfum qu'elle dispersait l'enivrait, ses yeux ne cessaient de la contempler et même sa bouche semblait lui rappeler le délicieux goût de ses lèvres, la veille embrassées. Ses sens se liguèrent et lui commandèrent de s'ébranler, de ne pas rester là ainsi qu'un sot avec son journal sur les genoux. Armelle s'aperçut bien vite que sa tenue légère l'avait étourdi et même pratiquement envoûté et tenta d'imaginer ce qu'il pouvait ressentir. Elle savait fort bien que la nature l'avait dotée de la beauté. Son corps était élancé et svelte, sa peau claire contrastait assez nettement avec la couleur de ses cheveux, ses mains fines se mouvaient toujours avec grâce et légèreté. Elle savait aussi que ses appas, dont les proportions étaient pour elle un peu envahissantes, attiraient le regard et la convoitise des hommes. En cela, Marc n'était pas différent des autres. Lui aussi rêvait de poser ses mains sur ce corps regorgeant de beauté et de volupté, d'enfouir son visage au creux de ces deux mamelles et accomplir ainsi ce geste commandé par l'instinct immémorial qui rapproche l'enfant de sa mère. Les mains de Marc s'imprégnaient insensiblement d'une certaine moiteur tandis que sa bouche lui semblait devenir aride comme un

désert. Il se demandait même si ses jambes flageolantes allaient le soutenir s'il venait à se lever. Il la regardait avec une timidité qu'il n'avait jamais eue avec elle et ses regards contemplatifs exprimaient ses pensées aussi clairement que les mots qu'il voulait lui adresser : « Vous êtes tellement belle, Armelle. Tiens, une rime. Ça pourrait être le début d'un poème. Ah... Si je savais écrire. Oui, vous me faites envie, pourquoi est-ce que je ne me lève pas tout de suite pour vous prendre dans mes bras et vous couvrir de baisers ? Faut-il que je sois bête ! Et pourquoi suis-je si timide tout à coup ? »

Et comme si Armelle lisait en lui, elle sembla deviner ses interrogations. Il lui vint alors l'idée d'éprouver l'efficacité de Veridad. Ce n'était certainement pas à elle de le faire, mais elle voulait lui montrer que par delà ses sentiments, elle s'intéressait aussi à cette aventure dans laquelle elle s'était librement embarquée avec lui. Avec malice, mais aussi avec une tendresse amoureuse, elle lui demanda en le tutoyant : « À quoi penses-tu, mon amour ? » Et Marc, dans cette seule seconde, sentit le rouge lui monter au front. Alors qu'il avait auparavant l'ascendant sur elle, voici que c'était elle à présent qui le menait à sa guise. Ce fut comme si elle s'était subitement transformée. Il s'étonna de son audace si nouvelle, de sa liberté de ton inconnue jusqu'alors. Il resta sur le moment pétrifié, presque incapable d'analyser ce qui lui arrivait en dépit de son esprit bien plus brillant que la moyenne.

Bien sûr, ils s'étaient pour la première fois déclaré leur amour la veille, mais cela avait été dit sur un ton timide et presque gêné. Il s'agissait plus, pensa-t-il, d'un aveu que d'une déclaration. Les paroles qu'elle venait de prononcer, au contraire, le furent sur un ton badin et avec une grande assurance. Les hésitations de la veille étaient oblitérées et c'était à présent face à une femme déterminée et décomplexée qu'il se trouvait. Il l'en admirait davantage et, comme une plante qui pousserait à vue d'oeil, il sentait croître son amour pour elle. Il y avait aussi ce tutoiement qu'elle venait d'utiliser sans crier gare. En trois semaines à peine, Armelle se transforma au point qu'elle ne ressemblait plus à l'image qu'il s'était faite d'elle ces deux dernières années. Était-elle déjà comme cela et s'était-elle efforcée de masquer sa vraie nature au laboratoire ou bien avait-elle réellement changé ? Marc s'interrogeait sans cesser de la regarder. Dans son corps, mais aussi dans chacun de ses neurones, l'attrait de cette femme tendait chacun de ses nerfs, dérégla son coeur qui s'emballait ainsi qu'une locomotive à vapeur gavée de charbon. Son esprit n'était plus libre de penser. Il était comme sous l'effet d'une drogue filtrant tout ce qui venait de l'extérieur. Une seule idée l'obsédait à présent : tenir ce corps dans ses mains, le parcourir et l'embrasser, partir à sa

découverte, tel un aventurier à mains nues. Il croyait bien avoir oublié cette sensation, il s'était même faussement promis de ne plus jamais vouloir la ressentir, mais oui, c'était bien cette envie de faire l'amour qui s'était emparée de lui comme un pantin ; cette irrépressible envie qui tue toutes les autres pensées jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite. Il se remémora malgré lui la dernière fois où il avait réellement éprouvé cet état de dépendance. Il se souvint de Catherine, de sa beauté et surtout de son sourire qui laissait apparaître ses dents bien blanches derrière ses lèvres également charnues. Il se souvint, mais il ne voulait pas replonger dans ces pensées d'autrefois ou alors par tout de suite. Son envie à présent obsédante s'était figée, telle une lance, au bas de son ventre et il ne songeait plus qu'à l'assouvir.

Mais il fallait répondre à la question que lui avait posée Armelle. Veridad voguait dans ses veines, son corps ne lui appartenait plus tout à fait : il devait répondre. Même lui, avec son si brillant esprit, ne pouvait y échapper et il ne cherchait d'ailleurs pas à s'y soustraire. Rassemblant les forces qui lui restaient, il se leva d'un bond qui effraya presque Armelle, s'approcha d'elle jusqu'à ce que leurs corps fussent rassemblés et répondit laconiquement, mais avec beaucoup d'ardeur : « Je vais vous le dire. » Et il approcha sa bouche du creux de son oreille. « J'ai une incoercible envie de vous faire l'amour ».

Son coeur, à elle aussi, se mit à battre plus fort lorsqu'elle sentit la respiration de Marc, presque haletante, glisser le long de son cou. Elle le ceignit si fort qu'elle avait presque l'impression que son corps s'écrasait contre celui de son amant. Délicatement, elle déposa un baiser presque indicible sur son cou puis, en signe d'abandon, posa la tête sur son épaule. Le corps frais d'Armelle contrastait avec la chaleur déjà lourde du matin et son contact décuplait le plaisir de Marc. Après une brève hésitation, ils se prirent la main et franchirent les quelques pas qui les séparaient du camping-car, mais ils se regardèrent tout d'abord afin de trouver, dans le regard de l'autre, son consentement.

Comme un enfant qui veut s'assurer l'impunité avant de commettre ses bêtises, Marc jeta subrepticement un regard de droite et de gauche avant de refermer la porte de leur alcôve. La chaleur y était plus lourde encore qu'à l'extérieur, mais aucun d'eux ne s'en préoccupait. Le confinement donna à Marc une assurance nouvelle et, même vingt ans après, il retrouva les gestes instinctifs du rituel amoureux. Avec autant d'étonnement que de plaisir, ses mains avaient ôté le drap de bain qui l'enveloppait et elles parcouraient à présent le corps de sa belle assistante.

Elle qui ne rêvait que de s'abandonner à lui, voilà que son vœu s'exauçait. Après tant de temps – elle avait l'impression d'être amoureuse de lui depuis leur première rencontre –, elle se retrouvait enfin au creux de ses bras, elle occupait enfin la totalité de ses pensées. Eût-il voulu songer à autre chose qu'il ne le pouvait pas tant la force d'attraction qu'elle exerçait était puissante. Lui, ce brillant homme, humble et admirable, était avec elle en ce moment même et cela lui sembla extraordinaire. Elle espérait, mais au fond d'elle-même elle en était certaine, qu'il n'était pas seulement attiré par sa beauté, qu'il l'aimait tout entière, elle, sa si dévouée compagne qu'il félicitait si souvent.

Plus tard, ils s'allongèrent sur le lit encore défait de Marc, pleins de nudité, mais aussi de sincérité. Ils s'enlacèrent avec insouciance. En cet instant, rien d'autre ne comptait pour eux. Même leur projet, celui de transformer toute l'humanité, avait quitté leur esprit. Le cœur plein d'amour, ils se laissèrent aller à leur passion charnelle. Bientôt, leurs corps emmêlés n'en formaient plus qu'un et chacun se donnait à l'autre en éprouvant des sentiments nouveaux. L'un et l'autre, au même moment, se sentirent envahis par la sincérité et l'altruisme tout autant que par l'amour lui-même. L'acte qu'ils commettaient leur semblait pur et beau, car il était vierge de toute arrière-pensée et c'était sans crainte qu'ils pouvaient s'abreuver à cette source de plaisir, peut-être intarissable. Des baisers innombrables s'échangèrent, de tendres regards se croisèrent, des sourires tinrent lieu de paroles tandis qu'à leur seule intention, le temps lui-même s'était arrêté. Sur le moment, leurs ébats semblaient remplir toute leur vie; leur passé paraissait n'avoir jamais existé tandis que le seul futur qu'ils envisageaient était la seconde ou la minute d'après, simple prolongement du présent si plaisant.

Combien de temps s'était écoulé avant qu'ils ne se trouvassent hors d'haleine? Ils n'en savaient rien, mais dans leur esprit se formait déjà le souvenir magnifié de leur premier acte d'amour. L'atmosphère suffocante leur dicta d'ouvrir portes et fenêtres avant de se retrouver de nouveau étendus côte à côte. Ils profitaient tous deux de ces instants d'après, aussi délicieux que les jeux auxquels ils venaient de se livrer. Le corps voluptueux d'Armelle formait à lui seul une invitation à recommencer. Marc ne se lassait d'ailleurs pas de le découvrir et il ne chercha pas à cacher le plaisir qu'il éprouvait à le parcourir de ses mains.

En dépit de ce bonheur inespéré, des pensées mélancoliques vinrent troubler

la plénitude qu'il éprouvait. Il avait su, pendant plus de deux décennies, se masquer à lui-même une ancienne partie de sa vie; il n'y songeait jamais et était parfois persuadé de l'avoir oubliée. Mais voilà que, tout à coup, elle ressurgissait. Les yeux de Marc fixaient le plafond cependant qu'il tenait délicatement la main d'Armelle et la surface plane et blanche fut bientôt comme un écran qui diffusait des images d'un passé révolu. Il n'avait plus songé à cette jeune femme depuis si longtemps qu'il pensait n'avoir plus de souvenirs à exhumer; il restait un nom et un prénom, quelques moments marquants comme le jour de leur rencontre ou celui de leur mortelle séparation. Plus rien qui pût vraiment lui faire mal. Cela s'était produit dans ses années clandestines les plus lointaines. Même son enfance lui semblait plus proche. Quelques soubresauts pourtant, agitaient sa conscience et involontairement sa main se crispa légèrement si bien qu'Armelle lui demanda de lui révéler ses pensées. En toute autre circonstance, il aurait trouvé les mots que toute femme a envie d'entendre après s'être offerte: « à toi », « à ta beauté et ta douceur », « à nous », « au bonheur que j'ai d'être avec toi », mais Veridad, inlassablement et – d'après ses propres calculs – indéfiniment, s'insinuait dans chacune de ses cellules et il ne pouvait plus mentir. Alors, il dit la vérité et raconta sa belle et tragique histoire d'amour. Armelle allait être la première à l'entendre et il en fut presque heureux.

XIX

À l'aube de ses seize ans, Marc fit la connaissance de Hugues Martinez, le délégué de leur classe de seconde. Il ne semblait pas y avoir deux personnes aussi éloignées qu'eux deux pourtant, à une certaine époque, l'un aurait donné sa vie sans la moindre hésitation pour sauver celle de l'autre. Marc était le type même de garçon taciturne et sans intérêt, l'exacte image d'Épinal du lycéen boutonneux si ce n'est que la nature lui épargna d'avoir le visage couvert d'acné. À son exact opposé, Hugues était un jeune trublion hâbleur et revendicatif. Il s'était fait connaître au sein de sa classe pour avoir su apaiser un différend entre un professeur et un élève qui avait menacé d'en venir aux mains. L'incident l'avait rendu populaire et lui valut d'être élu délégué de classe. Chacun avait vu en lui un camarade chaleureux et attentif, doublé d'un élève qui ne manquait pas de capacités. Marc, quant à lui, se tenait à l'écart de la cour qui l'entourait. Il était, lui aussi, impressionné par ce garçon et aurait volontiers succombé à son charisme, mais sa nature indépendante lui interdisait de se conduire comme un courtisan. Lui seul tenait secrète son admiration pour l'ambassadeur de leur classe et cette constante indifférence intrigua Hugues.

Ce dernier ne recherchait pas les honneurs, mais il comprenait que l'on ait envie d'exprimer sa gratitude lorsqu'elle avait lieu d'être. S'étonnant de ne jamais voir d'émotions traverser le visage de Marc, il alla un jour à sa rencontre, car il voulait comprendre pourquoi celui-ci restait impassible en toute circonstance. Il le suivit dans la rue, le rattrapa et, le plus naturellement du monde, il l'interpella comme s'ils étaient de vieux amis et l'invita à boire un café. Hugues pensait le questionner et apprendre à le connaître, mais Marc ne se livra guère et posa au contraire mille questions à son interpellateur. Hugues ne put s'empêcher d'y répondre ni de se raconter entièrement. La verve irrédentiste de ce dernier était un accident de la nature, car celle-ci se garde bien de faire suivre aux enfants le chemin tracé par leurs pères. Elle les enjoint au contraire à sinuer de côté avant de leur permettre, plus tard, de suivre la voie des aïeux.

Hugues fut bercé et élevé dans le syndicalisme le plus radical. Son père avait quitté l'Espagne encore franquiste quelques années avant la naissance de son fils et sa chance lui fut donnée par un ami espagnol de la CGT. C'était encore l'époque où le travail, même non qualifié, était abondant et il trouva facilement une place dans une cimenterie. Tout naturellement, le père se syndiqua et, quelques temps plus tard, devint lui-même délégué. Il était de

ces hommes que le présent ne produit plus guère et qui était attaché à rendre le bien qu'on lui avait fait. C'était sans jamais compter qu'il passait ses heures à défendre ses collègues ou même donner des conseils à d'autres ouvriers, venus de firmes voisines. On lui donna la charge de fédérer les travailleurs espagnols de la région, de les encourager à se syndiquer en leur montrant les avantages qu'ils en retireraient. Ce fut ce qu'il fit tout le reste de sa vie. Souvent parti à la rencontre de ses camarades, il se passait rarement un jour sans que ceux-ci ne vinssent chez lui dans la soirée pour discuter de problèmes ou d'actions à mener. Le jeune Hugues grandit au milieu de ces réunions vespérales, enthousiastes et souvent animées. Il assista à la naissance de centaines de slogans, entendit toutes sortes d'argumentaires se développer sans qu'on ne prêtât attention à lui. Il apprit, mais trop tôt pour son jeune âge, que le sort frappait parfois durement et souvent injustement de petites gens, celles-là même qui exigeaient le moins et se contentaient de peu. Il assista trop de fois à ces scènes où l'on venait chez lui quémander de l'aide. De braves ouvriers se retrouvaient à la porte pour être tombés d'un échafaudage et s'être brisé un bras ou une jambe. Ignorants des lois, de la langue, ils n'étaient pas déclarés et le patron se débarrassait d'eux pour éviter tout problème. C'était son père qui leur expliquait qu'ils n'étaient pas couverts, car ils n'avaient pas cotisé, faute d'avoir été déclarés. Et lui, ce garçonnet, lisait dans les yeux de ces hommes le dépit, l'amertume, la rage et l'impuissance. Démunis, blessés, mais jamais implorants, ils gardaient une altière dignité qui forçait son admiration. Il n'avait pas douze ans et il côtoyait, depuis longtemps déjà, la séculaire injustice.

Au fil des années, le sort de ces gens le rendait malheureux. Bien sûr, il connaissait la joie lorsque son père, un chevalier comme il n'y en avait plus, leur permettait de rentrer dans leurs droits, d'obtenir le contrat de travail qu'ils croyaient déjà posséder, d'être couverts, remboursés. Tout cela était bien, formidable même, et c'était la gloire de son père et celle du syndicat aussi. Mais combien fallait-il de gens comme son père pour faire reculer d'un pas toute cette misère ? Jamais il ne voulut dire à ce héros que son action était vaine, car il admirait trop la passion et la sincérité que celui-ci mettait pour défendre sa cause, mais il comprit que lui-même agirait différemment. Hugues nourrissait son ressentiment de toutes ces petites misères accumulées et, tandis qu'il entrait dans l'adolescence, son caractère se fit de plus en plus amer. Il s'abreuva de littérature d'abord sociale puis franchement révolutionnaire et cela acheva de tremper son esprit. Plus rien ne comptait que ce qu'avait révélé en lui ces auteurs virulents du XIXe siècle. Les Rougons lui devinrent familiers, mais Hugues, qui étudiait avec attention et qui

disposait de facultés intellectuelles développées, fut capable à seize ans de comprendre la théorie marxiste.

C'est à cette époque, celle où il était le plus exalté, que Marc fit sa connaissance. L'un et l'autre ne partageaient pas les préoccupations de leurs camarades qu'ils jugeaient trop futiles. À eux deux, ils ne devaient pas connaître plus de deux ou trois noms de joueurs de football, ceux qu'ils entendaient prononcer à longueur de temps, et encore étaient-ils incapables de reconnaître leurs visages. Hugues était seul, car il était l'unique conscience adulte de sa classe et Marc l'était aussi, car les modèles qu'on lui proposait n'étaient pas faits pour lui. Ils ne cessèrent plus de se voir après cette première rencontre dans ce bar. Hugues trouvait enfin une oreille attentive, mieux, un être compréhensif et Marc avait trouvé un héros à admirer. Hugues n'était pas un héros ou du moins pas encore, mais sa verve et son charisme donnaient à penser qu'il le deviendrait. Au moins portait-il un idéal, au moins avait-il quelque chose à dire et à penser qui détonnait avec les habituelles conversations de lycée. Sans qu'il l'ait vraiment voulu, un petit groupe se forma autour de lui pour l'écouter. Ses auditeurs, on aurait presque pu dire «ses admirateurs», s'asseyaient à son côté entre deux cours et s'abreuyaient de ses paroles sans l'interrompre. Au fil des jours, quelques-uns vinrent se joindre à cette petite assemblée, mais la plupart, après seulement quelques minutes, repartaient. Ils ne restèrent finalement que quatre, Hugues compris, à deviser du monde et de ses injustices. Les autres le voyaient comme un professeur venu leur apprendre la vie, la vraie, c'est-à-dire celle d'après le lycée, celle qu'ils auraient à vivre lorsqu'ils seraient émancipés, tandis qu'il se voulait simplement éveilleur de conscience et pourfendeur du malheur humain.

Parmi eux, il y avait Catherine, la seule fille du groupe. Elle partageait la classe de Hugues et de Marc. Ses parents lui avaient donné la beauté et certainement une grande intelligence, mais c'étaient là les seules armes qu'ils lui avaient données. Elle ne savait rien d'eux, pas même s'ils étaient vivants ou trépassés, car c'était une enfant abandonnée qui vivait dans un foyer. Privée d'amour filial, elle en rejetait toutes les autres formes. Le charme de ses atours en poussa plus d'un à tenter sa chance en dépit de son visage qui se refusait à sourire. Que tous les précédents se fussent envoyés paître ne dissuadait pas les nouveaux candidats à qui elle reprochait seulement de n'avoir pas assez d'amour à lui offrir pour combler le vide immense de son enfance volée.

Le ton un peu patriarcal qu'employait Hugues dans ses diatribes plut à

Catherine qui trouva en lui un peu de ce qui lui avait tant manqué. Au premier instant de son entrée dans le groupe, elle fut conquise par la seule voix de cet orateur et, par une sorte de prémonition, elle fut certaine que sa vie allait prendre un nouveau tour. Un enchantement s'empara d'elle de la même façon que si elle avait rencontré le vrai messie. Elle ne remarqua tout d'abord pas Marc, pourtant fidèle disciple de leur jeune précepteur alors que celui-ci, au contraire, ne vit plus qu'elle lorsqu'elle vint offrir au groupe la grâce de sa présence candide. Singulièrement, Marc n'avait encore jamais connu cet incomparable état, celui qui renverse tous les sens, foule tous les repères et même les plus sûrs lorsque l'on se trouve amoureux et cela ne lui avait jamais manqué. À ses yeux, et avant qu'il fit la connaissance de Catherine, l'amour était l'affaire du cinéma et le romantisme lui semblait d'une ridicule superfluité. Il s'agissait d'improbables scènes de rencontres impossibles à reproduire dans la vraie vie et, par surcroît, faites pour des gens qui possédaient davantage de beauté que lui. Marc n'était pas laid mais il n'avait pas cette assurance qui à cet âge délicat conditionne toute la personnalité de celui qui se cherche encore. Avec elle, et pour la première fois de sa vie, ce fut entièrement différent. Elle s'était approchée d'eux – ils devaient être quatre ou cinq – et demanda avec un air de politesse presque exagéré si elle pouvait venir écouter ce qui avait l'air si important. Marc ne la découvrait pourtant pas puisqu'ils étudiaient dans la même classe, mais ici et pour la première fois, elle avait abandonné son air altier et inaccessible. Au contraire, l'humilité dont elle s'était parée la faisait ressembler à une quémanteuse. Il n'avait vu en elle que cette fille froide et terriblement distante qui se refusait à toutes les avances qui lui étaient faites, jugeant certainement que ceux qui se risquaient à les faire n'étaient pas dignes d'elle et voilà qu'elle réclamait de rentrer au sein d'une assemblée sans envergure pour écouter des propos à mille lieues des préoccupations lycéennes.

Ce fut là, avec une soudaineté dont il s'étonna lui-même, que Marc venait de tomber amoureux. Malgré des images parfois très explicites, le cinéma n'était pas capable de montrer le réel état dans lequel se trouve un être pris de passion pour un autre. Il avait bien vu des sourires, des larmes, des baisers, il avait bien entendu des voix chevrotantes pleurer, dire ou implorer, mais rien de tout cela ne l'avait préparé aux émotions qui tout à coup venaient le submerger. L'amour lui était inconnu, il n'avait imaginé que très vaguement comment il pourrait se présenter à lui, si toutefois il devait jamais se manifester et pourtant il le reconnut au moment même où les signes avant-coureurs se manifestèrent. Catherine parut, prononça quelques mots d'apparence anodine et son regard se figea sur elle. Que regardait-il

exactement ? Un détail, l'ensemble de son visage, ses boucles d'oreilles ? Il n'aurait pas su le dire, mais l'espace d'un instant, son corps se fit brûlant, sa respiration se bloqua, ses cordes vocales se nouèrent au point de le dissuader de prononcer la moindre parole.

C'est ainsi qu'il raconta ce qu'il appelait « leur première rencontre » à Armelle qui l'écoutait avec une incomparable attention tout en lui prodiguant la douceur de son regard. En dépit de cette tendresse dont elle l'entourait, Marc sentit sa gorge se nouer tandis que, malgré lui, un douloureux souvenir revenait à la surface de son âme. Cette simple réminiscence suffit à troubler sa joie et sa paix intérieure. Elle revenait l'aiguillonner comme pour l'empêcher d'être heureux alors qu'il n'avait plus connu cet état depuis la mort de Catherine. Ses entrailles lui parurent soudainement enchevêtrées, ses mâchoires s'étaient muées en un étau grippé tandis qu'il faisait l'impossible pour retenir cette petite larme qui naissait dans le blanc de son oeil. Malgré lui, celle-ci perla et roula le long de sa joue avant de glisser sur le bras d'Armelle. Pleine d'une douceur presque maternelle, ses doigts glissèrent dans sa chevelure, longèrent sa joue puis sa bouche avant de venir jusqu'à cet oeil inondé qu'elle assécha du plus léger effleurement. Elle arborait un demi-sourire empathique et déversait sur lui, de son simple regard, tout l'amour qu'elle pouvait. Elle se taisait, car elle avait compris qu'il n'avait pas besoin de mots, mais seulement d'un voile de gaze sur la blessure que portait son coeur et qui ne s'était jamais refermée. Même nullipare, son instinct maternel lui commanda de se presser contre lui, de l'envelopper de ses bras fins et gracieux. Marc soupira une ou deux fois assez profondément. Comme dans un puits, il tira du fond de ses poumons le souffle nécessaire pour parler. Il songeait à Catherine, morte, et aspirait à partager ce lourd fardeau avec cette autre femme qui l'aimait. À demi-mot et avec des phrases ponctuées de longs silences, il avait raconté le seul amour qui avait jusqu'ici traversé sa vie, mais revivre par le verbe la tragédie qui l'avait balayé dans cet autrefois malheureux, il n'en trouvait pas la force. Ses larmes pourtant, avaient déjà dit l'essentiel. Il ne lui fallait plus qu'ajouter des éléments circonstanciels et, comme lui, elle connaîtrait tout de son plus grand malheur. Il ne voulut rien dissimuler, Veridad l'en aurait de toute façon empêché ; il lui fallait juste trouver les mots. Lentement, pour ainsi dire un à un, ceux-ci se formèrent et consentirent à sortir de sa bouche. Il lui sembla presque que cela se produisait par magie. Ses lèvres s'animaient, ses cordes vocales vibraient, mais il avait seulement l'impression de s'entendre et non point de parler. Son corps, devenu soudainement étranger, narrait cette histoire que son âme blessée recelait. Au fil des mots, Armelle imaginait cette tentative ratée de vol

d'explosifs dans une carrière, les cris du gardien mêlés aux aboiements de son chien, la fuite des trois acolytes et, en fond sonore, le roulement du train qui passait au lointain. Elle sentit presque leurs souffles haletants, leurs coeurs palpitant de frayeur ainsi que leur légère inquiétude de s'être perdus dans la nuit et enfin le bruit sourd, éphémère, mais aussi terrible du choc lorsque Catherine fut heurtée par ce train de nuit que seul un retard imprévu avait placé sur son chemin. Son corps étendu, juste projeté, pas même broyé, cela ne pouvait pas être grave. Elle paraissait n'avoir aucune blessure, aucune marque : on se demanda presque si elle avait vraiment été heurtée. Elle était allongée à quelques mètres des rails, et son visage paisible figurait un sourire incongru. Mais sa vie, lentement, s'échappait. Plongée dans le coma, sans soins et au milieu de la nuit, rien ne la retenait. Elle s'attarda encore un peu pour recevoir de Marc des adieux puis s'en fut tranquillement vers d'autres cieux.

Marc ne voulut plus poursuivre, son corps lui-même s'y refusait, pris par une soudaine nausée. Un étrange sentiment le parcourait : il lui sembla tout à coup qu'il n'avait pas voulu raconter tout cela et qu'il le fit malgré lui. Il se sentit trahi par son propre lui et nourrit un amer ressentiment envers ce traître venu fouler son passé. Mais l'homme de science qu'il était reprit bien vite l'ascendant et songea à haute voix : « Veridad. C'est Veridad qui m'a fait dire tout ça ». Armelle passa la main avec tendresse sur son visage et déposa un humide baiser sur le coin de sa bouche. Elle lui sourit, fit rouler ses yeux de la façon la plus ostensible pour lui montrer tout à la fois son amour, son admiration et sa joie si profonde de le posséder pour elle seule. Puis, dans une sorte de chuchotement musical, elle déclama son amour : « Marc Bellard, je t'aime ».

XX

À quelques kilomètres de là, dans le village qu'ils avaient quitté la veille, les effets de Veridad commencèrent d'apparaître. Une drôle de rumeur se répandit comme une coulée de boue. Elle glissa de rue en rue, sans rien perdre de sa force, sans rencontrer le moindre obstacle pour l'arrêter. Le médecin était, paraissait-il, devenu fou au point qu'il s'était mis à tenir d'in vraisemblables propos. Lui qui passait pour un homme pondéré, raisonnable, poli et affable, voici qu'il annonçait une mort prochaine à certains patients. À d'autres, il confiait que le traitement qu'ils suivaient n'avait aucune utilité, si ce n'était de remplir les caisses des groupes pharmaceutiques et, accessoirement, des pharmaciens. À l'une de ses plus fidèles clientes – le terme de patiente ne pouvait pas s'appliquer dans son cas –, il vociféra qu'il ne supportait plus de la voir chaque semaine à son cabinet. « Vous n'avez rien et vous êtes une emmerdeuse ! », tels étaient les propos qui lui étaient attribués et même ceux qui les rapportaient les considéraient plus ou moins comme apocryphes. Mais il y avait plus extraordinaire encore. Il paraissait que l'ambiance qui régnait dans la salle d'attente était indescriptible. La courtoisie et le silence poli qui y prévalaient s'estompaient parfois pour laisser place à des querelles dont le ton était entièrement nouveau. Ainsi raconta-t-on que messieurs Pralot et Bouley, voisins dans la vie, s'étaient adressé quantité de reproches et que chacun à leur tour, ils avaient assumé, justifié et même revendiqué les griefs qu'ils s'étaient lancés avec une étonnante franchise. Pralot avait ainsi reconnu que c'était intentionnellement qu'il ne taillait pas ses arbres, car même si cela nuisait à l'harmonie de son jardin, cela masquait le soleil à Bouley, lequel s'était déjà plaint de cette nuisance à plusieurs reprises. Il avait même ajouté que, s'il faisait cela depuis trois ans c'était uniquement parce que son voisin avait autrefois garé sa voiture devant son garage et que cela l'avait prétendument bloqué chez lui alors que son voisin ne répondait pas aux plaintes de son avertisseur sonore.

Une autre fois, une jeune femme qui, comme les autres attendait son tour, avait raconté à la cantonade, et sans que quiconque lui eût demandé quoi que ce fut, qu'elle n'était en réalité pas malade, mais qu'elle venait uniquement dans le but d'obtenir un arrêt-maladie, car son travail, avait-elle dit, l'ennuyait. Le plus inouï cependant, restait la confession faite par le médecin lui-même à deux patients. Le bon docteur Brand leur aurait avoué, selon la rumeur, être l'amant de leurs femmes. Il leur aurait raconté ses liaisons de son propre chef et alors que les malheureux maris ne se doutaient de rien. Il

aurait déclaré sur le ton le plus sincère que celles-ci avaient commencé au cours de banales consultations et que, chose plus désagréable encore pour les maris, ces relations adultères naquirent de l'insistance de ses deux maîtresses qui, avait-il affirmé, n'étaient guère satisfaites de leurs époux. Certains témoins indirects, c'est à dire des patients qui se trouvaient dans la salle d'attente à ce moment-là, avaient même assuré que des coups furent échangés entre le médecin et l'un des deux maris trompés.

En une seule journée, cet homme jusque-là bien considéré était devenu l'unique sujet de conversation de tout le village. Tous les propos qui se tenaient, qu'ils fussent privés ou publics, ne traitaient que de la folie subite qui l'avait gagné car enfin, comment expliquer autrement les extraordinaires et délirants propos qu'il avait tenus au cours des dernières vingt-quatre heures ? La rumeur se répandit si vite que la presse locale eut rapidement vent de l'histoire et dépêcha un pigiste pour pouvoir ajouter, si nécessaire, un entrefilet dans l'édition du lendemain. Pourtant, le journal ne comporta pas les quelques lignes escomptées par le rédacteur en chef, mais au contraire un grand article en une dont le titre exagérément grand était : «Hystérie collective à Grand Mont ». L'écriture de l'article n'avait finalement pas été confiée au pigiste commis pour l'occasion, mais à la meilleure plume du journal, Damien Préau.

« Depuis hier, le comportement d'un homme jusqu'ici sans histoires, le docteur Brand, suscite l'indignation. Ce dernier, en effet, a commencé de tenir à ses malades des propos pour le moins déroutants. Ainsi, une patiente s'est-elle vu signifier qu'elle *n'en avait plus pour longtemps*, aussi abruptement que cela est rapporté ici. Un homme d'une quarantaine d'années en est venu aux mains avec l'étrange docteur après que celui-ci lui a raconté comment il était devenu l'amant de sa femme. Un autre cas similaire, pour lequel nous n'avons pas encore pu obtenir davantage d'informations se serait par ailleurs produit... Au-delà du cas singulier de ce médecin, le village tout entier semble en proie à un étrange syndrome. Toutes les personnes interrogées semblent répondre sans arrière-pensées ni sans la moindre retenue. Au café de la bruyère, les conversations prennent un ton parfois surréaliste et entament des sujets que l'on tait plutôt d'ordinaire. Jusqu'au cafetier qui racontait, au détour d'une conversation, comment il trompait le fisc... Chacun parle ici comme s'il n'imaginait pas les conséquences que pouvaient avoir ses paroles... Le village de Grand Mont semble en proie à une sincérité naïve. »

Ce fut seulement par hasard que Marc découvrit l'existence de cet article et qu'il put ainsi avoir connaissance des progrès de son oeuvre. Après avoir triomphé de ses hésitations, Armelle l'avait convaincu de l'accompagner pour aller acheter quelques victuailles au marché qui se tenait un peu plus loin. Bon gré, mal gré, il se résolut à la suivre et joua le rôle de chaland en compagnie de sa complice qui lui donnait la main avec tendresse et gratitude, comme s'il elle devait le remercier de partager son amour. D'étal en étal, le panier s'alourdissait des primeurs les plus variées et qui évoquaient à elles seules le soleil et la touffeur estivale. Lorsqu'il fut complètement plein, les anses du cabas marquaient douloureusement les mains de Marc qui songeait à la force nécessaire pour arracher ce poids à l'attraction terrestre tandis qu'il arpentait le dédale artificiellement créé par les étaliers.

Quelques badauds, mais aussi bon nombre de grands-pères assurément du pays se trouvaient nonchalamment attablés à la terrasse d'un café. Marc les regarda d'une envie teintée de jalousie. Il convoita cette petite table ronde laissée libre, bien à l'ombre d'imposants platanes. Il imagina s'y asseoir, attendre que le serveur vînt prendre sa commande, sans la moindre impatience, car trop content de goûter un moment cousin du bonheur. Il songea qu'il pourrait ainsi passer une heure sans but précis, sans autre plaisir que de sentir la vie s'écouler paisiblement. Il s'apprêtait à poursuivre son chemin et à renoncer à cette joie si simple à savourer, mais pourtant inaccessible lorsque la providence, la chance, le hasard ou Dieu lui-même, il ne savait quel nom donner à cela, épousa ses desseins. « Je vais m'arrêter à la boulangerie et à la boucherie, juste là. Tu viens ? » À ces paroles, il balaya les environs de cette place et oui, une boulangerie, une boucherie ainsi qu'un kiosque à journaux jouxtaient bien le lieu convoité. L'occasion était là, elle lui était miraculeusement offerte et il n'avait plus qu'à la saisir. Arguant la fatigue en montrant le lourd cabas et en faisant plaider pour lui les marques rougies que lui avaient causées les anses, il désigna cette table qu'il n'avait pas quittée du regard comme point de ralliement, une fois les dernières emplettes effectuées. Armelle acquiesça d'un sourire et le laissa là, vaquant déjà à ses occupations.

Dix minutes, tout au plus, s'étaient écoulées avant qu'elle ne revînt avec un ou deux sacs supplémentaires. Elle s'assit face à lui, laissa échapper un soupir davantage provoqué par la chaleur à présent pesante que par la fatigue puis commanda une limonade. « Tiens, j'ai acheté le journal. Ça nous permettra de

voir ce qu'il y a à faire dans la région. » Marc s'amusa de la voir se prendre pour une simple touriste, mais après tout, il ne s'en formalisa pas, car cela ne pouvait que les aider à passer inaperçus. Bien qu'elle se fût posée au milieu de son champ visuel, il n'avait même pas détourné le regard du tableau qu'il embrassait de ses yeux. Durant toute son absence, il n'avait cessé de contempler cette place ombragée qui dispensait équitablement et généreusement son espace entre la terrasse du café, le marché, une ancienne fontaine convertie en bac floral et même, un peu plus loin, un terrain de boules bordé de bancs d'un style démodé, mais attachants pour ce qu'ils nous rappellent notre enfance. Ils étaient loin d'Aubagne et pourtant cette place qui n'avait pas trop cédé le pas à la modernité lui évoquait l'univers de Marcel Pagnol qu'il aimait tant. Il ne résista pas à lui dépeindre la scène qu'il voyait, comme si elle était aveugle. Il s'attarda quelques instants sur les joueurs de pétanque en lui enseignant au passage l'origine de ce mot qui vient de *pied tanqué*, c'est à dire pieds joints. Ils n'étaient que trois ou quatre et semblaient délibérer d'un point certainement litigieux. C'étaient des vieux dont la vie avait passé. Ce qu'ils devaient accomplir l'était ou bien ne le serait jamais et ils pouvaient à présent profiter des quelques années qui leur restaient pour s'occuper d'eux-mêmes, pour profiter des plaisirs futiles qui pouvaient encore leur être offerts. Ils avaient gagné ce droit, uniquement conféré par la vieillesse, de se désintéresser du sort du monde, de leur pays, de la compagnie qu'ils avaient quittée depuis longtemps déjà. Même le destin de leurs fils n'était plus de leur ressort, car il était probablement assuré depuis toutes ces années où ils les avaient quittés pour faire rouler, à leur tour, le cercle infini de la vie. Non, ils n'avaient plus à supporter de leurs bras autrefois robustes que le maigre poids de leurs existences et parfois encore celles de leurs épouses décaties. Pour eux, le bonheur était là, il n'avait peut-être commencé qu'avec leur départ en retraite, imaginait Marc, et les voir ainsi, insouciantes comme des enfants lui faisait presque envie. Armelle écoutait ces propos dont la triste lucidité ne gâchait pas la poésie qu'ils contenaient. Il avait parlé d'eux comme s'il les aimait et les enviait et elle le regarda avec étonnement et ravissement.

Il poursuivit, sur le même ton un peu compassé qui le faisait passer pour un romantique, son tour d'horizon visuel. Il lui dépeignit, à l'aide d'adjectifs suaves, doucereux et même mélancoliques, chacun des étals derrière lesquels s'affairaient des maraîchers, des fleuristes ou des marchands de couleurs. Elle venait d'en parcourir les travées et il lui sembla néanmoins qu'il lui contait un lieu imaginaire et magnifié. Elle ne regardait pas ce qu'il lui décrivait, mais elle voyait tout de même au fond de son esprit les images qu'il brossait. Marc

ne se lassait pas de raconter et continua encore un long moment puis, lorsqu'il eut balayé toute la place de son regard, ils revinrent à eux, comme après avoir été charmés par le sortilège d'une fée. Leurs mains se joignirent d'elles-mêmes comme pour parapher leur communion d'esprit. Chacun ressentait les émotions de l'autre aussi sûrement que s'il s'agissait des siennes, mais simple déformation professionnelle ou naturelle et universel besoin de certitude, cette ostensible confirmation teinta leurs coeurs d'une couleur amoureuse.

Reprenant pied dans le véritable univers, il porta machinalement la main sur le journal gisant sur la table et regarda, d'un oeil distrait, les principaux titres. Le plus gros de tous lui avait un instant échappé, mais il revint frapper ses yeux : «Hystérie collective à Grand Mont ». Un court instant, Marc se départit de son habituelle sérénité et sentit son coeur s'emballer à la lecture de l'article.

- Regarde ça ! Et il lui lut le texte qui occupait une bonne partie de la première page.
- Cela veut dire que ça marche ! Lui répondit-elle à mi-voix avec un sourire complice.
- Oui. Au-delà de mes espérances, même. Mais je ne comprends pas ce qui arrive à ces gens. Nous avons tous les deux inhalé Veridad et nous ne ressentons pas ce besoin de nous confier ; nous ne pouvons simplement plus mentir lorsqu'on nous interroge. Voilà un fait tout de même bien mystérieux. Ah, si je pouvais examiner ces personnes dans mon laboratoire et même procéder à quelques analyses...
- Mais nous ne pouvons plus, Marc.

Elle avait dit cela d'un air presque plaintif, comme si elle avait voulu lui signifier qu'elle avait tout abandonné pour lui et que ni l'un ni l'autre ne pouvait plus revenir en arrière.

- Officiellement, si. Nous sommes simplement en vacances et il nous faudrait en théorie rejoindre notre poste dans trois semaines.
- Tu y penses sérieusement ? Questionna-t-elle avec une pointe de déception dans la voix.
- Bien sûr que non ma...

Un instant s'écoula ; Marc voulut prononcer un mot tendre pour la nommer, mais certainement par timidité et comme s'il avait oublié qu'ils s'étaient

donnés l'un à l'autre, il n'osa pas et reprit sa phrase, laissant là ce petit vide qu'il se promettait de combler ultérieurement : « D'ici trois semaines, et même bien avant, la situation aura terriblement changé. Profite bien de ces moments paisibles, car je crains qu'ils nous soient comptés. Dans peu de temps, si ce n'est déjà fait, l'Agence fera le rapprochement entre ces incidents et notre découverte. Leurs soupçons se porteront prioritairement sur nous, mais aussi sur les responsables des autres projets. Évidemment, nous sommes les seuls français et l'incident est survenu à cent kilomètres à peine des labos d'Angelix. Nous avons certainement quelques jours devant nous grâce aux multiples précautions que j'ai prises, mais dorénavant la poursuite est lancée et ils ne s'arrêteront qu'à notre capture. »

La froide lucidité de Marc fit paniquer sa jeune compagne qui, au fur et à mesure qu'il parlait, sentait naître puis remonter une angoisse de ses entrailles. Elle se sentit soudainement flouée par celui qu'elle aimait et, alors que deux minutes auparavant elle batifolait dans un bonheur inaltérable, elle croyait à présent se noyer dans le plus affreux désespoir. Elle aurait tout abandonné sur le champ, Marc y compris, pour revenir en arrière, remonter le temps de quelques jours seulement et retrouver son statut de laborantine modèle et promise à un bel avenir.

- Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit tout cela avant ?

Un sourire empathique et amusé se dessina sur le visage de Marc. Elle se voyait déjà perdue, songea-t-il, et se raccrochait à sa dernière bouée : celle de rejeter ses propres fautes sur une autre volonté que la sienne, celle de s'absoudre au détriment d'autrui, non par méchanceté, mais simplement par peur du danger. Marc était déjà trop amoureux pour la renvoyer cruellement à ses responsabilités ; il aurait bien pris sur lui cet accès d'humeur, le sachant passager, mais il ne pouvait pas. Veridad l'empêchait de mentir et il dut, malgré ses sentiments dire le vrai :

- Je ne t'ai forcée à rien et je ne t'ai jamais caché les risques de ce périple particulier. Nous sommes responsables de notre destinée, moi de la mienne et toi de la tienne. Je sais ce qui t'a poussée à me rejoindre. Ce n'était pas tant mon projet que ma propre personne. C'est ton amour, celui que tu éprouves à mon endroit qui t'a enjoint de me suivre. Je l'ai compris dès le début et peut-être même avant que tu n'en prennes conscience. Je t'ai exposé mes plans, indiqué les risques, mais je ne me suis jamais senti le droit de te décourager. Et ce n'était même pas par intérêt, car – à ce

moment précis, Marc voulut retenir ses mots, mais Veridad l'en empêcha – je n'étais pas encore amoureux de toi. Mais n'aie crainte, si je t'ai exposé froidement la situation, ce n'est pas pour autant qu'ils nous retrouveront. S'ils nous trouvaient tout de suite, ils n'hésiteraient pas à nous supprimer, mais dans deux semaines, peut-être moins, les données auront changé. Si nous pouvons répandre Veridad assez vastement, ils auront à faire face à une épidémie et même une pandémie. Ils chercheront alors tous les moyens pour l'éradiquer et ils comprendront que nous leur serons indispensables. Dès lors, même si nous sommes pris, nous serons intouchables et nous aurons de quoi négocier.

Armelle, dont les quelques espoirs renaissants luisaient dans ses yeux, écoutait ces propos avec une dévote religiosité. Dès lors que Marc avait parlé, les choses ne pouvaient se passer autrement que comme il les avait décrites. Un vent pur et frais chassa de son ciel les nuages qui obscurcissaient son amour pour lui. À nouveau, son regard était admiratif, sa bouche bée, ses mains imperceptiblement moites. Son visage s'en ressentit ; les traits qui le figeaient s'estompèrent ainsi que l'océan reflue des plages et, en un instant, un soleil radieux reparut. Elle cilla lentement puis se jeta éperdument dans ses bras « Je t'aime. Je t'aime », soufflait-elle contre son torse, comme si elle demandait pardon d'avoir douté. Elle était comme une enfant apeurée qui réalisait soudainement les conséquences de quelque bêtise tandis que Marc, à qui le rôle de père échoyait, la serra dans ses bras, retenant sa force pour n'user que de douceur. Lui aussi, à présent, était tombé dans le piège fatal de l'amour. Il s'était pris seul dans sa nasse dont le plus petit fil emberlificotait ses sens et son esprit. La souffrance d'Armelle serrait son cœur ; il se fit rassurant :

- Ne t'inquiète pas, ma chérie – il se fit la réflexion que, cette fois, il avait réussi à prononcer ce mot – , ils sont loin de nous avoir trouvés. Tu auras certainement remarqué que les plaques de notre camping-car sont suisses. C'est là-bas que je l'ai loué en m'arrangeant pour que le loueur comprenne que je voulais visiter le pays. Prétextant ma méconnaissance de la législation locale, je lui ai demandé tout un tas de renseignements sur différents cantons, tous éloignés de la frontière française. Et puis, lorsque j'ai posé mes vacances, j'ai incidemment parlé du lieu que j'avais choisi pour en disposer. J'ai décrit au professeur Sallé les régions dans lesquelles je comptais me rendre en vantant telle ou telle curiosité locale. Aussi, lorsqu'ils voudront me retrouver, ils commenceront nécessairement par chercher là-bas. Il leur faudra transmettre des informations aux autorités

- helvétiques, ce qui leur prendra du temps, mais ils ne feront cela que le plus tard possible, car ils voudront rester très discrets. Mais je sais bien qu'ils ne se contenteront pas de cela et que, parallèlement, ils entreprendront des recherches à partir de Grand Mont. Même si tu n'es pour eux qu'une employée subalterne, tu fais aussi partie de la liste des suspects. As-tu précisé le lieu de tes vacances lorsque tu les as demandées ?
- Non, j'ai simplement rempli le formulaire et personne ne m'a rien demandé.
 - Et as-tu inscrit ton numéro de téléphone portable pour que l'on puisse te joindre en cas d'urgence ? Nous sommes normalement tenus d'être joignables à tout moment.
 - Oui, je l'ai saisi, mais je n'ai pas emporté le téléphone, répondit-elle d'un air espiègle.
 - Tant mieux ! Ils peuvent nous localiser tout de suite avec ces maudits appareils. Je n'arrive pas à savoir de quelle façon ils vont interpréter notre prétendue idylle.
 - Prétendue ? Reprit Armelle avec déception.
 - Ne te fâche pas. À cette époque, elle l'était. Personne ne devait savoir ce que nous fomentions et le moyen le plus simple d'écarter les soupçons était tout de même de simuler des amours naissantes. Ce qui ne nous a pas empêché de succomber ensuite, ajouta-t-il en portant tendrement sa main sur sa joue.

Elle regardait d'un air admiratif la lucidité dont il faisait preuve. L'esprit de Marc semblait n'être pas affecté par les sentiments qui naviguaient dans son cœur. Il était amoureux, mais pouvait encore raisonner froidement, porter un regard limpide sur la situation alors que, pour sa part, elle se sentait un peu dépassée et avait choisi de s'en remettre entièrement à lui. Alors qu'elle ne savait que faire, lui au contraire, semblait avoir prévu les événements ; on aurait même pu dire qu'il les attendait. Il paraissait connaître par cœur chacune des étapes de leur aventure, rien ne l'effrayait ni ne l'accablait. En plus d'un amant, Armelle voyait en lui un chef de famille, un père quand bien même ils n'avaient pas encore d'enfants et ne formaient même pas une famille, mais seulement un couple balbutiant. Il était un soc, non point dur, mais solide et un sentiment de sécurité, presque d'invincibilité émanait de lui. Il lui suffisait de se trouver assez près de lui pour que ses incertitudes et ses craintes disparaissent. Et dire qu'elle avait souhaité renoncer, revenir en arrière et même n'avoir même jamais fait la connaissance de Marc ! Elle regrettait à présent ces amères pensées tandis qu'elle se blottissait contre lui.

- Qu'allons-nous faire, à présent ? Interrogea-t-elle comme une enfant.
- Partir ! Nous ne devons jamais rester trop longtemps au même endroit. Un jour, deux, c'est le maximum. Il nous faut demeurer invisibles, donc bouger sans répit et nous faire discrets. Par dessus tout, nous devons essaimer aussi vite et aussi largement que possible. C'est de cela seulement que dépend la réussite de notre fabuleux projet et, accessoirement, de notre survie. Allez, accordons-nous un répit. Nous devons passer pour des touristes, cela fait aussi partie de notre plan. Je t'emmène à la piscine.

XXII

Marc extirpa un billet de sa cassette et le tendit à Armelle en la priant d'aller régler leurs nuitées cependant qu'il rangeait leurs dernières affaires. Elle pénétra dans la réception et vit le maître des lieux qui était occupé à regarder distraitement un minuscule poste de télévision. L'homme arborait fièrement des muscles saillants qu'un marcel mettait en valeur de façon un peu trop voyante. La coupe de cheveux impeccable, rasé de près, son visage qui embaumait la lotion d'après-rasage ne démentait pas son regard provocateur et presque lubrique. C'était un bel homme, elle en convint intérieurement et comme elle n'était pas laide non plus son charme ne le laissa pas indifférent. Ses yeux brillaient d'envie, il imaginait déjà le plaisir qu'il prendrait à faire l'amour avec une si jolie femme tandis que, après avoir ramassé sa monnaie, elle s'approcha de lui presque comme si elle allait lui donner un baiser. Avec autant d'étonnement que de ravissement, il s'approcha à son tour et bien que sa femme fut manifestement à proximité – elle lui parlait vaguement depuis une autre pièce – il semblait prêt à recevoir ou donner cette marque d'intimité à laquelle il rêvait. Mais il se méprit sur l'intention de sa ravissante cliente car elle le toisa avec un peu de mépris et, alors qu'ils se faisaient face à quelques centimètres l'un de l'autre, elle le questionna d'un air faussement langoureux, comme pour faire tomber ses doutes : « Tu as déjà trompé ta femme ? » Ces mots volèrent vers ses oreilles tandis que Veridad pénétrait son nez et sa bouche avant de s'insinuer dans ses tissus pulmonaires. Quelques secondes passèrent alors que la molécule voyageait au gré du flux sanguin de l'époux infidèle. Une demie minute plus tard, pendant laquelle il s'était plu à la contempler en faisant mine de réfléchir, Veridad envahit son cerveau et il perdit sans le savoir sa faculté de mentir. Croyant à une invitation à la débauche, il voulut répondre allusivement par l'affirmative afin qu'elle comprît que, pour elle, il l'eût bien fait une fois de plus, mais il répondit simplement « oui », comme s'il n'y avait rien de plus à dire que ce mot dépourvu de toute sensualité. Il fut stupéfait de sa propre réponse et resta un moment interdit. Armelle fixa des yeux avec l'intérêt d'une scientifique qui examine pour la première fois un homme adultère, mais aussi avec un peu de dégoût, celui-là même que sa femme allait éprouver lorsque, quelques minutes plus tard, il lui raconterait ses aventures extra-conjugales répétées. Elle se retourna sans même un au revoir et rejoignit Marc en songeant à ce dont les hommes étaient capables. Elle non plus n'était pas à l'abri d'être un jour trompée par celui avec qui elle souhaitait mêler son existence. En dépit des millénaires passés par l'humanité à s'affranchir de son animalité, Marc était un homme qui demeurait prisonnier de sa condition de reproducteur.

Comme pour tous ses congénères, le commandement de la vie s'agitait dans son tréfonds et n'avait de cesse de le pousser vers la belle moitié de l'humanité. Il croyait, depuis la mort de Catherine, ne plus jamais partager le côté d'une femme, mais ce qu'il appelait le sort et qui n'était en fait que l'assouvissement de ses secrets instincts était venu oblitérer cette ancienne certitude. Peut-être qu'un jour lui aussi, se disait-elle, fera de même. Peut-être se lassera-t-il de moi et verra d'autres femmes. Cette idée lui fit peur et elle voulut sur le champ obtenir du réconfort pour le mal qu'il ne lui avait pas encore fait.

- Aime-moi ! Aime-moi toujours, Marc ! Supplia-t-elle.
- Mais oui, répondit-il avec une tendresse inattendue qu'il découvrit au fond de lui. Mais que t'arrive-t-il ? Tu as l'air inquiet.
- Je... C'est... Le patron du camp. Je lui ai communiqué Veridad et je lui ai demandé s'il trompait sa femme.
- Tu lui as posé la question comme ça, de but en blanc ?
- Eh bien oui, pourquoi ?
- Et que t'a-t-il répondu ?
- Il a simplement dit oui et puis je suis partie. Promets-moi que tu me resteras toujours fidèle !
- Aujourd'hui, rien ne me fait plus envie que de passer le reste de mes jours avec toi. Voici quelques semaines, je tenais plus que jamais au serment que j'avais scellé il y a vingt ans : celui de ne plus jamais aimer. Les promesses sont vaines, ma belle. Promettre, je l'ai compris à présent, c'est vouloir écrire l'avenir et je crois qu'il n'est écrit nulle part. Ou bien, si cela est, seule la main de Dieu possède la plume pour le faire. Mais Armelle, tu dois absolument garder à l'esprit que nous devons rester le plus discrets possible. Tu n'aurais pas dû faire ce que tu viens de faire. Nul doute que si cet homme est interrogé, il se souviendra de cet aveu et surtout de ta question posée si brutalement. Il saura te décrire et les gens de l'Agence ne mettront pas longtemps pour t'identifier. De là...
- Je te demande pardon, fit-elle avec une sincère repentance et en lui sautant au cou. Je n'ai pas réfléchi et tu as raison, comme toujours.
- Fais attention à nous ma belle, du moins jusqu'à ce que Veridad soit assez répandu. Alors, ils ne pourront plus rien contre nous car ils seront devenus comme nous.

Et Marc se prit à rêver à haute voix : «Si nous réussissons, le monde changera, Armelle. Il changera, je te le promets, et en bien. Mince, je viens de faire une promesse ! »

Chaque matin, les adjoints du directeur de l'Agence reçoivent de Colette, surnom donné au système de collecte des informations, une liste des cinquante faits potentiellement importants à analyser. La plupart du temps, ils n'en retiennent que trois ou quatre qu'ils soumettent au directeur lui-même afin qu'il décide des mesures à prendre. À la quarante-septième position de la liste en ce matin du 5 juillet, apparurent pour la première fois les exploits des deux scientifiques sous le titre laconique « Mystérieux aveux spontanés en région Rhône-Alpes ». Mais les cinq personnes normalement chargées de trier et classer ces informations n'étaient que deux, les autres étant certainement les pieds dans l'eau sur quelque plage bondée. Aussi, l'un des deux agents encore en poste ne prit-il que quelques secondes pour consulter le détail de cette note. Il parcourut en souriant l'extrait d'un article de journal qui avait recueilli la confession d'un médecin adultère, oubliant qu'il lisait des notes classées par l'Agence et non la rubrique des faits divers d'un quelconque journal. Ce matin-là, il ne retint qu'un triple meurtre ainsi que l'incendie d'un garage, fait presque anodin, pourtant. Armelle et Marc gagnèrent ainsi, sans le savoir, un jour de tranquillité. Un jour pendant lequel Colette continuerait de tisser, telle une petite main industrielle, la trame de leur périple. Sans éprouver cette lassitude propre aux humains, elle procéderait à d'incessants recoupements, d'innombrables classifications dans un but qui n'avait même pas été stocké dans sa fabuleuse mémoire de silicium. Ainsi, chaque mot de chaque article était-il comparé à des centaines d'autres, mis sur des listes pondérées par divers indices d'importance. Cette demie-conscience électronique fut la première à découvrir le phénomène qui allait bientôt bouleverser le monde mais, en dépit de toute l'intelligence déployée par ses concepteurs, on lui accordait moins d'importance qu'un enfant venu débiter quelque vague témoignage. Elle n'était prise que pour ce qu'elle était : un outil de recoupement sophistiqué. Deux semaines plus tôt, ou même deux semaines plus tard et le quarante-septième fait eût été analysé avec une plus grande minutie, celle-là même qui fait la réputation de l'Agence. Mais la torpeur estivale, même à cette heure matinale, la décimation des effectifs avaient presque frappé d'inanité ceux, corvéables, qui demeuraient à leurs postes.

Le ronronnement lancinant du moteur diesel avait fini par lasser Marc qui, tel un enfant parti pour les grandes vacances à l'arrière de la voiture de ses parents, se prit d'espérer arriver bientôt.

- Combien de kilomètres nous reste-t-il à parcourir ? Demanda-t-il à Armelle qui suivait scrupuleusement leur trajet sur la carte.

- Ma carte n'est pas assez détaillée pour prendre le chemin le plus court. Nous devons continuer sur cette route qui nous mènera jusqu'à Aubenas. Il doit nous rester une cinquantaine de kilomètres à faire tout au plus. Tu veux que je conduise un peu ?
- Non, je voulais juste savoir.
- Pourquoi as-tu choisi un petit village ? Il doit à peine y avoir une boulangerie et un café. Puisque nous devons essayer au maximum, pourquoi ne pas traverser de grandes villes ?
- Mais c'est prévu, ma belle. Aujourd'hui nous allons nous accorder une journée tranquille dans cet endroit où il n'y a probablement rien à faire mais demain, même si nous campons encore près d'un village, nous irons porter la bonne nouvelle à Alès. Et puis, pour que nous soyons bien sûrs de toucher du monde, nous pourrons nous arrêter dans une station-service qui borde l'autoroute. C'est fou le monde qui y passe en une seule journée.

Marc sourit comme un garnement s'appêtant à faire une bêtise tandis qu'Armelle le regardait d'un air où se mêlaient amour et admiration.

L'air conditionné du véhicule leur avait fait oublier combien il faisait chaud au dehors et lorsqu'ils se présentèrent devant le camping que Marc avait pris soin de réserver, une bouffée de chaleur les envahit sitôt qu'ils ouvrirent les portières. Aussitôt, le même instinct de survie les poussa à rechercher la fraîcheur et, au même moment, ils se proposèrent mutuellement de faire une promenade sous les frondaisons abondantes qui suivaient le cours d'une rivière à deux pas de là. Marc regarda les panneaux d'affichage du camp, prit la main de sa fiancée et lui murmura qu'ils pourraient ensuite se rafraîchir dans la piscine de l'établissement. Une multitude d'arbres leur prodiguaient une ombre épaisse et bienfaisante comme si, par adoption, ils étaient devenus les protecteurs de ces nouveaux Dom Quichotte. À pas lents, comme pris par une indolente langueur, ils avançaient dans le sous-bois que la vie semblait avoir déserté. Il n'y avait pas le moindre bruissement de feuille qui put trahir la présence de quelque rongeur, pas le plus léger chant d'oiseau et même le cours d'eau presque tari semblait retenir son clapotis pour n'en faire parvenir aux promeneurs qu'une rumeur étouffée. Il n'y avait rien pour distraire les amoureuses pensées qu'ils s'échangeaient en regards plus qu'en paroles, rien qui put troubler leur quiétude alors qu'à l'orée de ce bois, le monde allait bientôt gronder comme un orage plein de nuages devenus trop lourds à porter. Mais pour l'heure c'était encore le calme, la brise légère qui précède la houle, elle-même annonciatrice de la tempête.

XXIII

Les habitants d'Aubenas furent tous frappés de stupéfaction à la lecture du journal. Le nom de leur commune apparaissait en première page dans un titre peu flatteur pour la ville : « Pollueurs sans scrupules à Aubenas ». À l'aurore, Antoine Baillon, maire de la commune, décrocha son téléphone pour obtenir de « La Nouvelle République » des explications sur ce qu'il nommait déjà un lynchage médiatique. Le départ, le matin même, de sa femme et de ses trois enfants pour leur résidence de Royan avait mis sa maison dans l'effervescence propre aux préparatifs de dernière minute et ce fut dans cette atmosphère électrique qu'il découvrit, tandis qu'il avalait un café bouillant dans la cuisine, la une du quotidien. Même au mois de juillet, un tel titre aurait forcément des retombées négatives sur la commune ainsi que sur le conseil municipal. Entièrement absorbé par ce problème d'image – cela était devenu d'autant plus important pour lui qu'il avait récemment suivi un séminaire pompeusement intitulé « Stratégie de la communication – un enjeu pour les collectivités locales » – il ne prit même pas la peine de lire l'article avant de décrocher son combiné, ce qui aurait pourtant atténué la désagréable surprise qui l'attendait encore à l'autre bout du fil.

En résumé, l'article disait ceci : Le directeur adjoint des établissements Eléco, dont Antoine Baillon était l'un des principaux associés, mais aussi le P.D.G., affirme, documents à l'appui, que son entreprise se livre depuis son implantation à des rejets sauvages de produits hautement toxiques dans la nature et particulièrement dans l'Ardèche environnante. Et lorsque le journaliste lui demanda la raison de ces aveux qui allaient le plonger dans l'embarras, le délateur avait simplement répondu « Il fallait que je soulage ma conscience, je ne pouvais pas faire autrement ».

Mais l'élu n'ayant rien lu, il ignorait sa propre implication dans le scandale et ne songeait qu'à l'image de sa commune qu'il avait âprement conquise. Intérieurement et tandis qu'il composait le numéro de téléphone du quotidien, il se drapait dans les habits d'un maire bafoué et calomnié qui comptait faire réparer l'affront. Dès la première tonalité, une jeune et charmante voix féminine répéta pour la millième fois les mêmes mots usés.

- La Nouvelle République, bonjour !
- Bonjour ! Je veux parler à celui qui a écrit l'article paru en première page ce matin. Je suis le maire d'Aubenas.

Même s'il savait son interlocutrice innocente du préjudice dont il s'estimait victime, il ne put s'interdire d'user d'un ton des plus désagréables.

- Ne quittez pas, je me renseigne...

Quelques instants passèrent et ajoutèrent à l'agacement du maire pollueur.

- Je vous passe monsieur Batier, ne quittez pas...
- Patrick Batier à l'appareil. J'écoute.
- C'est bien vous qui avez écrit l'article paru en première page ce matin ?
- Oui, c'est bien moi. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?
- Je suis le maire d'Aubenas, Monsieur ! Et je voudrais bien savoir ce qui vous a pris de publier un article pareil qui va faire du tort à toute la commune, sans même avoir pris contact avec la mairie.
- Vous êtes monsieur Baillon, Monsieur Antoine Baillon ?
- Oui, c'est moi !
- Vous êtes donc bien le P.D.G. de la société Eléco ?
- Oui, et cette entreprise est à moi, mais je ne vois pas ce que tout ça vient faire là-dedans.
- « Ce que tout ça vient faire là-dedans ? ». Avez-vous lu mon article, Monsieur Baillon ?
- Non. Le titre a suffi à me mettre hors de moi et je n'avais pas le temps de lire vos racontars.
- Eh bien, Monsieur, puisque vous n'avez pas lu mon article, sachez que celui-ci met en cause Eléco. Il semble bien que votre entreprise rejette illégalement des produits très toxiques dans l'Ardèche.
- Jamais de la vie. Nous sommes régulièrement contrôlés et je peux vous certifier que nous respectons tous les règlements en vigueur. D'ailleurs, nous nous sommes même dotés d'une charte qui...
- Pardonnez-moi de vous interrompre, mais monsieur Éric Fully travaille bien pour vous, n'est-ce pas ?
- C'est exact. C'est mon associé et il est le directeur adjoint d'Eléco.
- Parfait ! Et vous avez toute confiance en lui ?
- Naturellement, c'est un ami de trente ans !
- Eh bien tout ce que je publie ce matin m'a été dit par votre ami et associé, Monsieur.
- Quoi ? C'est impossible ! Il n'aurait jamais fait ça.
- Il semble que si pourtant. Et pour être très complet, je vous rappelle que j'ai cherché à vous joindre à votre bureau à plusieurs reprises, mais on m'a rétorqué que vous ne souhaitiez pas répondre aux questions des

journalistes. À moins que les documents que m'a transmis votre associé soient faux, je vous conseille de contacter votre avocat. Il ne fait pas de doute qu'une enquête sera ouverte.

- Gardez vos conseils pour vous ! Je vous assure que cette affaire ne va pas en rester là. J'exigerai un démenti de votre journal, ainsi qu'un droit de réponse. Vous entendrez parler de moi, je vous le garantis ! Et je ne vous salue pas, Monsieur !

Après avoir raccroché, Baillon vida un peu de son fiel en proférant toutes sortes d'insultes au journaliste qui ne pouvait plus les entendre puis, retrouvant un peu de son calme, il prit tout de même le soin de lire l'article dénigreur, comme si, et même si cela lui semblait improbable, cette histoire put contenir une part quelconque de vérité. De nouveau, la lecture du titre ignominieux en très gros caractères l'affligea au point de faire affluer son sang vers ses tempes. Un pénible effort lui permit de contenir la chaleur qui montait le long de son corps et qui semblait vouloir le prendre à la gorge comme une corde de potence. Ses mains étaient devenues halitueuses, presque poisseuses, si bien que les caractères d'imprimerie qui passaient sous ses doigts ressemblaient à des fourmis écrasées. À contre-cœur et même avec une certaine répugnance, il accorda toute son attention à ce qui ne pouvait être – selon lui – qu'un ramassis de mensonges. Après quelques lignes, Baillon quitta figurément son habit de maire et redevint le P.D.G. d'Eléco. À plusieurs reprises, le nom de son entreprise était cité là, dans ce journal qu'il affectionnait plutôt. Mais ce n'était que pour le traîner dans la boue, pour jeter sur cette jeune compagnie un discrédit qui lui serait fatal. Pourtant, quoi qu'il lui en coûtât, il dut bien reconnaître que tout ce qui était écrit n'était que vérité. C'était même la vérité toute simple et toute nue, une longue série de faits à peine habillée du style journalistique pour la rendre plus digeste aux lecteurs. Ainsi, outre la pollution régulière de la rivière voisine, Eléco ou plutôt ses dirigeants peu regardants avaient commis de nombreux autres méfaits. Dans un encart, Baillon découvrit entre guillemets et juste au dessous de la photo de son complice un titre aiguisé qui lui transperça les viscères : « Les vols de camions n'étaient qu'une odieuse couverture ». Il se ressouvint de cette idée saugrenue qu'avait eue Fully pour échapper aux coûts de retraitement de certaines de leurs scories : organiser eux-mêmes le vol de leurs propres camions pour en faire disparaître le contenu en toute impunité. Présenté par Fully, ce plan était redoutablement parfait. Ils volaient eux-mêmes un camion, ce qui ne posait pas de difficultés puisque les lieux n'étaient pas surveillés, ils vidangeaient son contenu dans quelque endroit discret – Fully le fit même une fois sur la route alors qu'il roulait – et le

véhicule était retrouvé quelques jours plus tard par la gendarmerie. En homme d'affaires aguerri, Baillon se laissa aisément tenter par la sulfureuse et immorale proposition de son associé, mais sa partie respectable de lui-même, celle qui avait fait de lui un élu de la République, se voulait probe et rechignait à de tels actes. Ce fut donc Fully, seul, qui procéda aux vols. Peu scrupuleux, mais intelligent, ce dernier s'arrêta de lui-même lorsque les soupçons commencèrent de se porter sur Eléco.

« Mais qu'est-ce qu'il a fait ? Pourquoi est-il allé raconter tout ça ? » étaient les mots dont il émaillait sa lecture. Il puisait au fond de lui pour trouver des réponses à ces questions, mais aucune ne vint. Il eut beau échafauder les plus diverses théories, aucune ne pouvait justifier cette si soudaine folie. Baillon, bientôt rattrapé lui aussi par l'épidémie naissante ne pouvait imaginer que son comparse avait simplement été pris d'un irrésistible accès de vérité.

XXIV

Deux jours avaient passé depuis que les effets de Veridad avaient fait une entrée inaperçue dans les listes de Colette. Mais ce matin-là, les puissants ordinateurs de l'Agence redoublèrent d'efforts pour qu'un être humain veuille bien considérer le phénomène qui était sur le point de devenir le premier sujet de préoccupation nationale. En deux jours seulement – et même si Veridad fut absent du classement de la veille – les effets produits par l'invention du professeur Bellard grimpèrent de la quarante-septième à la vingt-et-unième place du palmarès de Colette.

Imaginé par les concepteurs du système, un dispositif imposait au lecteur de parapher le document lu et, quelles que soient les circonstances, les cinquante citations devaient avoir été consultées avant midi, faute de quoi une information était obligatoirement envoyée au directeur de l'Agence. Durant toute l'année ou presque, les cinquante nouvelles informations étaient lues dans leur intégralité, chaque personne du service se chargeant de prendre scrupuleusement connaissance des dix sujets qui lui échoyaient. Mais durant les vacances estivales, et en dépit du sérieux de l'Agence, les agents parvenaient tout juste à satisfaire aux obligations imposées par le logiciel : les vingt premiers faits devaient être lus de façon approfondie et la sélection ou l'éviction de chacun de ceux-ci doit être justifiée de façon scripturaire. En toute autre période de l'année, la vingt-et-unième notification de Colette eût été lue et sélectionnée pour être portée à la connaissance du directeur. Et même en cette période, il eût suffi qu'un chanteur qui avait une fois collaboré avec l'Agence à l'occasion d'une tournée en Asie ne fût pas retrouvé « mystérieusement suicidé » ou qu'un grand groupe français de téléphonie n'eût pas subi une panne informatique durant plus de six heures pour que Veridad accédât à la vingtième place qui l'eût nécessairement fait remarquer. Ou bien encore, l'un des deux agents aurait peut-être relevé cet événement si le titre de l'article de la Nouvelle République avait été plus évocateur. Derrière ces quelques mots « Pollution à Aubenas : le P.D.G. d'Eléco avoue », se cachait le secret de Veridad, mais pour l'heure, personne n'avait soulevé le voile diaphane qui le cachait encore.

Ce fut une nouvelle journée de gagnée pour le couple de semeurs de vérité. Même s'il ne connaissait rien de son fonctionnement, Marc n'ignorait pas que l'Agence surveillait le moindre événement qui laisserait supposer qu'une fuite s'était produite. De plus, il croyait – et il avait raison – que des agents étaient spécifiquement et uniquement affectés à la surveillance du projet dont

il avait encore officiellement la charge. Il savait bien que, tôt ou tard, l'Agence aurait connaissance des aveux spontanés qui se manifesteraient dans tout le pays et que celle-ci lancerait inévitablement ses meilleurs hommes à sa recherche. Ils en étaient déjà au septième jour – Marc les comptait – de leur périple et tandis qu'ils faisaient à présent route vers Alès, Marc imaginait ces hommes de l'ombre partis à leur recherche, enquêtant sur les faits les plus notoires. Il regarda à ce moment-là sa belle Armelle et lui adressa un sourire marqué de sérénité. Il ne put s'empêcher de continuer ses réflexions à haute voix pour les lui faire partager. Sans l'alarmer, il estima qu'« ils » étaient à présent probablement partis se renseigner par eux-mêmes, sans plus se fier aux rapports de police ni aux articles de journaux qui leur parvenaient. Il estima aussi que, s'ils ne l'avaient pas encore fait, ce n'était plus qu'une question de jours, voire d'heures avant qu'ils fissent le rapprochement entre ces aveux spontanés et le projet Veridad. Mais il s'empressa de la rassurer comme il savait si bien le faire à présent, car il jouissait de sa confiance, largement assise sur le sens de l'organisation dont il avait fait preuve jusqu'ici ainsi que sur le fait qu'elle croyait qu'il pouvait avoir tout prévu. De plus, tout ce que Marc disait s'appuyait sur d'inattaquables raisonnements. C'est ainsi qu'il entama non pas une tentative de conviction, mais bel et bien une démonstration.

« Veridad, tel qu'il est aujourd'hui n'est qu'une ébauche. Mes travaux ne m'ont pas permis de stabiliser la durée de ses effets, ni le temps de latence, ni même l'intensité de son pouvoir. Je n'avais pas du tout prévu que des gens se livreraient à des déclarations spontanées comme l'ont fait le médecin ou le maire. Même si nous avons vu Veridad agir immédiatement sur certains sujets, d'autres y seront insensibles dans les premières heures, ce qui nous donnera du temps pour disparaître. Et puis, et c'est là un des points essentiels, il se passe nécessairement un jour ou deux entre le moment où un homme devenu sincère s'accuse ou dénonce des faits qui attirent l'attention et celui où l'Agence en aura connaissance. Il faut qu'un journal paraisse, qu'une radio s'empare de l'affaire ou qu'une déclaration de police soit transmise. Et même dans ce cas, encore faut-il que cela éveille les soupçons. Cela fait que nous avons en permanence au moins deux jours avant que l'Agence ne puisse dépêcher ses hommes sur place. Mais après deux jours, tu sais bien que nous partons. Nous n'avons encore jamais passé plus de quarante-huit heures au même endroit. »

Armelle était déjà rassurée et posa sa main sur la cuisse de Marc en signe de remerciement. Celui-ci termina sa rassérénante démonstration.

« Et ce n'est encore pas le mieux. À présent, Veridad va voyager et dans quelques jours, je dirais une dizaine, nous ne serons plus son principal vecteur. Garde aussi à l'esprit que chaque touriste, chaque routier qui aura croisé notre route rentrera chez lui et y disséminera Veridad. Il y aura bientôt dix puis cent nouveaux foyers qui apparaîtront quotidiennement et l'Agence ne pourra plus rien faire. Elle n'aura plus les moyens de nous rechercher et elle sera obligée de tout miser sur la recherche d'un antidote. Et même s'ils continuent de nous pourchasser, ce sera bientôt pour que nous les aidions à mettre au point cette parade. »

Armelle qui n'avait plus besoin d'être rassurée depuis longtemps le regardait davantage qu'elle ne l'écoutait. Entendre des arguments lui était devenu inutile ; il lui suffisait de le voir pour se sentir pleine d'une confiance qu'elle n'avait jamais ressentie à un tel point. Quoi qu'il pût dire ou faire, elle savait qu'elle s'engagerait dans la même voie que lui, qu'elle lui serait fidèle, tant sur le plan des idées que dans le registre amoureux. Son regard se perdit sur la barbe naissante de Marc, glissa jusqu'au lobe de son oreille pour remonter enfin jusqu'à sa chevelure dont la bruneur extrême aurait rappelé un casque fait de fonte si elle n'avait été si fine. Elle déplaçait son regard comme un pinceau subtilement trempé dans les différentes teintes de ses émotions. La couleur dominante était celle de l'amour, mais d'autres, à des degrés moindres et cependant bien visibles, s'étaient aussi sur la peau de Marc. La fascination, la satisfaction, la chance qu'elle éprouvait s'appliquaient comme une caresse sur le visage du scientifique.

Elle se contenta tout d'abord sans trop savoir pourquoi, puis n'y résista plus ; elle passa sa main dans ses cheveux puis sur ses joues pour donner une matérialité à ses caresses oculaires.

- Il faudra songer à te raser.
- Je sais, mais je n'ai plus de lames pour cela. D'ailleurs, il va nous falloir faire quelques courses.

Et comme si le destin avait décidé d'approuver leurs desseins, ils passèrent au même moment devant une pancarte indiquant un prochain supermarché.

- Tiens, justement ! Nous allons nous y arrêter avant de traverser Alès.

Bientôt, comme cent autres couples dans ce magasin bondé en dépit de

l'heure encore matinale, Marc poussait un chariot qui s'alourdissait à mesure qu'ils parcourraient les interminables étalages. Même dans des actes aussi banals que celui-ci, Armelle peinait encore à s'affranchir de Marc. Son attitude obéissante, presque dévote et servile qu'elle avait toujours prise au laboratoire ne s'estompait que très progressivement. Ainsi, et c'était chez elle instinctif, même le choix d'une marque de pâtes restait subordonné à l'avis de son amant. Intérieurement, Marc s'en amusait un peu et, avec toute la délicatesse qu'il pouvait y mettre, il faisait tout pour que cela cessât. Elle hésita un peu avant de lui demander ce qu'il allait chercher dans le rayon dédié au matériel de campement puis, certainement grâce aux effets de Veridad qui, on l'a vu, pouvaient décupler la spontanéité, elle s'y risqua tout de même. Aussitôt qu'il eut trouvé ce qu'il cherchait, Marc lui montra pour toute réponse une bouteille thermos. Il compara les quelques modèles disponibles d'un rapide coup d'oeil puis déposa deux exemplaires du plus petit d'entre eux dans son chariot.

- Mais pourquoi ne prends-tu pas une grande bouteille ? Demanda Armelle, étonnée par ce soudain manque de rationalité. Elle a la même capacité que les deux petites et ça nous coûtera moins cher.

Marc sourit de cette remarque, car l'utilisation qu'il comptait faire de ces objets ne pouvait être mise en rapport avec le prix qu'ils pouvaient coûter.

- C'est sans importance, ma belle. Tout ce qu'il nous faut, c'est une demi-douzaine de ces bouteilles. Je sais que tu vas me demander pourquoi je n'en prends pas tout de suite six, mais je t'en prie, garde ta question pour tout à l'heure, je te dirai le fond de ma pensée dans notre roulotte.

Inconsciemment, Marc entretenait le mythe du savant omniscient et prévoyant à l'extrême. Dans les yeux d'Armelle, il semblait capable de tout prévoir et tout organiser, y compris dans les détails les plus insignifiants. Quelle subtile raison pouvait lui faire préférer deux bouteilles d'un litre plutôt qu'une de deux litres ? Impatiente, mais résignée à lui obéir, elle n'adressait sa question qu'à elle-même, mais ne trouva pas de réponse. Perdue dans ses pensées, elle ne s'aperçut même pas que Marc les avait conduits à l'une des innombrables caisses du magasin. Ce n'était de loin pas la fin de la journée, pourtant le teint blafard et las de la caissière le donnait à penser. Tandis qu'elle passait mécaniquement leurs achats devant l'oeil électronique de sa caisse, Marc regardait cette femme qui n'avait pas quarante-cinq ans, mais qui paraissait déçue de sa vie comme si celle-ci était

déjà sur le point de s'achever. Il connaissait en partie les conditions de travail de ces femmes et un sentiment mêlé de compassion et de révolte lui fit ouvrir la bouche.

- Savez-vous pourquoi votre patron ne vous paie pas davantage ?
Questionna-t-il en s'approchant d'elle.
- Non, fit-elle pleine de surprise.
- Eh bien, je vous suggère d'aller le lui demander.

Elle pensa tout d'abord qu'elle avait affaire à un esprit dérangé ou à un aguicheur et décida de ne pas y prêter attention. Pourtant, après qu'ils furent partis, elle ne put s'empêcher de se demander pourquoi il lui avait dit cela.

Tandis qu'il chargeait leurs diverses provisions dans ce qu'ils appelaient entre eux leur roulotte, Marc songeait à cette femme, à ce qu'elle allait faire ou non et se prit de souhaiter devenir transparent pour assister à ce qui allait se passer. Il s'attendait à ce qu'Armelle lui demandât pourquoi il avait ainsi parlé à cette femme, mais elle ne le fit pas et se contenta de l'approuver :

- Voilà un nouveau foyer d'infection qui va naître. Que crois-tu qu'il va se passer maintenant ?
- Je ne le sais pas exactement. J'imagine que les choses vont changer.
- Mais tiens, pendant que j'y pense, pourquoi as-tu acheté ces bouteilles. Je me doute que c'est pour Veridad, mais pourquoi ne pas en avoir acheté davantage ? Tu ne pourras pas tout mettre là-dedans.
- Pour l'isotherme, je n'y avais pas songé au départ, mais la température varie beaucoup dans la journée, alors je vais voir si je ne peux pas bricoler quelque chose avec ces bouteilles. Il suffirait de percer le bouchon, d'y fixer une valve et le tour est joué. Le seul ennui est que je ne suis évidemment pas équipé comme au labo.

Le soir venu, Armelle et Marc en vinrent de nouveau à parler de la caissière du supermarché. Ils avaient rejoint leur lieu de villégiature, un minuscule camping près d'Anduze, à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de Nîmes, et ils se plaisaient à présent à échafauder diverses hypothèses. Même s'ils allaient en entendre parler dans les jours suivants pour la première fois à la radio, ils ne pouvaient se douter qu'au moment où ils parlaient, rien ne se passait comme ils l'espéraient.

La vie de Catherine Mûrier était précaire, comme Marc l'avait justement

supposé. Malgré son travail, malgré les aides sociales, elle comptait chaque dépense, s'interdisait toute futilité si elle n'était pas gratuite et, en dépit de ces précautions, il lui fallait souvent quémander l'indulgence de son banquier, ce qui l'insupportait le plus. Elle détestait se retrouver dans le bureau de son « conseiller clientèle », un homme un peu gras qui prenait toujours un air très embarrassé lorsqu'il consultait l'écran de son ordinateur et concluait invariablement son examen avec ces mêmes mots qui lui conféraient un pouvoir absolu sur elle : « votre situation n'est pas très favorable ».

Elle songea à tout cela, à cette situation fragile qui durait depuis trop longtemps et se remémora les paroles de cet homme qu'elle avait trouvé excentrique. Oui, la solution serait évidemment d'être payée davantage pour ce travail pénible et ingrat qui le méritait bien. Mais cette solution simple n'était-elle pas trop simpliste ? Elle y réfléchit un moment puis se décida finalement à prendre ce rendez-vous avec le directeur des ressources humaines que toutes appelaient ici le chef du personnel. Il était déjà plus de dix-huit heures et sa secrétaire était partie depuis peu. Ayant un moment de libre, il accepta de la recevoir sans rendez-vous et sur-le-champ.

Avec une maladroite sincérité propre aux gens humbles, elle exposa ses problèmes personnels de façon désordonnée : son petit garçon dont elle éprouvait des difficultés à payer la cantine, les arrangements difficiles avec une voisine pour faire du covoiturage afin d'économiser sur l'essence, la dernière grève de la sécurité sociale qui avait retardé le versement de ses allocations, etc. Son interlocuteur l'écoutait avec une relative attention en dépit de cette ennuyeuse litanie qu'il n'avait guère envie d'entendre. Même s'il n'en laissa rien paraître, ce fut pour lui une distraction, une façon de se vider l'esprit des problèmes vraiment sérieux qu'il avait eu à traiter dans la journée. Il avait su dès les premières paroles de l'employée que cette entrevue se terminerait par une demande d'augmentation, voire même une supplique éventuellement appuyée de larmes. Il avait agi ainsi qu'il le faisait chaque fois : il laissait parler son interlocutrice, car l'expérience lui avait appris qu'il fallait leur laisser vider leur sac. Mais à la fin, il se montrait invariablement désolé de ne pouvoir rien faire en raison de circonstances qui ne dépendaient pas de lui. Et il citait la concurrence, le poids des charges sociales, le nombre de chômeuses qui contrairement à elles n'avaient pas la chance d'avoir un emploi. Pourtant, à mesure que cette femme parlait, il sentait monter en lui une indéfinissable sensation. Par moments, il lui semblait manquer d'air et, paradoxalement, il expirait au lieu d'inspirer, comme si une force invisible voulait sortir de lui. Il se souvint même, après qu'elle fut partie sans rien

obtenir et presque en pleurant, qu'elle lui avait paru sympathique. Lentement, Veridad commençait de se diffuser dans ses veines. Ces molécules invisibles exhalées par l'employée s'insinuaient dans les poumons du directeur avant de pénétrer son sang. Sans doute son corps se défendait-il en voulant expirer plus qu'à la normale, mais il n'existait pas de parade contre ce qui n'était ni un virus, ni une bactérie et qui voulait néanmoins parcourir l'organisme jusqu'à y trouver son régisseur : le cerveau. En une nuit, ces infimes particules accomplirent leur voyage et leur hôte involontaire, un homme fier de sa situation qu'il exhibait au moyen de costumes coûteux et bien taillés, allait faire basculer sa vie, celles de ses employés, de ses employeurs et de beaucoup d'autres encore.

Marc et Armelle s'enlaçaient tendrement dans le lit simple de leur roulotte. Ils dormaient encore du sommeil lourd propre à la quiétude, mais aussi à la volupté éprouvée la veille lorsqu'ils s'étaient donnés l'un à l'autre. Leurs corps nus sous un simple drap le leur rappelleraient sûrement à leur éveil et même les inciteraient à renouveler leurs jeux amoureux. Leurs esprits apaisés n'étaient troublés d'aucune pensée, pas même pour cette femme dont ils venaient de bouleverser la vie.

Non loin de là et dans le même temps, la main de Catherine Mûrier plongeait dans la corbeille d'osier qui regorgeait de croissants frais. Fabriqués sur place, ils étaient *gracieusement offerts par votre magasin*, ainsi que le rappelait l'écriteau qui surplombait le petit panier. Ainsi la journée pouvait-elle commencer avec un sentiment de reconnaissance fiché dans l'estomac. La salle de pause n'était qu'à une quinzaine de mètres du bureau où elle avait idiotement larmoyé la veille. Ses yeux rougis trahissaient sinon des pleurs, du moins un sommeil agité et insuffisant. Trop souvent, ses soucis s'invitaient jusque dans ses nuits et chassaient même la seule récréation qui pouvait lui rester : le rêve. Elle se remémora ce stérile entretien, mesura intérieurement le fossé qui pouvait exister entre les gens comme lui et les gens comme elle. Comment aurait-il pu comprendre ses soucis, lui qui gagnait en une semaine ce qu'elle rapportait au bout d'un mois de travail pénible ? Elle conversait machinalement avec sa collègue, celle qu'elle voyait le plus souvent, car elles se trouvaient dans le même groupe d'horaires, mais ses pensées butaient sur lui, sur son refus poli et faussement désolé de la veille. Peu à peu, ses amères pensées l'envahirent au point qu'elle n'entendait plus ce que son amie lui disait et que le tumulte de la salle bondée semblait s'être tu de lui-même. Lorsque le visage de cet homme disparut de son esprit, il fut remplacé par celui de son banquier dont les paroles semblaient se noyer dans une demie-obscurité crépusculaire : « votre situation n'est pas très favorable ».

La foule bruyante, les propos futiles de sa collègue qu'elle ne considérait soudainement plus comme son amie, ses soucis pécuniaires lui semblaient être la cause des bouffées de chaleur qui s'emparaient d'elle. Des haut-le-cœur la conduisirent à la nausée, elle éprouva vivement un besoin d'air frais comme si elle attendait que la brise soufflât dans la pièce. Elle ignorait que Veridad bouleverserait son organisme et ébranlait son carcan social jusqu'à vouloir le briser. Son malaise n'avait rien de physique et c'était seulement une révolution qui s'opérait dans son cerveau. La vérité qui entraînait avec elle

l'humanité, la justice et tant d'autres idéaux sourdait en elle. Son cerveau se trouva bientôt dans le même état que celui qu'il avait connu lorsqu'il ourdissait des révoltes à l'âge de ses seize ans. Il ne craignait alors pas de s'élever contre l'ordre injuste des choses, de condamner tous les systèmes, même celui dans lequel elle vivait et qui se targuait du nom de démocratie alors même qu'il laissait des hommes et des femmes vivre dehors pour la seule raison qu'ils n'avaient pas de billets de banque dans leurs poches. Des billets de banque ! Comment de simples morceaux de papier pouvaient-ils à ce point conduire au malheur, à l'abandon ?

Son esprit retrouvait peu à peu cette ancienne révolte qu'il avait, avec le temps, lui-même étouffée. Elle n'avait pas disparu. Elle était comme un volcan endormi dont on ne peut jamais jurer qu'il ne se réveillera pas. Toutes ses années de vie adulte passèrent comme devant ses yeux. Ses compromissions, ses lâchetés la piquaient au cœur lorsqu'elles défilaient devant elle. De l'amertume, des regrets, mais surtout de l'écoeurement s'emparèrent d'elle. En quelques secondes, elle eut soudain l'impression que tout devenait limpide. C'était comme si une nouvelle voie venait de s'ouvrir à elle, plus belle, plus simple, faite pour elle seule et où l'indigence et l'injustice se trouveraient bannies. Ce grand couloir s'offrait à son regard que ses yeux confondirent bientôt avec la voie qu'elle avait décidé d'emprunter.

« Excuse-moi un instant, interrompit-elle son amie brusquement interloquée, j'ai quelque chose à faire. »

Disant cela, elle se propulsa de son siège et bondit dans ce couloir pour rejoindre à grands pas le bureau du chef du personnel. Le calme du bureau de la secrétaire contrastait si vivement avec l'atmosphère bruyante de la salle de pause qu'elle crut avoir les oreilles bouchées. D'un sourire poli et même un peu aimable, l'adjointe lui demanda si elle pouvait l'aider, mais lorsque la caissière lui demanda à voir le directeur et qu'elle répondit que celui-ci était déjà en rendez-vous, la première força carrément la porte. Elle entra pratiquement comme une furie, mais sa colère s'estompa d'elle-même lorsqu'elle vit ce même homme que celui qui l'avait éconduite la veille, transformé en pénitent qui se tenait sur son bureau comme au confessionnal. Face à lui se trouvait Brigitte, l'une des déléguées du personnel, qui prenait quelques notes en l'écoutant avec ébahissement.

Transformé par Veridad, l'homme lisse et froid qu'il avait été ressemblait à présent à un inquisiteur fanatique de vérité. Chacune de ses phrases n'était

prononcée que pour dénoncer une manipulation financière ou un mensonge officiel. Sans doute pour expier sa complicité, la folie s'était emparée de lui même si par instants il retrouvait son calme pour distiller quelque conseil avisé. Catherine Mûrier était entrée pour plaider son cas mais comprit en écoutant cet homme qu'il n'en était plus besoin. Elle fut prise d'une telle stupeur qu'elle s'assit sans rien dire à côté de la syndicaliste et lorsqu'il eut terminé son examen de conscience, elle se sentit pour la première fois bercée par un nouvel espoir.

En quelques heures, les déclarations de l'homme avaient été colportées sans qu'il fût besoin, pour une fois, de les amplifier. Tant avait été dit ou plutôt avoué sur les malversations, les arrangements, qu'il n'y eut nulle nécessité d'en ajouter d'autant que, étrangement, personne n'éprouva cette manie si humaine d'enrichir les faits à sa manière. On eût dit que chacun s'accordait tacitement à trouver la vérité suffisante. C'était là, pour la première fois à une si grande échelle, une nouvelle manifestation de Veridad. Tandis que la rumeur se propageait, une rancoeur mêlée de soulagement s'emparait de toutes les personnes présentes. Ainsi ai-je renoncé à faire partir mes enfants en vacances à cause de discutables prétextes. Ainsi, tous ces mots de compétitivité, de conjoncture, de concurrence n'étaient que des leurres destinés à emporter mon silence et ma résignation. C'était ce que chacun pensait à présent. Le directeur du magasin aurait dû licencier le traître sur-le-champ. Il voulut s'y employer, mais lorsqu'il se trouva face à lui, il se laissa convaincre par ses arguments et lui donna finalement raison. Ils décidèrent ensemble, et sans même consulter ni avertir les oligarques qui veillaient sur leurs comptes d'exploitation, d'augmenter unilatéralement tous les salaires d'un tiers. La mesure fut annoncée dans l'heure et écrasa dans l'oeuf la grève qui sourdait. La fronde qui régnait partout, y compris dans les travées du magasin, s'apaisa d'elle-même, car ceux qui l'alimentaient trouvèrent sage et juste la décision de leur patron qu'ils considéraient à présent comme un homme nouveau et transformé qui – d'après ce qu'il leur avait dit – comptait réparer ses erreurs. Sa posture humble, son ton de voyou repentí avaient accrédité la sincérité de ses aveux et de ses regrets. Plusieurs femmes étaient venues à lui pour l'embrasser tandis que d'autres pleuraient sans trouver de mots pour dire leur joie et leur soulagement. Il sembla à chacun qu'il vivait le premier jour d'un monde nouveau où tout était à créer et à inventer. C'était comme s'ils venaient d'accoster sur un territoire vierge sur lequel il leur fallait bâtir une civilisation. Cette atmosphère irréelle n'avait encore jamais existé nulle part et pourtant personne ne semblait s'en étonner. Dans le même temps, Veridad s'emparait de toute la clientèle présente. Certaines personnes

ne manifestaient aucun signe tandis que d'autres éprouvaient déjà le besoin de se confier, de dénoncer ce qui nuisait à la communauté humaine à laquelle ils se sentaient brusquement appartenir.

XXVI

Au matin suivant, Colette avait classé ensemble un grand nombre de rapports de police qui émanaient tous de deux villes. Il s'agissait quelquefois de plaintes, mais le plus souvent de dénonciations ou d'aveux. Le phénomène avait d'ailleurs pris une si grande importance que certains commissariats virent naître à leurs portes de longues files d'attente. En dépit de l'absolue nouveauté de ce cas, le logiciel ne s'y trompa pas et propulsa cet événement directement au premier rang de son classement journalier. Sans avoir besoin d'hésiter et avant même de parcourir le reste de la liste, l'officier Venant vint présenter ce fait étrange à son supérieur.

- Regardez ça, patron ! Vous y comprenez quelque chose, vous ?
- Ça se pourrait bien, oui. Répondit-il après un court temps de lecture. Terminez la liste. On se retrouve dans la salle de conférence dans un quart d'heure.

Cependant que son second s'éclipsa sans un mot, il manipula nerveusement la souris de son ordinateur avant d'ouvrir grand les yeux sur ce qu'il venait d'y faire apparaître. Il faisait partie des rares civils qui pouvaient accéder à cette information jalousement protégée par le ministère. Sous ses yeux défilaient les comptes-rendus de l'avancement des travaux sur Veridad ainsi que ceux des principaux projets concurrents, même s'ils étaient plus rares et plus succincts. Tronc connaissait déjà fort bien ce dossier puisqu'on lui avait confié la mission de le « couvrir », c'est-à-dire d'empêcher que des fuites eussent lieu et de s'assurer de la loyauté des principaux intéressés.

Ces rapports indiquaient que Veridad était entré depuis peu dans une phase expérimentale et que quelques tests avaient pu être faits sur des volontaires appartenant aux services de renseignements de l'armée. Si l'expérimentation avait semblé concluante, il était encore trop tôt pour en tirer des conclusions définitives et, par ailleurs, aucun des composants de la substance n'avait pu être définitivement déterminé. En l'état actuel, Veridad n'existait donc qu'à l'état de prototype et devait être fabriqué à la demande selon un processus manuel assez long. D'après les renseignements envoyés par un agent situé dans la place, aucun stock n'existait, car la durée de vie de la solution n'avait pas encore pu être déterminée.

Ses premières investigations semblèrent mettre Veridad hors de cause, ce qui l'arrangeait plutôt puisque la sauvegarde de ce projet lui avait été confiée,

mais ses longues années de métier le gardèrent de toute conclusion hâtive. Les informations imprécises dont il avait connaissance sur les autres projets ne lui permirent pas non plus de les mettre en cause, d'autant plus qu'ils n'étaient pas développés sur le sol français. Tronc se résolut tout de même à adresser un message à ses différents agents pour savoir s'il n'y avait pas eu de fuites, mais son intuition, ou plus exactement un mauvais pressentiment lui donnait à penser qu'il fallait chercher du côté français. Sans perdre de temps, il envisagea les différentes causes possibles au phénomène qui s'emparait du pays puis convoqua ses équipes pour enquêter sur la base de ses indications.

Deux heures plus tard, le chef du bureau 21 se trouvait face au ministre de la Défense qui par chance n'était pas encore parti en vacances. Aux premières minutes de cet entretien imprévu c'était à celles-ci que ce dernier pensait : deux semaines, les deux seules de l'année, loin du ministère, du travail incessant, des décisions à prendre dans l'heure. Tronc lui apparut d'autant plus antipathique qu'il était le messenger d'une mauvaise nouvelle qui, sans être tout à fait alarmante, pouvait devenir assez sérieuse pour que ses vacances fussent retardées, voire annulées. D'un ton froidement poli, il l'avait invité à s'asseoir autour d'une table où ce dernier expliqua au ministre et ses deux conseillers, tous deux militaires mais habillés civilement, ce qui s'était produit la veille.

L'histoire de cette magnanimité subite de la part des dirigeants du supermarché avait de quoi surprendre, mais plus incroyables encore étaient toutes ces dénonciations et aveux spontanés. Jamais cela ne s'était produit et il fallut toute la persuasion de Tronc ainsi qu'une synthèse des rapports de police établis à Alès pour les convaincre qu'il ne s'agissait pas d'un fait divers. Cependant, le ministre resta perplexe :

- Très bien, Monsieur Tronc mais pourquoi me parler de tout ça ?
- Vous demandez pourquoi, Monsieur le Ministre ? Je ne vous demande pas si vous connaissez le projet Veridad. Vous en avez la paternité et j'en assume la sécurité. Nos services pensent, et même sont convaincus, que tout cela ne relève pas de la coïncidence ni de l'hystérie collective. C'est bien plus que ça, Monsieur le Ministre. Nous pensons qu'il y a eu des fuites dans le projet Veridad.
- Nom de Dieu ! Laissa échapper le ministre avant de s'excuser pour avoir juré. Vous êtes sûr de ce que vous avancez, Tronc ? Comment pouvez-vous être aussi affirmatif ? Je suis en possession des dernières informations sur l'avancement du projet et à ma connaissance, Veridad n'est pas au point.

Quelques essais ont semble-t-il eu lieu, mais l'on m'a assuré qu'il restait encore beaucoup de travail avant que ce produit ne devienne vraiment efficace.

- J'ai lu ces rapports et j'ai même pu parler à l'un de nos agents sur place qui a personnellement assisté à l'un des tests sur des volontaires. Veridad n'est certainement pas utilisable en l'état, du moins pour ce que nous voulons en faire, mais il est déjà fonctionnel, même si ceux d'Angelix ne sont pour l'instant pas parvenus à maîtriser sa durée de vie ni ses effets secondaires. L'un de vos propres hommes n'a pu s'empêcher de dire la vérité sous l'effet de ce produit. Mon agent l'a vu de ses yeux.

Le ministre passa sa main dans une barbe qu'il n'avait pas pour se donner un air songeur puis sembla enfin se rendre compte de ce qui lui arrivait. Mais ce fut un de ses conseillers qui intervint :

- Au cours des essais que l'on vous a rapportés, y a-t-il eu des aveux spontanés comme c'est le cas actuellement ?
- Je dois bien vous dire que non, Monsieur. Cependant, très peu d'expériences ont été menées et surtout, sur très peu de sujets différents. Comme je vous le disais, tous les effets secondaires n'ont pas encore été mesurés et il est possible que cette forme aiguë de besoin de dire la vérité en soit un. En tout cas, plusieurs indices nous laissent penser qu'il s'agit bien de Veridad. Voulez-vous que je vous les expose ?
- Non, ce ne sera pas nécessaire pour le moment, répliqua le ministre. Adressez plutôt un rapport à l'une de ces deux personnes.
- Qui sont...
- Ils vous communiqueront leurs coordonnées tout à l'heure, mais pour l'instant, dites-moi ce qui se passerait si vous avez vu juste ?
- C'est difficile à prédire de façon sûre, Monsieur le Ministre. Étant donné que l'information ne nous arrive qu'aujourd'hui, nous pouvons raisonnablement penser que le phénomène vient seulement de se déclarer et donc qu'il se limite à quelques centaines de personnes. Mais nous ne savons rien sur la durée des effets de Veridad. Lors des premiers essais, elle ne dépassait pas deux heures. On peut espérer que ce soit toujours le cas. Si ça l'est, demain l'affaire sera terminée. Mais ce n'est pas encore le plus important. Les laboratoires d'Angelix sont situés à plusieurs centaines de kilomètres du lieu où s'est produit l'incident. Il est donc pratiquement certain qu'il ne s'agit pas d'une fuite accidentelle, mais bien volontaire. Et l'on se dit que celui qui a fait ça n'est pas un fou échappé de l'asile. Celui-là poursuit sûrement un but tout autre que celui de voir quelques

commerçants avouer vendre des produits périmés ou des hommes clamer haut et fort le nom de leur maîtresse ! Imaginez un instant que ce poison vienne s'installer dans des milieux plus sensibles, disons plus influents. Vous, par exemple, Monsieur le Ministre, imaginez que vous deviez révéler tout ce que vous savez et qui devrait rester secret...

Le ministre écarquilla les sourcils tandis qu'un épais frisson parcourait son dos gras. Il voulut se reprendre, mais son teint avait déjà pâli lorsqu'il avait songé aux petits arrangements auxquels il avait dû avoir recours pour financer sa dernière campagne.

- Oui, en effet, dit-il en se raclant la gorge. Mais vous croyez vraiment qu'on peut en arriver là ? Et comment est-on contaminé ? Le ministre avait oublié qu'il savait déjà depuis longtemps.
- C'est un gaz, Monsieur.
- Oui, je me souviens maintenant. Quelle horreur ! Comment ai-je pu accepter ça, moi ? Et que croyez-vous qu'il faille faire ?
- Pour vous, pas grand-chose si ce n'est d'avertir le Premier Ministre. Pour nous, trouver le ou les responsables, ce qui ne devrait pas être difficile.
- Qu'est-ce qui vous permet d'en être si sûr ?
- C'est simple, puisque des gens ont été contaminés par Veridad, c'est bien parce que quelqu'un le leur a inoculé. Parmi cette foule, il y en aura bien quelques-uns qui l'auront vu ou les auront vus. Et rappelez-vous que ces gens ne peuvent plus mentir, mais veulent au contraire être le plus sincère possible. Nous devrions donc facilement le ou les identifier et avec un bon signalement, cela deviendra une banale affaire de police. Si tout se passe bien, nous devrions pouvoir régler ce problème en quelques jours, une semaine tout au plus.
- Puissiez-vous être entendu, Monsieur Tronc.
- Je vous laisse, Monsieur le Ministre. Je crois que nous avons tous les deux du travail. Mes respects, Monsieur le Ministre.

Tronc fut raccompagné par l'un des deux conseillers tandis que le ministre interrogeait déjà :

- Impressionnant de froideur, cet homme-là. Vous le connaissez, vous ?
- Très bien, Monsieur. Il est le chef du fameux bureau 21 depuis huit ans. Après trois changements de gouvernement, il est toujours en place. Tous les politiques reconnaissent sa compétence et ne veulent pas s'en séparer. Et comme il n'a jamais montré ses préférences... Pour un civil, je dois

reconnaître qu'il fait bien son travail. Très bien, même. Il a eu de bons résultats dans le passé. Il ne faut pas oublier qu'il est resté vingt ans dans la maison.

- Et vous croyez qu'il faut porter crédit à ce qu'il dit ?
- S'il faut y porter crédit ? Il faut absolument en tenir compte, Monsieur. Il va vous adresser un rapport qui détaillera tout ce qu'il vous a dit et s'il vous a commandé de...
- Commandé ? Fit le ministre d'un ton vexé.
- Je voulais dire suggéré, Monsieur. S'il vous a suggéré de prévenir le Premier Ministre, soyez certain qu'une copie de ce rapport atterrira sur son bureau.
- Vous croyez ?
- J'en suis sûr. Même chez nous, tout le monde n'a pas un sens du devoir aussi prononcé que le sien. Et ne croyez pas qu'il fasse cela contre vous. Il veut simplement s'assurer que ce qui doit être fait le sera. S'il pense que le Premier Ministre doit être informé, c'est qu'il a de très bonnes raisons pour cela.
- Vous êtes sûr ?
- Je crois qu'il s'est même montré optimiste pour ne pas trop vous alarmer.
- Optimiste ? Vous trouvez qu'il a été optimiste ?
- Si vous voulez la vérité, Monsieur, nous sommes au début d'un cataclysme qui pourrait sacrément secouer le pays.
- C'est si grave que ça, vous croyez ?
- Regardez la vérité en face. Nous avons un fou qui se promène dans la nature et qui vaporise comme du parfum un produit dont une seule molécule nous ferait révéler la position de nos sous-marins atomiques à quiconque nous le demanderait.
- Alors ça, ça m'étonnerait, vociféra-t-il victorieusement, je ne sais pas où ils sont !
- C'est mieux comme cela, Monsieur.
- Nous voilà embarqués dans une sacrée histoire... Dire que je m'apprêtais à partir en vacances. La tête que va faire ma femme quand je vais lui dire de partir sans moi ! C'est déjà arrivé l'an dernier et je lui avais promis que ça ne se reproduirait plus. Vous croyez qu'il s'en sortira, Tronc ?
- C'est à souhaiter parce que si lui n'y arrive pas...

Au siège de l'Agence, vers quinze heures, Tronc avait réuni toute son équipe pour faire un point précis de la situation.

- Bon, tout d'abord, je viens d'avoir une conversation avec le ministre. Je l'ai

convaincu de nous donner la priorité absolue sur cette affaire. Donc, à partir de maintenant, on est tous à fond là-dedans. Pour commencer, je veux savoir où et quand ça a commencé. Marco, tu fouilles les données de Colette sur les deux dernières semaines. Il y a peut-être quelque chose qui nous aura échappé. Tout ce qui se rapproche, de près ou de loin, à des aveux spontanés, tu nous le ressors. Je veux un résumé complet pour la fin de la journée.

Tronc avait mis tant d'autorité et de conviction dans ses ordres que son subalterne osa tout juste répondre d'un hochement de tête que ses collègues reprirent en signe d'approbation.

- Lulu et JP, reprit-il, vous partez sur-le-champ pour Lyon et vous enquêterez chez Angelix. Je veux tout savoir : s'il y a des stocks de Veridad, en quelle quantité, s'il n'y a pas eu de vol, etc. Je veux que vous me fassiez part de la moindre anomalie. Vous avez toute latitude, je préviens Grauer de votre arrivée.
- Bien patron, reprirent en chœur les deux intéressés.
- Quand à toi, Roland, je veux savoir où se trouve le professeur Bellard, demanda Tronc en employant un ton moqueur lorsqu'il prononça le mot « professeur ».
- Tu crois qu'il peut y être pour quelque chose ? Répliqua Roland qui était le seul qui tutoyait le patron.

L'un et l'autre connaissaient le passé de Marc Bellard et pour eux, il resterait toujours celui qu'il avait été à ses seize ans : un petit anarchiste ou révolutionnaire – il n'y avait à leurs yeux aucune différence – qui avait tenté de poser une bombe et qui n'aurait pas hésité à recommencer s'ils ne l'avaient pas arrêté à temps. Ce n'étaient pas ces années d'études ni celles passées dans les grands laboratoires, y compris Angelix, qui allaient y changer quelque chose. Malgré les changements qui semblaient s'être opérés en lui, malgré l'âge qui avançait, Marc Bellard demeurait dans leur esprit, et surtout dans celui de Tronc, un être néfaste qu'il faudrait toujours surveiller.

- Tu sais bien ce que j'en pense. Je ne dis pas encore que c'est lui, mais je veux m'en assurer. Tu me le trouves, tu me montres quelques photos de lui en train de bronzer sur une plage du Gros-du-roi ou de Sainte-Marie et je serai rassuré.

Roland lui répondit d'un sourire où se mêlaient amitié, fidélité et amusement.

Il s'étonnait qu'un ancien agitateur pût mettre son ami dans un tel état d'agacement et, même s'il ne voulait pas le montrer, de crainte. C'était pour lui un gamin un peu rebelle qui s'était laissé entraîner, mais il n'avait rien d'un terroriste, ainsi que se plaisait à le nommer son ami. Lorsque la surveillance d'Angelix échut à Tronc, Roland vit tout de suite apparaître chez lui une sorte de haine lorsqu'il découvrit l'identité du professeur Bellard. Ce fut comme s'il le connaissait et qu'il avait contre lui un grief personnel. Les semaines suivantes, celui-ci fut presque déçu d'apprendre – par l'entremise d'un agent dans la place – que celui-ci menait une vie plus que tranquille. Célibataire, il vouait sa vie à son travail, allant jusqu'à dormir plusieurs jours de suite dans son bureau.

- Je te ramène ça. Il se peut que tu aies raison, après tout. C'est peut-être lui.

XXVII

Loin de toute cette agitation, Armelle et Marc avaient quitté la veille cette région alésienne qu'ils avaient révolutionnée avec leur élixir démoniaque et avaient rejoint Saint Rome-de-Tarn, à quelques kilomètres de Millau. Ils se trouvaient attablés dans la cour intérieure d'un restaurant qui, toute la journée, avait capté les chauds rayons du soleil et en exhalait à présent leur touffeur. En dépit du ciel ouvert, il n'y avait pas un souffle d'air si bien que l'on aurait pu se croire au début de l'après-midi si ce n'était la position du soleil qui fleuretait avec la ligne d'horizon.

- À nous ! Fit Marc en levant sa coupe de champagne avant de l'entrechoquer avec celle d'Armelle, ravie de porter un toast à leur amour.

Armelle but quelques gorgées, para son visage d'un sourire satisfait et pourtant teinté d'anxiété lorsqu'elle se décida à le questionner. Elle ouvrit la bouche et il lui sembla que les battements de son coeur s'étaient tellement accélérés qu'elle ne pouvait même plus les compter.

- Tu m'aimes ? Demanda-t-elle d'un ton bref. Je veux dire, tu m'aimes vraiment ? Je ne suis pas seulement l'assistante dont tu avais besoin pour réaliser ce que nous sommes en train de faire ?

Sa voix s'était mise à chevroter malgré elle, car en dépit des témoignages d'affection qu'il lui portait depuis le début de leur périple, en dépit même des ébats auxquels ils s'étaient livrés, elle avait l'impression de ne jamais avoir la réponse à cette lancinante question. À plusieurs reprises, elle avait même différé le moment où elle la lui poserait tant elle avait peur que la réponse sincère qu'il serait obligé de lui faire ne coïncidât pas avec son inclination. Une seconde de silence s'écoula avant qu'il ne répondît et durant cet insaisissable instant, la même pensée traversa leur esprit. Ils eurent tous deux conscience que Marc répondrait avec sincérité. Armelle le redoutait, mais en était en même temps heureuse, car au moins connaîtrait-elle l'exacte nature des sentiments de celui dont elle voulait partager l'existence. Ce fut une sorte de fatalisme qui s'empara de Marc et il songea qu'après tout, il n'y avait pas de raison de masquer ce qu'il éprouvait, n'était cette ancienne certitude qui lui faisait croire que plus jamais il n'aimerait. Il fouilla dans les yeux d'Armelle pour y trouver le regard de Catherine, scruta son visage pour y trouver les reflets de ses anciennes amours, il prit même sa main pour la comparer à celle qu'il tenait dans ses souvenirs, mais il dut bien admettre

qu'elles ne se ressemblaient pas.

Dans une sorte d'hallucination contrôlée, il voulut se persuader qu'Armelle et Catherine ne faisaient qu'une, mais la jeune femme qui venait de lui clamer son amour n'entraît pas dans les habits du fantôme qu'il entretenait. Catherine, trop fière, n'aurait jamais posé cette question, n'aurait jamais exprimé si ouvertement ses sentiments, même à lui. Ainsi que sous un nouveau jour, il admit en lui-même qu'Armelle n'était pas Catherine. Il s'avoua presque à regret qu'il n'était pas tombé amoureux d'un souvenir incarné, mais bien de cette sylphide avec qui il avait partagé son travail et à présent son incroyable dessein. Comme s'il fut las de lutter contre lui-même, de maquiller la vraie nature de ses sentiments, il posa sur elle un regard inhabituel : limpide et pur, sans faux-semblants, ses yeux caressèrent son visage avec avidité et même, avec concupiscence. Sa bouche, tel un géôlier fatigué, libéra les mots que son âme enfermait :

« Avant de te connaître et même avant ces dernières semaines, je croyais que mon cœur s'était refermé pour toujours. Depuis vingt ans, je ne me sentais plus capable d'aimer et même, je n'en éprouvais plus l'envie. J'ai connu autrefois ce sentiment, mais ce temps me semble si éloigné à présent que je croyais ne plus être capable de me transporter. Mes souvenirs, magnifiés par le temps, me laissent encore voir ce que peut être le bonheur, mais il y en a un pourtant... Celui du jour où tout s'est arrêté. Je croyais avoir une vie, une longue vie avec elle. Je croyais à ce bonheur que nous nous étions promis. Je ne savais pas que ce Graal que chacun veut atteindre, personne ne peut l'attraper, le conserver. On peut tout juste l'approcher, le caresser et si l'on est doué, l'appriivoiser un peu, autant qu'on pourrait le faire avec une libellule ou un papillon. Mais s'il s'en va, s'il décide de nous quitter, il n'y a rien à faire que de s'apitoyer, maudire, maugréer. On jure alors de ne s'y plus faire prendre par peur de souffrir encore. Quelquefois, il m'est arrivé d'avoir l'occasion de renouer avec les femmes sans d'ailleurs que je ne fasse rien pour cela. Certaines étaient intelligentes, cultivées et non dénuées de beauté. Elles auraient pu me rendre l'envie de quêter le bonheur, mais je ne les ai pas laissé faire. Même toi, lorsque tu es arrivée au labo et que j'ai su que j'allais travailler avec une femme, j'ai d'abord espéré que tu sois laide et vieille afin de ne pas risquer la tentation. Mais lorsque je t'ai reçue dans mon bureau – t'en souviens-tu ? – je me suis heurté à ta beauté et ton jeune âge avant de découvrir tes autres qualités. Mais je peux te le dire aujourd'hui : ce fut pour moi un travail de chaque jour que de te traiter avec autant de distance que je l'ai fait. À chaque instant que nous devions passer ensemble, je m'efforçais de

penser à toi comme à un collègue et non comme une collègue. J'ai imaginé toutes sortes de ruses pour ne pas risquer de tomber encore dans le piège amoureux qui pouvait m'attendre et m'être fatal. Je disais « il » au lieu de « elle », je t'ai cherché un prénom masculin qui se rapprochait phonétiquement du tien. Sur ce point, j'ai d'ailleurs dû renoncer, car je n'avais trouvé qu'Ahmed et cela ne t'allait pas du tout. Je me suis alors juré de n'utiliser que ton nom de famille. Longtemps, j'ai eu l'impression de plutôt bien réussir, nos relations se bornaient exclusivement au travail, nous ne nous sommes pas rapprochés ainsi que le font beaucoup de collègues, mais bien que notre histoire n'ait commencé que depuis peu de temps, je n'arrive pas à comprendre comment j'ai finalement échoué. »

Alors que ce dernier mot ternit le regard captivé d'Armelle, Marc se reprit :

« Ne le prends pas mal. Je veux dire en cela que je luttais objectivement pour me préserver de l'amour, du tien ou de celui des autres, et que ma volonté fut vaine pour contrecarrer un si puissant levier. Comme je te le disais, j'ai tout fait pour ne pas tomber amoureux de toi et si je m'étais entouré de ces précautions c'est bien parce qu'au fond de moi devait déjà poindre ce sentiment. Je me croyais flanqué d'une indestructible armure, celle de mon esprit que je pensais si puissant. Je m'imaginai aussi inattaquable qu'un rocher face à l'océan, fut-il démonté. Mais toi, sans jamais user de tempêtes et au contraire avec de simples et régulières marées, tu as érodé mon socle jusqu'à me faire vaciller. Oh, tu n'as même pas eu à forcer ton talent ! Tu t'obstinais chaque jour à ne pas vouloir être un homme ; même sous ta blouse blanche, on devinait la femme. Tes coiffures, tes parfums, tes sourires ou tes éclats de voix me le rappelaient sans cesse ainsi que des dagues venues entamer ma cuirasse. J'avais beau me tenir droit, chaque jour ma résistance s'émoussait. Il y eut alors ce soir, ce soir si particulier où je me trouvais au bureau, prêt à y passer la nuit. J'eus comme une sorte d'omniscience qui me fit comprendre que je devais changer ma vie. Ce fut l'un de ces moments – tu dois en avoir connus – où l'on a l'impression que tout est d'une extrême clarté. Même ma musique avait ce soir-là un ton différent. C'était presque comme si elle parlait avec des mots intelligibles et dénués d'ambiguïté. J'ai alors compris que je devais laisser Catherine où elle était et, sinon l'oublier, du moins la ranger dans mes souvenirs et ne plus penser à elle comme si elle était encore vivante. Et puis, est-ce d'avoir songé à celle qui me rappela notre idéalisme d'alors, je ne saurais le jurer, mais je pris conscience de ce que pourrait faire Veridad s'il était diffusé à grande échelle. Je m'imaginai d'abord l'effet qu'il produirait sur les quelques puissants qui gouvernent notre pays et

je faillis bien en rester là en me disant que je ne pourrais jamais les atteindre. Puis je me suis souvenu de cette théorie avancée par un chercheur américain qui soutient que deux personnes prises au hasard n'importe où dans le monde peuvent être réunies par l'entremise d'au plus cinq personnes prises dans le cercle de leurs connaissances. Cette réminiscence me donna alors cette idée de diffuser Veridad largement, d'autant que je savais déjà qu'une seule molécule pouvait se propager au travers de plusieurs personnes. Puis m'est venue cette troisième révélation. Si j'étais davantage croyant, je dirais que c'était pour moi la Sainte Trinité. Il m'est subitement venu à l'esprit que je ne voulais pas réaliser ce projet seul, mais que j'avais au contraire besoin de le partager avec quelqu'un qui m'était proche. Dans le même temps, était-ce de m'être affranchi de cette fidélité que je croyais devoir toute ma vie à Catherine? Une envie? Non, un irrépressible besoin de tomber amoureux m'avait envahi tout entier. Comme si je sortais d'un cachot après vingt années de la plus noire déréliction, j'eus l'impression de me retrouver au grand jour par un froid matin d'hiver : chaque bouffée d'air nous brûle les poumons, mais par contraste, nous ressentons notre propre chaleur, matérialisée par nos exhalaisons vaporeuses, qui nous assure que nous sommes bien vivants. Cette froideur, c'était le monde vide qui m'entourait. Je m'aperçus, comme si j'avais été aveugle jusqu'alors, que je n'y connaissais personne, que pas un homme au monde ne pouvait se targuer de mon amitié, et inversement. Pourtant, à peine l'avais-je inspirée, que ma première bouffée d'air, celle qui me fit me sentir vivant, ce fut toi. Mon monde était vide, mais toi, tu étais là. Je songeai à ton visage et voulus me le remémorer pour en avoir une image nette, comme pour être bien sûr que c'était de toi dont j'avais besoin. Lorsque j'y parvins et que tes traits emplissaient mes yeux, il me sembla que ma musique avait encore pris un ton nouveau. Me croirais-tu si je te disais qu'il me semblait entendre la marche nuptiale? Que n'ai-je eu envie alors de t'avoir tout près de moi, de tout t'avouer : la froide indifférence que je m'étais efforcé d'avoir à ton égard, ta beauté que je feignais – avec toutes les peines du monde – d'ignorer. J'allais te dire – et combien de fois ai-je eu envie de le faire ces deux dernières semaines – que j'étais ce soir-là tombé amoureux de toi. Mais je crois que ce n'est finalement pas l'exacte vérité. Cela s'est sans doute fait par petites touches successives. J'avais longtemps réussi à occulter ce sentiment, à prendre le pas sur lui, jusqu'à ce soir où ma résistance s'étiola comme de vieilles ficelles avant de finalement céder. Encore une fois, il me sembla ce soir-là tomber amoureux alors que je ne faisais qu'admettre une vérité déjà bien assise. À présent, je dois te dire – je sens bien que même si je voulais me taire, Veridad m'en empêcherait – combien il m'a été difficile de vivre les jours qui ont suivi. Au fond de moi, j'étais persuadé que tu

éprouvais pour moi ces mêmes sentiments que ceux qui accéléraient les battements de mon cœur à ta simple vue et pourtant je faisais l'impossible pour ne pas me dévoiler. Sais-tu comme j'ai souffert de ces journées passées à ton côté dans la trop parfaite routine de notre travail ? Je souffrais même doublement : de mon obstination silencieuse d'abord, puis de m'apercevoir que j'étais mon propre tourmenteur ensuite alors qu'il me suffisait de me décider pour que cessent mes tortures. »

Depuis plusieurs minutes, les yeux d'Armelle brillaient d'un humide éclat tandis que son corps lui semblait s'être évaporé. Il ne lui restait plus que la sensation que produisaient ses battements de cœur dans sa tempe, seulement complétée par l'ouïe et la vue. Sa bouche lui apparaissait aussi fermée qu'un tombeau, comme si elle voulait retenir d'improbables mots que sa gorge nouée aurait étranglés.

- Mais... Mais pourquoi n'as-tu rien dit ? Rien fait ? Demanda-t-elle avec difficulté.
- Mes raisons sont mauvaises et stupides. J'aurais préféré les garder pour moi et t'en donner de meilleures, mais Veridad m'en empêcherait. Et après tout, c'est mieux ainsi. Il faut que tu connaisses mes défauts, mes faiblesses, car si tu persistes à m'aimer après cela, ce sera d'un amour juste et sincère. J'aimerais, bien sûr, être l'homme parfait que tu crois tenir en face de toi, mais je ne le suis pas. L'imperfection est inhérente à notre condition humaine et de nos travers peuvent naître le meilleur ou le pire. Si je ne voulais rien dévoiler de ce sentiment que je venais tout juste d'admettre, c'est à cause de ma stupide fierté. Oui, je te l'avoue sans gloire, j'avais peur de t'apparaître sous un autre jour, peur que tu m'accuses d'inconstance, peur de voir ton regard changer si je m'étais trompé sur ton inclination. J'étais si fier de l'admiration que tu me portais que je ne voulais pas risquer ton mépris, subir l'humiliation d'être éconduit si jamais tu ne m'aimais pas. Mon rôle n'était pas parfait, il me privait de l'essentiel : cette proximité de ton être que mon sang bouillonnant réclamait à toutes forces en frappant mon cou et ma tempe. Mais il m'offrait de te voir tous les jours, il m'offrait ta déférence, ton admiration, celle que tu vouais au *grand* chercheur que j'étais. L'on veut toujours plus, toujours mieux dans la vie, mais si peu que ce soit, l'on a toujours peur de perdre ce que l'on a.

Armelle ne retint plus les larmes envahissantes qui brouillaient sa vue. L'été n'était pour rien dans la bouffée de chaleur qui avait happé son corps. Le ventre et la gorge serrés, elle s'émouvait profondément des paroles que Marc

venait de prononcer. Jamais de telles choses ne lui avaient été dites, jamais ce ton sincère n'avait tant embelli les mots qu'elle recevait. Elle éprouva cette douce et puissante certitude de ne s'être pas trompée en écoutant les murmures de son cœur ; elle se sentait riche d'un inestimable trésor et redouta tout à coup de pouvoir le perdre cependant qu'elle mesurait sa chance de le posséder. Elle s'approcha de lui au plus près jusqu'à sombrer dans ses bras, lova sa tête dans le cou de Marc et clama dans des phrases hachées par une lourde respiration combien, elle aussi, était amoureuse. Ses baisers dirent pour elle ses certitudes, son bonheur imprononçable, sa peur de le perdre. Peu à peu, les mots se turent pour laisser place à un plus ancestral langage. Malgré les minutes qui s'étaient discrètement égrainées pour faire place à l'heure du dîner, la cour du restaurant demeurait déserte comme si le ciel lui-même s'était employé à les préserver des regards du monde. Malgré lui, et à ses propres dépens, l'unique serveur présent les fit revenir à la réalité lorsqu'il s'écroula sur une table après avoir trébuché sur quelque obstacle. Ils séparèrent leurs bouches, rouvrirent les yeux pour jeter un bref coup d'œil sur la cause de ce soudain vacarme et bien vite, croisèrent leurs regards plus bavards encore que les langues des meilleures commères.

Il était déjà vingt-et-une heures au bureau 21 lorsque Marco, pratiquement hors d'haleine, vint retrouver son chef.

- Qu'est-ce qui t'arrive, Marco ? Tu as couru jusqu'ici depuis ton bureau et ça t'a mis dans un état pareil ? Il y a tout juste quelques mètres !
- Non, patron. J'étais descendu me chercher un sandwich avant que ça ferme. J'ai couru. J'ai épluché les derniers comptes-rendus de Colette. Il y a du nouveau et ça va vous intéresser. Il y a quatre jours, le numéro quarante-sept portait ce titre explicite : « Mystérieux aveux spontanés en Rhône-Alpes ». Je vous ai imprimé le détail du mémo : un médecin s'est soudain mis à parler avec la plus grande franchise, allant jusqu'à révéler à deux de ses patients qu'il était l'amant de leur femme. Un peu plus tard, des journalistes locaux se sont rendus sur place et ont constaté que tous les témoins de cette affaire répondaient si franchement qu'ils n'hésitaient pas à montrer une mauvaise image d'eux-mêmes. Deux jours plus tard, dans l'Ardèche, le P.D.G. d'Eléco, une entreprise de recyclage, avoue spontanément polluer un cours d'eau par d'importants rejets de produits toxiques. Attendez ! Lorsque le journaliste lui a demandé pourquoi il avouait subitement ses méfaits, l'intéressé a répondu qu'il ne pouvait pas faire autrement. Et voilà maintenant cette affaire alésienne qui arrive. Jusqu'à présent, le phénomène a suivi un itinéraire et ne s'est pas développé spontanément en un point quelconque du territoire.
- Oui, je vois. Tronc réfléchit un instant et reprit. Et le premier incident, il a eu lieu où exactement ?
- Si je devine le sens de votre question, patron, c'est à cent kilomètres à peine des laboratoires d'Angélix.
- De plus en plus intéressant. Tu as fait du bon boulot, Marco. À partir de demain, je veux qu'on modifie les paramètres de Colette : je veux voir ressortir toute information dans laquelle il est question d'aveu, de dénonciation, et tous les synonymes qui vont avec. Et les cinquante entrées de la liste devront être examinées.
- Mais je suis tout seul, patron. Vous avez envoyé tous les autres sur le terrain.
- Ne t'inquiète pas. Dès demain, tu auras des renforts. Je vous obtiendrai du monde à la première heure. Tu peux rentrer chez toi.
- Merci patron. Et à demain !
- Oui, à demain.

Tronc ne répondit que machinalement, car son esprit zélé était déjà tout occupé à remplir sa mission d'information auprès de ses supérieurs. Seul devant son écran d'ordinateur, une joie visible – celle de pouvoir soupçonner ce Marc Bellard qu'il exécrait – se lisait sur son visage, même si dans les arcanes de son cerveau se mesurait la gravité de la situation. Ses soupçons lui paraissant assez fondés, il pensa de son devoir d'en référer directement au Premier Ministre et non plus seulement au ministre de la Défense.

NOTE CONFIDENTIELLE

Source : Bureau 21

Objet : Graves menaces sur l'ordre public

De mystérieux cas d'aveux spontanés ont été remarqués depuis le cinq juillet. D'abord anecdotiques, ils ont pris une grande ampleur dans la journée du huit juillet près d'Alès. Nos investigations nous conduisent à penser que celles-ci n'ont rien de fortuit, mais qu'au contraire, elles sont la cause d'une fuite de l'un de nos plus importants projets de recherche : le nouveau sérum de vérité actuellement mis au point par le laboratoire français Angelix. Nous pensons qu'une ou plusieurs personnes contaminent volontairement la population, mais nous n'avons pas encore pu déterminer si le produit utilisé est ou non contagieux. Si cela s'avérait, il est de mon devoir de vous informer que les conséquences pour le pays seraient certainement très négatives.

Cordialement.

P.T.

XXVIII

Au dixième jour, le fléau commença d'envahir Paris. Tout débuta dans la chambre d'un grand hôtel de la ville tandis que la rue encore paisible sur laquelle elle donnait bruissait de ses premières automobiles.

- Tu as bien dormi ? Demanda l'homme, la cinquantaine ventripotente, le torse poilu et le cheveu déjà clairsemé, à sa femme qui venait de quitter la salle de bain, les cheveux humides et drapée d'un peignoir.
- Oui, oui, comme d'habitude. Tu sais, cela fait longtemps que ce genre d'endroit ne m'amuse plus. Nous avons encore passé un dîner assommant avec ton Wilfried Machin, là...
- Wilfried Mankel !
- Oui, si tu veux. Je me suis ennuyée comme ça n'est pas permis. Sa femme qui ne parle pas un mot de français, moi qui ne comprends rien à l'anglais et vous qui parliez de vos plans, vos capitaux et...
- Tu savais bien que c'était un dîner de travail. Je te l'avais dit et...

Il fut interrompu par le garçon d'étage qui frappait à la porte.

- Entrez ! Hurla-t-il avec un peu d'agacement. Puis, voyant le visage familier de l'employé, il adoucit soudainement le ton. Tiens, bonjour Simon.
- Bonjour, Monsieur. Monsieur a-t-il bien dormi ?
- Ça va, ça va. Et toi, Simon, ça va bien ? Demanda-t-il d'un ton paternaliste que son statut de client régulier lui permettait d'employer.

L'employé ne put réprimer le commentaire admiratif qui lui vint lorsque la femme parut sous son regard.

- Ah ! Je vois que Monsieur a bon goût. D'une fois sur l'autre, elles sont toujours aussi belles.
- Je vous demande pardon ! S'exclama l'intéressée en ajustant son peignoir.
- Je disais que vous n'aviez rien à envier aux précédentes conquêtes de Monsieur.
- Quoi ? Hurla-t-elle avec horreur.
- Mais non, chérie, il plaisante. Non, mais ça ne va pas vous, de vous permettre de telles familiarités avec les clients ? Qu'est-ce qui vous prend ?
- Mais Monsieur, je disais simplement que votre compagne, enfin votre amie n'avait rien à envier à celles que vous emmenez ici d'habitude.
- Non, mais chérie, écoute-le ! Il délire !

- Quoi, Monsieur ? Je ne fais que dire la vérité ! Et puis vous m'avez toujours demandé de dire cela... Vous vouliez qu'elles pensent que vous aviez du succès.
- Non, mais ça ne va pas, non ? Chérie, je t'assure que je n'ai jamais emmené personne d'autre que toi ici. Enfin, c'est absurde.

Le garçon d'étage s'approcha de lui, à quelques dizaines de centimètres, puis l'interrogea :

- Vous êtes bien sûr, Monsieur ?
- Oui, oui ! S'emporta-t-il. Et puis sortez de ma chambre, j'en ai assez entendu. Allez, dehors ! Fit-il en le raccompagnant avec brusquerie.
- Christian, tu me trompes ? Dis-moi la vérité. Même si c'est vrai, je préfère ça au mensonge.

Déjà, Veridad qui s'était insinué dans le corps de l'homme qui avait eu la malchance d'être le premier à parler à ce garçon d'étage revenu la veille de ses vacances en Ardèche, oeuvrait à la transformation de l'hôte qui venait de le recevoir. Sans même que son inventeur sache vraiment comment, cette infime molécule changeait le mode de perception, le rapport aux autres qui prenait soudainement plus d'importance, mais plus encore, et c'est là que résidait son inviolable secret, plaçait l'image de soi à la première place des qualités qu'il fallait posséder. C'était la probité davantage que la vérité que Marc Bellard avait condensée à l'extrême dans ces particules gazeuses. Probité exacerbée et poussée si loin qu'elle inclinait à la plus parfaite honnêteté et forçait finalement toute personne atteinte à dire la vérité, quelles qu'en soient les conséquences.

L'homme voulut nier encore, mais chaque seconde qui passait jouait contre lui. Il lui parut que même en rassemblant toutes ses forces, en tressant chaque fil de sa volonté en une corde des plus solides, celle-ci ne supportait plus le poids de ses mensonges. Elle vint s'asseoir près de lui sur le bord du lit défait dont les draps plissés témoignaient de l'amour charnel qu'ils avaient consommé et lui demanda, nue sous son peignoir relâché, s'il l'avait trompée. Vaincu par une sorte de magie inconnue, sa volonté céda le pas à une probité nouvelle qui aurait jadis contrarié la plupart de ses affaires et, à demi-mot, usant d'un ton repentant, il avoua ses escapades, cita des prénoms et des dates, fournit des détails sur les circonstances et s'accusa enfin, après de longues minutes, de n'être qu'un misérable. Le silence de son épouse, lourd comme un ciel orageux, promettait de se briser dans des cris ou des pleurs,

dans quelque terrible scène de ménage où tout ce qui pourrait se projeter au travers de la pièce le serait et pourtant, à son grand étonnement, il n'en fut rien. Atteinte du même mal avec soudaineté, elle fut prise à son tour de cet étrange besoin d'accorder sa conscience avec son nouveau moi. Et le mari trompeur qui avait déjà imaginé la salle d'audience où serait prononcé le divorce – à ses torts –, fut pris de stupéfaction lorsque, à son tour, sa femme lui fit pratiquement les mêmes révélations que celles qui étaient sorties de sa bouche quelques instants plus tôt. Abasourdis, autant par leur honnêteté nouvelle que par les tromperies de l'autre, ils sondèrent leur propre cœur et s'aperçurent qu'en dépit de leurs incartades, leur amour pour l'autre ne s'était pas altéré. Au contraire, rien ne leur semblait à présent plus solide que ce lien qui les unissait, le reste ne leur apparaissant rétrospectivement que comme des moments volés à la routine de leur quotidien. Ils s'embrassèrent alors longuement pour se pardonner l'un à l'autre. Dans une ville aussi dense que Paris, ce serait entre vingt et cinquante personnes par jour qui allaient être contaminées et chacune d'entre elles en contaminerait à son tour un nombre identique. Le chef du bureau 21 n'ignorait rien du caractère exponentiel des contaminations et c'est pourquoi il voulait rattraper ce Marc Bellard, à ses yeux responsable de l'épidémie qui s'annonçait, afin de l'endiguer, s'il en était toutefois encore temps.

XXIX

Au matin du onzième jour, divers incidents furent rapportés dans les villes déjà traversées par les deux complices, mais hormis Alès, aucune grande ville ne semblait massivement atteinte. En observant le premier compte-rendu de Colette sur les événements de la veille, Tronc eut davantage l'impression d'être un médecin surveillant la progression d'une épidémie que le chef d'un bureau de renseignement. Il songea un instant à ses hommes qu'il avait envoyés sur le terrain, excepté Marco. Ils constituaient son bras armé et la réussite dépendait d'eux alors que lui ne faisait que coordonner leurs actions. Il pouvait bien avoir le meilleur des plans de bataille, aucune victoire ne serait remportée sans la vaillance de ses soldats. Mais il avait confiance en ces hommes qu'il connaissait bien et qui n'avaient jusque-là jamais démerité. Un doute pourtant, entamait sa confiance : « Et si cette fois c'était différent », se disait-il. Il avait maintes fois surveillé, traqué, retrouvé des hommes capables de nuire à l'État et peut-être y arriverait-il encore cette fois-ci, mais que pouvait-il faire contre Veridad ? Était-ce seulement de son ressort ? Quelqu'un au-dessus de lui avait-il déjà mesuré la gravité du fléau qui, presque sous ses yeux, essaimait dans tout le pays ?

Cela lui fit penser qu'il n'avait pas reçu de réponse de son mémorandum de la veille. Bien sûr, les logiciels de communication de l'Agence ne ressemblaient pas à une vulgaire messagerie où s'échangent des courriels superflus, mais il songeait que le phénomène qu'il avait décrit était assez inquiétant pour qu'on lui réclamât des informations plus détaillées. Il avait même pensé qu'une cellule de crise auprès du Premier Ministre serait conséquemment constituée. Une journée et une nuit avaient passé, alors que chaque heure comptait, et rien de tout cela ne s'était produit. Malgré son arrivée matinale, le jour s'était levé avant lui, mais il pouvait, depuis les fenêtres de son bureau, regarder la ville s'éveiller lentement, ignorante de la lourde menace qui pesait sur elle. Aujourd'hui encore, elle pouvait s'offrir le luxe de sortir paisiblement de son sommeil avant de plonger dans l'indolence relative des longues journées d'été. « Mais demain, qu'arrivera-t-il ? », s'angoissait-il. Après s'être mis dans la peau d'un médecin au chevet de son malade, Tronc se sentit tout à coup être un météorologue, seul encore à savoir qu'un ouragan dévastateur menaçait, haut dans le ciel, les rivages de sa contrée.

À six cents kilomètres de là, un peu au sud de Mont-de-Marsan, Armelle venait de s'éveiller. Un rai de lumière perçait entre les rideaux disjoints et

diffusait une lueur orangée au travers de ses paupières. Éblouie lorsqu'elle ouvrit l'oeil, elle s'écarta du trait lumineux et se demanda, l'espace d'une ou deux secondes, où elle se trouvait. Elle sentit l'odeur du drap léger posé sur elle, la mollesse du matelas dans lequel elle s'enfonçait au moindre mouvement, appréhenda d'un regard l'intérieur du camping-car lorsque le parfum de Marc vint emplir ses narines. Un sourire envahit son visage ainsi qu'un réflexe inné. C'était un sourire de contentement et de bonheur, celui de voir que tout ceci n'était pas un rêve, que Marc était bien là, auprès d'elle. Le camping, la cavale, sa situation professionnelle brisée, tout cela n'avait plus d'importance. Seul Marc comptait. Elle se mit à le contempler tandis qu'il dormait encore. Il était là, immobile et serein, à partager son lit. Sans doute ne rêvait-il à rien, car son visage paisible ne s'animait d'aucun tic, d'aucun rictus ni serrement de dents. Il ressemblait à un enfant qui venait de naître et n'en était que plus attendrissant. Elle songea, en goûtant la beauté de son visage, qu'elle était à présent amoureuse comme jamais elle ne l'avait été. Elle reconnut intérieurement qu'elle avait besoin de lui, de se trouver là où il était, d'écouter la moindre de ses paroles, de tenir sa main ainsi qu'un couple débutant, de se lier à lui de toutes les manières possibles. Par les mystérieux hasards de la vie ou par une divine volonté, elle qui tirait autrefois la plus grande fierté de son indépendance, ne rêvait plus que de s'enchaîner à un autre être, de lui subordonner sa volonté, de lier son destin à cet homme qui accaparait ses pensées, ses sentiments et même, chacune de ses respirations. Sa situation n'avait jamais été aussi précaire et pourtant elle vivait ces journées en tutoyant le bonheur à chaque instant. Plus qu'un homme, il lui semblait avoir rencontré un demi-dieu tant il paraissait omnipotent. Elle se disait qu'avec lui, il n'y avait pas de mauvaise situation de laquelle il n'aurait su les extirper, pas de problème dont il n'aurait trouvé la solution, pas de péril qu'il n'aurait surmonté. Elle le regardait avec cette confiance infinie, ce sentiment de sécurité, archaïque, mais jamais effacé par des siècles de civilisation, procuré par la présence du mâle à sa femelle. L'instinct maternel aussi se diluait dans ses yeux de jeune femme. Elle attendait le réveil de son poupon pour éprouver la sensation d'avoir été là pour lui adresser son premier sourire de la journée.

Deux heures plus tard, Marc n'était plus ce chérubin endormi qu'Armelle avait contemplé. Il était redevenu le plus solide des hommes, celui qui prenait son destin en main et qui s'était juré de changer celui des autres. « Cela fait onze jours que nous avons commencé » lui avait-il dit un peu plus tôt. « Les effets de Veridad devraient à présent être bien visibles. À partir d'aujourd'hui, nous achèterons les journaux et écouterons la radio. Nous

allons même acheter une petite télé. Je pense que nous pourrions voir quelques séquences savoureuses.» Marc semblait s'être délecté en prononçant cette dernière phrase.

Suivant scrupuleusement le programme qu'il avait édicté, ils se trouvaient chacun dans un fauteuil en train de lire les quotidiens, n'hésitant pas à interrompre la lecture de l'autre lorsqu'ils découvraient un article concernant leur entreprise :

- Écoute ça, Marc : « Alès semble être devenue l'éprouvette sociale du pays. Depuis le *mea culpa* des dirigeants du plus grand supermarché local, d'autres ont suivi le même exemple. Toutes les catégories sociales revendiquent âprement des hausses de salaire, de meilleures conditions de travail. Beaucoup d'employés dénoncent ce qu'ils taisaient souvent depuis des années : heures supplémentaires jamais rémunérées, non respect des conditions de sécurité et la liste est longue. De leur côté, les patrons semblent jouer cartes sur table. Ils reconnaissent les erreurs du passé et affichent une volonté de changer qui paraît sincère. C'est d'ailleurs le maître mot de ce qui se passe ici depuis quelques jours : la sincérité. Les rapports entre les gens ont indéniablement changé. Chacun semble plus à l'écoute et surtout, chacun semble désireux de se confier, comme si plus personne n'avait rien à cacher. »
- Nous avons lancé une révolution et elle ne s'arrêtera plus maintenant, dit Marc avec satisfaction. Tout ça n'est que le début ; tu verras les proportions que cela prendra. Tiens, écoute à ton tour, je te résume l'article : hier, les gendarmes procédaient à un simple contrôle d'alcoolémie lorsque l'un des automobilistes est descendu de sa voiture pour avouer spontanément son appartenance à un réseau de trafic de voitures volées. Il ne participait pas lui-même aux vols, mais connaissant plusieurs langues slaves, il était en contact avec ses clients situés dans plusieurs pays de l'Est. Et lorsque les gendarmes lui ont demandé pourquoi il leur racontait tout ça, il ajouta qu'il venait de Serbie et qu'il n'avait pas de papiers. Il était venu en France par l'Italie avec son fils après que son épouse fut tuée pendant la guerre. N'ayant pas d'autre moyen de subsister, il avait accepté ce travail, mais à présent, il préférerait encore avoir des ennuis avec la police plutôt que de continuer cette activité malhonnête. Il ne voulait pas que son fils ait un jour honte de lui. Même si je n'en ai jamais douté, cela démontre l'universalité de notre procédé. Lorsque Veridad se sera insinué dans les autres pays, il agira exactement comme ici. Je n'ose encore y croire tant les choses se passent pour l'instant à merveille. Te rends-tu compte, Armelle, que c'est

sans doute le monde que nous sommes en train de changer ? Le monde !
Comprends-tu ?

Armelle sourit et se montra enthousiaste, mais elle ne parvenait pas à partager entièrement son optimisme. Cela pouvait-il être aussi facile que cela ? Quelques flacons de Veridad disséminés ici et là et c'en serait fini de l'hypocrisie et du mensonge ? Elle aurait voulu y croire tout autant que lui, mais n'y arrivait pas.

- Oui, je me rends compte. Mais tu crois vraiment que ça peut marcher ? Que le monde entier peut être transformé ? Ce n'est tout de même pas à nous deux, avec nos quelques litres de Veridad que nous allons changer tout ça. J'aimerais tant avoir ta ferveur...
- Nous ne perdrons plus la bataille, Armelle. Plus maintenant. Même si nous jetions à l'égout ce qui nous reste, rien n'arrêterait plus le processus que nous avons initié. Il est lancé et l'épidémie sera bientôt une pandémie. Il faudra peut-être même inventer un autre mot, une *mondémie* pourquoi pas, pour nommer ce phénomène qui couvrira bientôt le globe. Je peux te dire qu'ils peuvent même nous rattraper et nous arrêter, cela ne changera rien. Et même s'ils nous mettent au travail forcé, il faudra des semaines et même certainement des mois avant de trouver l'antidote, s'il existe, ce dont je ne suis pas du tout certain. Non, ma belle, ne crains plus rien. Notre combat, celui que je voulais livrer voici plus de vingt ans, est livré et nous l'avons remporté. Je vis les plus beaux jours de ma vie et c'est à toi que je les dois.

Les yeux d'Armelle, ainsi que son coeur, s'enflammèrent tandis que l'émotion empourprait son visage.

« Si je ne t'avais pas rencontrée, si je n'étais pas – contre ma propre volonté – tombé amoureux de toi, rien de tout cela ne serait arrivé. J'aurais continué loyalement mon travail pour Angelix et ses dirigeants, eux-mêmes à la botte de l'armée qui aurait utilisé mon invention avec tous les scrupules qu'on lui connaît et aurait bafoué les idéaux qu'autrefois ma jeunesse avait portés et que j'avais sagement étouffés pour rentrer dans le rang, m'insérer dans la société, comme on dit. J'avais fait un trait sur ce passé, renoncé à toutes ces idées généreuses que seule la jeunesse sait porter et qui pouvaient offrir à tous un monde plus juste, plus humain dans le beau sens du terme. Il ne me restait plus qu'à les renier, ce que j'allais faire avec ce projet. Je ne sais pas comment tu t'y es prise pour m'ensorceler, mais je veux que tu saches qu'il ne m'est rien arrivé d'aussi heureux depuis... si longtemps ».

Une brève pensée pour Catherine avait traversé son esprit, mais il ne voulait plus l'évoquer, en particulier devant Armelle qu'il ne voulait pas rendre inutilement jalouse, s'il était possible de jalouser une morte, mais savait-on jamais avec les femmes ? S'était-il dit.

En dépit de tous les avantages qu'offrait le mode de transport et d'hébergement qu'avait choisi Marc, un inconvénient tout de même lui faisait presque regretter son choix. Sa nature calme et solitaire s'accordait mal avec le tumulte et l'agitation qui régnaient sur les campings. Il aurait de loin préféré le calme feutré d'une chambre d'hôtel s'il ne s'était agi que de son confort personnel, mais s'il y avait un moment songé lorsqu'il préparait son périple, il y avait renoncé tout aussi rapidement, car il savait très bien que ces lieux étaient infiniment plus surveillés que les campings et puis dans ces établissements, il se trouvait toujours quelqu'un pour reconnaître un visage : le réceptionniste, le garçon d'étage ou la femme de ménage. Dans un tel endroit, au contraire, il y a tant et tant d'allées et venues qu'elles en deviennent incontrôlables. Aussi, prenait-il un peu sur lui pour supporter la radio du voisin ou les cris joyeux des enfants alentour, car tous ces paisibles vacanciers garantissaient, à leur insu, son anonymat.

La fin de la matinée approchait déjà et un certain calme était revenu alors que les estivants s'en étaient allés prendre d'assaut le supermarché local. Armelle suggéra d'utiliser la piscine, Marc lui sourit et acquiesça du regard. Il monta dans leur roulotte et fut changé en un instant. Il portait un maillot noir et sa serviette pendait autour de son cou. Armelle entra à son tour et referma la porte. Marc l'attendit debout sans imaginer qu'elle mettrait plus d'une minute ou deux. Cependant, il l'entendit marcher puis il n'entendit plus rien. De nouveau, quelques pas sourds se firent entendre – elle devait avoir ôté ses chaussures – avant qu'un autre silence vînt prolonger son attente. Il s'était assis puis relevé, avait fait quelques pas autour de la table puis, plus par impatience que par voyeurisme, il s'était approché d'une fenêtre. Le verre fumé l'empêchait de voir, aussi colla-t-il son visage contre celui-ci avant de cacher de ses mains la lumière qui lui parvenait de côté. La porte du cabinet de toilette, parée d'une glace, était grande ouverte. Armelle y jugeait de l'effet de l'un de ses maillots de bain, fit une légère moue, et ôta les maigres vêtements qui cachaient les attributs de son sexe. Déjà brunie par le soleil, elle offrait à son amant le spectacle de sa voluptueuse nudité, celles que les femmes ont naturellement, mais que la routine de la vie en couple leur retire le plus souvent à force d'habitude. Un deuxième puis un troisième maillot

vinrent tour à tour épouser ses formes avant qu'elle ne se décidât pour l'un d'entre eux. Marc s'amusait, mais aussi s'émouvait de cette appétence naturelle pour la séduction chez les femmes. Soigneuses d'elles-mêmes, elles veulent à tout moment paraître belles, agréables à l'oeil d'autrui comme si leurs mères leur avaient inculqué la politesse de la beauté. Il se demandait ce que tout homme aimerait comprendre : pourquoi sont-elles ainsi ? Il interrogeait son savoir, observait Armelle comme s'il assistait à une expérience scientifique, mais ne trouvait pas. À présent qu'ils s'aimaient, qu'elle l'avait conquis, quel besoin avait-elle d'hésiter entre ces morceaux de tissu qui lui allaient tous merveilleusement ? Une moitié seulement de l'humanité possédait la réponse à ce qui reste pour la seconde un grand mystère. C'était l'idée que Marc en avait et il lui sembla finalement moins difficile d'avoir créé Veridad que de résoudre cette insoluble énigme. Lorsqu'elle sortit, elle ne se douta pas d'avoir été épiée et Marc ne lui en dit rien, préférant garder pour lui le souvenir plaisant de cet intime moment.

Ils badaudèrent main dans la main jusqu'à la piscine encore déserte. Le lieu public le plus bruyant du camp était encore préservé de l'agitation et du tumulte qui bientôt l'envahiraient. Seul le clapotis de l'eau d'une petite fontaine se mélangeait avec la musique lointaine qui émanait du restaurant encore fermé à la clientèle. À mesure qu'il s'élevait dans le ciel, l'astre brillant prodiguait sa bienfaisante chaleur estivale et déjà le sol qui bordait la piscine en était ivre. Armelle y posa les pieds avec une certaine délectation, car elle était éprise de l'été dans toutes ses manifestations. Ouvrir la portière de sa voiture restée la journée durant sous un soleil de plomb et recevoir une bouffée de chaleur avant de s'engouffrer dans la fournaise ne fut jamais pour elle un déplaisir, pas plus que de sentir la moiteur envahir son corps dès les premières heures de la journée. Alors goûter le plaisir de chacun de ses pas chauds était pour elle de ces petits bonheurs que la vie veut bien vous offrir gratuitement et dont elle profitait avec reconnaissance. Elle remercia intérieurement le soleil d'être là, de briller pour eux et pour toute l'humanité, comme si elle s'adressait à un être qui pouvait entendre son contentement. Ils s'étendirent l'un à côté de l'autre sur deux des innombrables transats trop impeccablement alignés et tandis que Marc s'offrait un bain de soleil, Armelle poursuivit la lecture du livre qu'il lui avait suggéré l'avant-veille.

Ainsi que tous les êtres qui s'éprennent au-delà de la raison, elle voulait tout aimer de lui, des détails les plus insignifiants aux choses les plus profondes. Elle désirait connaître et aimer sa façon de se coiffer autant qu'elle voulait posséder sa musique, ses auteurs, les idéaux qui faisaient tanguer son coeur

et chavirer son esprit. Deux jours plus tôt, ils avaient, tout au long de la soirée, parlé de littérature. Cela avait été pour elle un de ces moments qu'elle voulait garder au creux de son âme, car au-delà des livres, Marc avait aussi évoqué ses jeunes années, celles qu'elle se plaisait à qualifier de révolutionnaires, comme pour élever un mythe. Elle l'avait laissé parler autant qu'elle l'avait pu, préférant de loin se délecter de ses paroles plutôt que d'évoquer le souvenir de ses bonnes lectures. Elle citait un titre et son auteur, donnait quelquefois la trame du récit lorsqu'elle s'en souvenait encore, mais ne parvenait pas, elle le sentait bien, à restituer les émotions qu'elle avait éprouvées au cours de ses lectures. C'était pourtant cela qu'il aurait fallu transmettre de préférence à toute autre chose, mais elle ne trouvait pas les mots. Marc pouvait au contraire faire l'éloge d'un livre lu vingt ans plus tôt, ses mots étaient autant d'incitations à le lire. Il avait dû ce soir-là mentionner dix ou quinze ouvrages, elle n'avait pu en faire le compte tant elle s'était laissée subjuguée par celui qui sous ses yeux s'était mué en orateur puis en propagandiste. Elle avait voulu d'abord retenir au moins les titres qu'il citait et dont les auteurs paraissaient être de ses amis, mais chaque récit effaçait le précédent, occupant à lui seul toute l'attention de l'amoureuse émerveillée. Le lendemain pourtant, alors qu'ils se trouvaient encore étendus sous le drap léger au sortir de la nuit, elle le regarda ou plutôt le contempla. Les souvenirs de la veille lui revinrent et distillèrent en elle une joie et une fierté sans pareille. Mentalement, elle revécut cette soirée désormais idéalisée et sa mémoire, cette amie qui l'avait si cruellement trahie la veille, lui fit d'innombrables cadeaux : ce furent d'abord deux, puis cinq, puis dix titres qui lui revinrent soudain alors qu'elle observait les infimes mouvements de son visage. Elle se jura de ne plus les oublier et se rassura en songeant qu'elle n'était plus ensorcelée comme elle l'avait été la veille. Pour l'heure, son magicien dormait sans pouvoir l'envoûter de nouveau. Au premier moment qu'elle eut, elle acheta tous ceux qui étaient disponibles, refusant que les autres fussent commandés.

Lorsqu'elle commença le premier des cinq ouvrages qu'elle avait pu se procurer, Marc, le merveilleux Marc, ne la moqua pas ni ne lui fit la moindre remarque, même s'il s'amusait intérieurement de la ferveur qu'Armelle nourrissait. Telle une bible sacrée, elle prit un soin délicat pour ce livre épais lorsqu'elle le posa pour s'installer puis, lorsqu'elle tournait une page, elle le faisait avec une sorte de dévotion mêlée de respect. Davantage que l'auteur et ses théories qui par ailleurs la séduisaient, elle espérait découvrir celui qu'elle aimait au travers de ces feuillets, mais déjà, le simple fait qu'elle posât les yeux sur ces lignes qu'il avait autrefois aimées suffisait à faire battre son

coeur avec une vigueur printanière et enchanteresse.

Lorsqu'une heure eut passé, Marc sortit difficilement de la léthargie dans laquelle il s'était plongé. Quelques gouttes de sueur s'échappaient de son front et de sa nuque tandis qu'il éprouvait de la peine à s'éveiller complètement. Une sensation de chaleur insoutenable l'avait soudainement envahi tandis qu'il ressentait la dureté du transat en plastique, malgré l'épaisse serviette qui le recouvrait. Sa nuque lui faisait mal et lorsqu'il ouvrit les yeux, il dut les refermer avec hâte tant la luminosité lui était excessive. En plus de cela, une soif ardente assaillait sa gorge et son palais. Il lui fallut subir plusieurs minutes de cette tourmente avant de recouvrer tout à fait ses esprits et de se souvenir qu'il était à la piscine avec Armelle. Lorsqu'il eut rassemblé assez de volonté pour s'extirper de son inconfortable position, il se leva, se frotta une dernière fois les yeux puis, en courant, se jeta dans la piscine sans se soucier du choc thermique que son corps endurerait. Armelle le vit faire avec stupéfaction et s'apeura même lorsqu'il resta au dessous de la surface. Quelques bulles remontaient encore lorsqu'il jaillit à son tour et expira avant de pousser un cri de contentement. En une seconde, la bienfaisante fraîcheur de l'eau l'avait rendu à la vie. De nouveau, ses membres se mouvaient avec aisance, ses yeux voyaient clair et son cerveau s'animait de pensées. Bien que son corps ne fût pas celui d'un éphèbe, Armelle le trouva ravissant et eut soudain envie de l'embrasser tout entier. Elle délaissa son livre et, comme lui, elle s'élança et se jeta dans la piscine sans réfléchir. Le contraste entre la chaleur de sa peau et celle, toute relative, de l'eau fut vif et elle fut prise un instant par la chair de poule, mais blottie contre Marc, elle ne s'en aperçut même pas. Ils s'offrirent quelques baisers et s'amusèrent de longs moments dans l'eau claire et chlorée avant de se décider à quitter ce bassin de jeunesse qui, peu à peu, se peuplait d'enfants à l'air joyeux et au teint halé. Assis l'un et l'autre sur la margelle, ils les regardaient s'ébattre, nager, se faire couler sans jamais s'en lasser. Ils étaient dans leurs yeux la prochaine génération, celle qui serait peut-être la toute première de l'humanité à grandir dans la vérité. Chacun séparément, ils songeaient aux enfants qu'eux-mêmes n'avaient pas, ils se rassurèrent en songeant qu'ils avaient trouvé celui avec qui les concevoir et s'extasièrent à penser qu'ils formeraient sûrement et grâce à eux, une génération meilleure que la précédente. Sans la moindre parole, ils éprouvèrent cette douce certitude de penser la même chose à la vue de ces scènes enfantines. Puis, lorsqu'ils s'éloignèrent main dans la main, ils songèrent à leurs parents qui ne pourraient bientôt plus mentir et allaient leur transmettre, pour le bonheur du monde, cet impérieux besoin de vérité.

Marc savait que l'épidémie n'avait plus besoin de lui pour progresser. Par simple curiosité, il alla voir ce qui leur restait de Veridad et eut un léger sourire lorsqu'il découvrit qu'ils en avaient tout juste répandu deux litres. Deux cents centilitres s'étaient avérés suffisants pour contaminer tout le pays alors qu'il redoutait que les six cents emportés fussent loin de faire le compte pour son ouvrage.

« Nous pourrions encore contaminer toute l'Europe et même les États-Unis », songea-t-il avec ravissement. Théoriquement, ses calculs le prouvaient, six litres de Veridad distillés à raison d'un centième de millilitre par personne, quantité nécessaire pour assurer l'efficacité de la molécule, pouvaient affecter la moitié de la population du monde. Cependant, les conditions idéales étaient impossibles à réunir, c'est pourquoi il avait réduit la portée de son calcul à cinquante millions de personnes seulement au lieu de trois milliards. Marc eût bien aimé connaître le nombre de personnes déjà touchées à ce moment précis, mais ce chiffre, même s'il avait pu être estimé, n'aurait jamais été porté à la connaissance du public. Il se borna alors à l'évaluer lui-même à quelques dizaines de milliers de personnes en pensant avec raison que chaque ce chiffre décuplerait chaque jour.

Puis il alla retrouver Armelle qui s'était de nouveau plongée dans sa lecture, agréablement installée dans un fauteuil. Elle était si intéressée par ce qu'elle lisait qu'elle ne fit même pas attention à lui lorsqu'il s'approcha. Elle ne le remarqua réellement que lorsqu'il posa sur ses épaules ses mains caressantes. Elle les sentit tout d'abord fureter le long de son cou, sur sa nuque puis, plus audacieuses, dévaler sans retenue ses deux belles collines. Il déposa quelques baisers autour de son cou, frota sa joue contre la sienne et déclama son amour à voix basse, au creux de son oreille. Elle ferma les yeux et se délecta de ces phrases simples qui surpassaient pourtant la meilleure littérature. Elle tomba sous son charme et l'écoutait susurrer comme s'il était devenu un merveilleux instrument de musique tandis qu'elle laissait éclater des rires qui venaient ponctuer son plaisir puis il lui fit face et leurs regards se promirent les jours les plus heureux. Ils songèrent à commettre la chose, tout deux dévorés par des envies savoureuses puis, dans le même instant, sans se concerter, la repoussèrent à l'après-déjeuner.

Lorsqu'ils arrivèrent au restaurant du camp, Marc vit une petite télévision qui n'attirait aucun des rares regards présents et proposa à Armelle de s'installer à sa proximité pour voir si, enfin, Veridad avait conquis la petite lucarne. Par une chance hasardeuse, il était exactement l'heure du journal. L'un et l'autre

se mirent à écouter religieusement les informations débitées sans passion par le présentateur. Marc n'avait plus regardé ces journaux depuis de si nombreuses années qu'il avait oublié à quel point ceux-ci étaient formatés pour attirer le téléspectateur. Les dix premières minutes furent si insipides qu'il faillit demander au serveur de couper le son, mais leur désir de connaître les progrès de leur entreprise était si ardent qu'ils continuèrent tout de même à regarder. On venait de leur apporter le plat du jour qui devait sans doute être le plat de la saison, car il ne s'agissait que d'un simple steak-frites. Ils y touchèrent à peine, hypnotisés qu'ils étaient par l'appareil. Vingt minutes avaient passé et Marc s'apprêtait à héler le serveur lorsque vint la rubrique sportive, mais Armelle retint sa main : « Attend encore un peu, on ne sait jamais », lui dit-elle tendrement. Présenté de telle façon, il ne put que suivre ce conseil et, comme si elle avait été un ange annonciateur, le miracle se produisit un instant plus tard.

« Et nous nous rendons maintenant à Levallois-Perret, d'où Pierre Lamartin qui, je vous le rappelle, est titulaire dans l'équipe de France de football, va donner une conférence de presse. Éric, vous nous recevez ?

Oui, je vous reçois... Nous ne savons rien de ce que Lamartin va nous dire. Peut-être annoncera-t-il sa retraite à près de trente-trois ans. Cela n'étonnerait personne et c'est même l'avis de nos meilleurs spécialistes, mais je le vois qui arrive à la tribune. La conférence va commencer, nous l'écoutons...

Mesdames et Messieurs, merci d'avoir répondu à mon invitation. Je ne vais pas perdre de temps et rentrer tout de suite dans le vif du sujet. Ce que je vais vous dire est grave et j'en ai bien conscience, mais je ne peux plus garder ça pour moi. Je sais qu'aujourd'hui je vais faire de la peine à certains, mais il faut que je vous dise la vérité. J'ai deux petites filles et je veux pouvoir les regarder dans les yeux quand elles auront grandi. Alors, voilà, je n'ai pas préparé de long discours et ce que je dois vous dire tient en une phrase : je suis footballeur professionnel depuis treize ans et cela fait autant d'années que je me dope. »

À peine eut-il terminé sa phrase qu'une stupeur bruyante s'échappa de la foule de journalistes massés devant la tribune. D'innombrables flashes se mirent à crépiter tandis que les yeux de tous restaient écarquillés d'étonnement. Puis, un journaliste qui avait retrouvé ses esprits plus vite que ses collègues lança sa question avec autant d'avidité que de perfidie : « Les autres joueurs de l'équipe de France sont-ils, eux aussi, dopés ? » Posée aussi

crûment, la question arracha un cri de frayeur, presque d'indignation à la foule. Puis un étrange silence se fit. Seul un léger grésillement venant des haut-parleurs demeurait audible. Lentement, presque interminablement, le joueur approcha sa bouche du micro comme s'il pesait encore les mots qu'il s'apprêtait à prononcer puis, lorsqu'il fut assez près, il hésita encore une seconde ou deux, ce qui donna un aspect dramatique à la scène et enfin il formula sa réponse : « Oui, toute l'équipe de France est dopée. »

Cette fois-ci, les journalistes ne se laissèrent pas gagner par leur étonnement ni pour certains par leur désarroi ou leur tristesse face à cette équipe qu'ils aimaient et admiraient et qui les avait trahis. En une seconde, vingt questions avaient fusé sans que celui à qui elles avaient été adressées n'en comprît aucune. Tous furent pris d'une soudaine excitation et l'on eût dit une ruche en pleine effervescence. Pendant près de dix minutes, le joueur répondit docilement et sincèrement à toutes les questions qui lui étaient faites, mais Marc et Armelle n'en surent rien, car dès la deuxième question, la décision fut prise au sommet de la chaîne d'interrompre la diffusion de la conférence. Ils virent seulement le présentateur du journal s'excuser d'un incident technique. Un rectangle noir ponctué de neige accréditait le mensonge d'une liaison coupée que les techniciens s'efforçaient de rétablir au plus vite.

Une partie de la France avait pu entendre les lourds aveux d'un des meilleurs joueurs de l'équipe nationale, mais resta frustrée lorsque la retransmission fut brutalement coupée. Cependant, la dérisoire tentative de censure destinée à protéger les intérêts de la chaîne qui avait signé un important contrat d'exclusivité avec l'équipe était d'un autre temps et ne servirait à rien. Si elle possédait la seule équipe de télévision présente sur les lieux de la conférence, des dizaines de journalistes étaient équipés de dictaphones et plusieurs stations de radio avaient retransmis l'intégralité des questions et des réponses. Les censeurs avaient même oublié qu'à cette période de l'année les radios enregistraient leurs meilleurs taux d'audience, car elles pouvaient s'écouter partout en vacances.

- Cette fois-ci, c'est vraiment parti, se réjouit Marc.
- Crois-tu qu'ils aient coupé exprès ?
- Mais naturellement, répondit-il avec un petit sourire. Ils devaient protéger leurs intérêts. Même si cela a existé, le temps où les médias informaient le peuple avec sincérité et conviction est révolu depuis longtemps. « J'accuse » a plus d'un siècle et ne se reproduira plus. Qui dénonce les grandes injustices d'aujourd'hui ? Les gens jetés à la rue, celles qu'on

licencie pour aller faire plus de bénéfiques ailleurs, celles qui n'ont même pas un toit ? Vois-tu les chaînes de télévision en faire leurs gros titres ? Au contraire, il faut détourner l'attention des gens, les empêcher de voir que ces drames ne sont pas le fait de la malchance ou du hasard, mais bien celui de la volonté cynique d'une poignée de puissants. Et le football fait partie de ces distractions que l'on donne au peuple pour lui faire oublier le prix de notre système. Ils ne peuvent pas laisser écorner l'image de ce sport qu'ils ont eux-mêmes forgée à grands frais. Et je ne te parle même pas, à plus court terme, de l'intérêt de la chaîne : elle a dû payer à prix d'or un contrat d'exclusivité avec l'équipe de France. Si les joueurs eux-mêmes avouent que tout est truqué, les matchs devenus sans intérêt n'attireront plus le chaland qui doit être gavé de réclame pour rentabiliser l'affaire. Mais cela n'a plus d'importance maintenant. Le remord de cet homme sert au mieux notre affaire. Non pas grâce à cette petite péripétie, même si elle va faire du bruit, mais parce qu'à la faveur de cette conférence de presse, il a dû contaminer des dizaines de journalistes. Tu verras que les prochains journaux vont être intéressants et plus particulièrement ceux de la télévision et de la radio.

- Pourquoi ? Tu crois que les journalistes qui y travaillent seront plus sensibles à Veridad que les autres ?
- Non, pas du tout. Mais tout simplement parce qu'ils sont moins contrôlables : si un journaliste de l'écrit veut publier un article, celui-ci peut être relu par un rédacteur qui peut éventuellement le censurer ou tout au moins demander au journaliste de le retravailler. À la radio, si un journaliste lance une information à la hussarde, elle peut éventuellement être démentie, mais pas censurée. Elle aura été diffusée et c'est ça que les gens retiendront. Vois-tu, je crois que nous touchons au but. Dans très peu de temps, si l'Agence ne prend pas les mesures nécessaires, les journalistes contamineront les hommes politiques et de là, le gouvernement et le président. Soit ils les mettent dans un camp retranché, soit ils seront touchés par Veridad.
- Et s'ils le font ?
- Même là, nous aurons gagné, ma chérie. Ne crois-tu pas que la presse va chercher à comprendre les événements de ces derniers jours ? À les lier entre eux ? Dans quelques jours tout au plus, le pays tout entier comprendra qu'il est pris d'une épidémie de sincérité, de probité et d'honnêteté. De plus en plus de gens vont être touchés par la grâce et voir la possibilité d'une vie nouvelle devant eux. Crois-tu qu'ils accepteront que le personnel de l'ancien système se terre dans une base militaire et refuse tout contact avec eux ? Aucun gouvernement ne peut tenir de cette

façon. Et puis son organisation, son fonctionnement, impliquent des contacts humains pour défendre les lois à l'assemblée, pour rencontrer des syndicats, recevoir les hôtes de la France, etc. Crois-moi, ils n'ont plus aucune chance, maintenant. Même s'ils nous trouvaient là, tout de suite, ce serait déjà trop tard. À moins qu'ils ne possèdent quelqu'un d'autre qui soit capable de concevoir l'antidote.

Le lendemain, l'écran du chef du bureau 21 s'alluma en même temps que paraissaient les premières lueurs du jour. Au dehors le temps s'annonçait déjà chaud, nonobstant l'heure encore très matinale. Mais, tel un mauvais présage, d'innombrables nuages du gris le plus sombre semblaient toiser la capitale, comme pour lui signifier qu'elle était sous leur joug. Après avoir rapidement englouti un café brûlant, Tronc tapota sur son clavier et fit apparaître la liste des faits recensés par Colette. La veille, il avait vu la conférence de presse donnée par Pierre Lamartin et s'attendait à ce que cet événement occupât la première place dans sa liste, mais il n'en fut rien. C'était bien le football qui tenait le haut de l'affiche, mais les déclarations de ce dernier avaient été surclassées in extremis par leur confirmation en forme d'aveux du joueur le plus populaire de l'équipe de France : Nidenne. Tronc s'empressa de lire le détail de la note qui ne contenait en fait qu'un article du quotidien sportif national. L'un de ses journalistes – présent à la conférence de presse de Lamartin – avait pu rencontrer Nouredine Nidenne et lui poser toutes les questions qu'il souhaitait, assez tard dans la soirée.

Dans l'heure qui suivait, le journal allait être mis en vente et la France entière allait apprendre que ceux qui les avaient tant fait rêver et qui leur avaient même offert une coupe du monde, n'étaient que des tricheurs. À titre personnel, Tronc fut parcouru par un sentiment de déception durant un instant. Il revoyait ces hommes en bleu, ceux qui à leur manière célébraient les couleurs de leur pays, brandissant le trophée, s'embrassant les uns les autres, courant en tous sens avec un immense sourire. L'image du drapeau tricolore géant se déployant avec majesté dans les tribunes lui revint aussi. Il fut amer de savoir que tout ceci était truqué. Bien sûr, il s'en doutait un peu, comme tout un chacun. Mais que l'aveu vînt des joueurs eux-mêmes, il ne l'aurait jamais cru s'il ne l'avait pas vu.

À la fin de la note, le logiciel lui proposait la liste des autres entrées en rapport avec celle qu'il venait de consulter. Deux liens s'affichèrent avec leur position dans le classement du jour. Les aveux de Lamartin occupaient la deuxième place, mais Tronc, qui avait déjà vu la conférence, s'intéressa à l'autre titre, classé en neuvième position : « Le président de la ligue de football avoue à son tour ». Ce fut encore un article du même journal qui s'afficha sur son écran. En trois paragraphes d'une sincérité cynique, l'édile tentait de justifier ce qui ne pouvait l'être. Il expliquait que sa discipline était devenue plus qu'un sport et que de lui dépendaient de très gros enjeux

financiers. Il nommait les deux chaînes de télévision qui voulaient une garantie de succès de l'équipe nationale dans les phases préliminaires, faute de quoi elles reverraient leurs engagements financiers à la baisse. «Rendez-vous compte que la victoire de l'équipe de France, c'est quatre cents millions d'euros» avait-il lâché, comme pour se faire pardonner. Tronc lut ces lignes d'un air résigné comme si, au fond, il ne pouvait en être autrement. Il songea un instant aux équipes de son enfance, aux joueurs qu'il avait rêvé d'imiter, car ils possédaient une sorte de magie qui les rendait admirables. Il revoyait des visages enfouis dans sa mémoire, il se rappelait des noms de ses anciens héros. Étaient-ils plus probes que les joueurs d'aujourd'hui ? Il se posa la question sans être sûr de vouloir trouver une réponse.

En professionnel aguerri, il reprit bien vite le pas sur ses émotions et continua son travail. Une sorte d'amertume le traversa lorsqu'il fut obligé de constater que les informations classées aux premières places provenaient de la presse en non pas des services de police ou de l'Agence elle-même. Puis il se reconforta en songeant que le lendemain ces informations seraient corroborées par des interrogatoires dont les transcriptions alimenteraient les puissants ordinateurs de l'Agence. Pendant encore deux heures, il lut attentivement les autres rapports classés par Colette. Sur les cinquante faits du jour, les vingt premières places étaient occupées par des aveux, spontanés ou non. À la lecture de certaines fiches, Tronc trouva tout de même quelques effets positifs à la diabolique entreprise qu'il attribuait à Bellard.

Ainsi, quelques affaires jamais élucidées s'étaient résolues comme par enchantement sur de simples aveux. Le cerveau d'une bande de malfaiteurs qui avait attaqué quantité de transports de fonds et avait fait plusieurs victimes, s'était subitement rendu à la police pour avouer ses forfaits. Son audition rendait compte du matériel utilisé, des lieux, des montants, des complicités. Elle était si fournie qu'elle ne laissait aucun doute sur la véracité de son contenu. Ailleurs, une femme était venue s'accuser d'un double meurtre resté impuni. Abandonnée à sa naissance, elle avait passé une enfance sans joie, dans l'indigence et la brutalité d'une famille d'accueil. Dès l'adolescence, elle s'était juré de retrouver ses vrais parents et de leur faire payer ses souffrances. Mais au moment des retrouvailles, une joie incontrôlable et imprévue s'était emparée d'elle. Elle était prête à tout pardonner pourvu qu'elle fût enfin acceptée par eux. Malheureusement, ceux-ci nièrent et la rejetèrent une seconde fois. La rage s'empara de sa raison, elle se précipita sur le premier objet blessant qu'elle trouva, un tisonnier, et les battit tous deux à mort.

Dans d'autres rapports, Tronc lut encore et toujours d'autres aveux : détournement de fonds, crime, corruption ; des âmes repentantes avouaient aux quatre coins de la France. Honnête par nature, il commençait à reconnaître, tout au fond de lui, que si c'était cela le dessein de celui qu'il poursuivait, alors cet homme n'était pas aussi démoniaque ni aussi mauvais qu'il l'avait tout d'abord pensé. Mais sa conscience professionnelle lui interdisait, pour le moment, de formuler ces pensées à haute voix.

Par vagues successives rythmées par les horaires de métro, les bureaux alentour se remplissaient, les machines à café débitaient leur jus de façon toujours plus continue, les couloirs s'animaient de conversations matinales. Personne pourtant ne viendrait le déranger pour lui proposer un café. En premier lieu parce que c'était un chef et que, comme ailleurs, la piétaille préférait se retrouver entre elle pour parler librement, ensuite parce que tous les hommes de son service se trouvaient en mission et qu'ils étaient les seuls susceptibles de lui proposer une telle récréation. Mais Tronc n'en avait que faire et s'il sacrifiait parfois à ce rite c'était seulement parce qu'il avait compris que ces moments-là fédéraient ses hommes. Il ne prenait aucun plaisir à deviser de futilités, une tasse à la main et était chaque fois soulagé lorsque ces dispersions prenaient fin. Il resta donc concentré sur son travail, ignorant et même méprisant un peu ces gens qui s'agitaient inutilement lorsque, à sa grande surprise, sa porte s'ouvrit.

- Je vous paie un café ?

Surpris par cette voix qu'il reconnut dans l'instant, il se retourna.

- Mais... Que fais-tu ici ? Tu es déjà revenu ?
- Mission terminée, chef ! S'exclama ironiquement Lulu en mimant le salut militaire.
- Et JP, il n'est pas avec toi ?
- Si, si. Il est là. Il est parti déposer nos fiches de défraiement chez Martine.
- Alors ? Comment ça s'est passé chez Angelix ? Vous avez trouvé quelque chose ?
- Difficile à dire. Attendez, je vais juste remplir ma tasse et je reviens. Je prends la vôtre ?
- Allez, si tu veux, répondit-il avec la volonté de contenter son subordonné.

Cinq minutes s'écoulèrent avant que ne revînt Lucien Brimond qui n'était

connu que sous son diminutif « Lulu ». Son allure générale indiquait qu'il n'avait pas passé la nuit chez lui et qu'il n'avait guère eu le temps de s'arranger avant de passer à l'Agence. Ses traits étaient tirés, son visage accusait une pâleur excessive tandis que ses cheveux n'étaient tout simplement pas peignés. Cependant, ce fut avec une mine joviale qu'il reparut sous l'oeil de son patron.

- Et voilà, dit-il avec entrain. Il apporta sa tasse à Tronc et la posa avec la déférence que sa jeunesse dans le service lui imposait.

JP arriva à son tour, pourvu lui aussi d'une large tasse du breuvage noir.

- Bonjour patron ! Lança-t-il avec la même gaieté que son collègue. Alors, il y a du neuf ?

- Ce serait plutôt à vous de me le dire, rétorqua Tronc d'un air sérieux.

- Eh bien, nous sommes allés là-bas, comme prévu, et nous avons fait notre petite enquête. À propos, il n'est pas commode le patron. Comment s'appelle-t-il, déjà ?

- Grauer ! Mais peu importe, continue.

- Oui, qu'est-ce que je disais ? Ah, notre enquête ! Nous avons tout d'abord cherché à savoir si du sérum avait disparu. Nous nous sommes renseignés auprès du professeur... Ah, c'était quoi déjà son nom, Lulu ?

- Sallé ! Reprit Tronc.

- Sallé, voilà ! Normalement, ce n'est pas lui qui fait les recherches, il ne fait que les superviser. Le vrai chercheur, il est en vacances.

- Ça, je le savais déjà, merci.

- D'après l'autre, le sérum n'a été produit qu'en toutes petites quantités et seulement pour le besoin de quelques expériences. Il m'a juré qu'il n'existait pas le moindre stock. En plus, le produit n'est efficace qu'une heure ou deux, il l'a vu de ses yeux. Après ça, le type retrouve son état normal.

- Alors, rien n'a disparu ?

- Rien patron ! Pas le moindre vol, pas le plus petit incident à signaler depuis plus de trois mois. Et le dernier en date, c'était le congé-maladie d'un vigile ! C'est incroyable tout ce qu'ils notent. J'ai dû me taper des dizaines et des dizaines de pages sur tout ce qui se passait pendant la journée. Il faut voir ce qu'ils consignent ! Des trucs qui n'ont pas le moindre intérêt. Tiens, une fois j'ai lu que le carillon de l'église toute proche allait sonner pendant dix minutes, je ne sais plus quel jour. Non, mais à quoi ça peut bien servir ?

- Et son assistante ? Coupa Tronc. Elle est partie aussi ?

- Ah, oui... Son assistante. On nous a montré sa photo. Plutôt mignonne, hein Lulu ? C'était quoi son nom ? Attends, ne me le dis pas. Il y avait un nom d'arbre ou un truc comme ça...
- Armelle, souffla Lulu.
- Non, attends...

Après avoir rongé les quelques secondes de patience qui lui restaient, Tronc n'y tint plus.

- Ce n'est pas un jeu de devinettes. Elle s'appelle Armelle Forêt. Tu ne peux pas faire attention, un peu ? Et quand tu partiras tout seul, il faudra bien que tu te débrouilles. Tu ne vas pas me rendre des rapports avec des blancs à la place des noms.

Tronc appréciait le sérieux de JP et pardonnait son inexpérience liée à sa jeunesse, mais son manque de mémoire, en particulier pour les noms, l'exaspérait profondément. S'il ne se perfectionnait pas sur ce point capital, il ne pourrait jamais faire ce métier correctement et Tronc le lui répétait sans cesse. Il n'avait pas eu d'enfants et ses deux jeunes subalternes représentaient un peu les fils qu'il aurait pu avoir. Non plus dans leur éducation, mais dans leur formation, c'était à lui qu'avait échu le rôle de précepteur. Aussi voulait-il que ces deux-là fussent les mieux formés possible et que plus tard on pût dire d'eux qu'ils avaient été à la meilleure école de la profession. Mais JP, sur ce point précis, ne faisait pas le moindre progrès. Il était capable de donner des détails précis sur des faits, des conversations, mais les patronymes glissaient de sa mémoire comme des enfants sur un toboggan.

- Je... Excusez-moi, patron. C'est vrai, je devrais faire plus attention. Il marqua une pause pour respirer profondément et se remettre de sa brimade puis reprit. Elle était aussi en vacances. En fait, leurs dates de congés coïncident parfaitement. Ils ont pris trois semaines tous les deux.

Tronc savait déjà cela, car il avait consulté les fiches qu'avait remplies son agent sur place, mais il n'en dit mot.

- Et tu sais s'ils sont partis ensemble ? Et où ?
- Ça, je n'ai pas pu le savoir. Bellard a dit qu'il partait en voyage itinérant en France et peut-être en Suisse. Je crois qu'il a loué un camping-car, d'ailleurs. Contrairement à leurs procédures, il n'a laissé aucun numéro où on pourrait le joindre en cas de besoin.

- Et ils ont accepté ça ?
- Ben, le responsable de la sécurité m'a dit qu'il y était obligé, car Bellard n'a pas de téléphone portable et qu'il fait un voyage itinérant.
- Il n'a pas de portable ? S'exclama Lulu d'un air ahuri.
- Tu sais bien ! Tu étais avec moi, non ? Il paraît que ce Bellard habite davantage dans son bureau que chez lui.
- Et avec son assistante, tu sais s'ils ont une liaison ?
- J'ai demandé, mais il semble autant s'intéresser aux femmes que moi au championnat australien de cricket. Et pourtant, j'ai vu sa photo, elle est plutôt jolie la petite assistante. Il paraît que ce type-là est capable de rester dans son laboratoire pendant deux semaines sans en sortir. J'ai vu son bureau. Il a un canapé où il peut dormir et son armoire contient des habits de rechange. Il paraît que tu peux rentrer dans son bureau, passer devant lui et ressortir sans qu'il ne s'aperçoive de rien quand il est plongé dans ses recherches. Je n'aimerais pas être comme ça...
- Vous êtes sûr que c'est le genre de type qu'on recherche ? Se risqua à demander Lulu.

Tronc ne répondit que d'un regard assombri.

- Non parce que c'est plutôt le genre perdu dans son monde avec des chiffres et des formules. De ce que nous avons vu, c'est tout sauf un terroriste !
- Je confirme, dit JP.
- Bon, vous me faites votre rapport écrit sur tout ça avant dix heures et ensuite, allez profiter de votre journée comme bon vous semble, vous l'avez mérité.

L'un et l'autre filèrent et s'exécutèrent. Tronc jeta un regard perdu sur l'écran de son ordinateur et tâcha de rassembler ses idées sur la situation. Il regarda instinctivement sa montre et se rappela qu'au dehors, chaque minute qui passait apportait son nouveau lot de personnes contaminées. Plus le temps passait et plus la situation s'aggravait. Il éprouva ce sentiment de solitude propre à celui qui sait et qui doit décider. Il réfléchit à la situation, chercha à étayer ce qu'il pensait être des certitudes. Bellard était-il vraiment responsable de cette épidémie ? Un sentiment ténu, mais irrépressible, fin comme un cheveu, mais plus solide que le nylon l'incitait à y croire, même si ses deux féaux partis chercher des réponses avaient rapporté de nouvelles questions. Comment pouvait-il y avoir tant de cas si l'effet du poison ne durait qu'une heure ou deux ? Tronc fut pris d'une sorte d'affliction. Il demeura assis face à son écran et sentit monter en lui un sentiment

d'impuissance. Il regarda autour de lui, constata qu'on lui donnait les moyens d'accomplir son devoir et pourtant il ne parvenait pas à remplir la mission qui lui était confiée. D'une certaine façon, il manquait à sa parole qu'il avait donnée en jurant fidélité, loyauté et dévouement à son pays. Il avait des moyens certes, mais quels moyens pouvaient contrecarrer une menace aussi inédite et pernicieuse que celle qui se trouvait en face de lui ? Ces interrogations minaient son moral et mordaient sa volonté jusqu'à la blesser.

Lorsqu'un long moment fut passé, deux événements, coup sur coup, vinrent l'aiguillonner. À neuf heures quarante-cinq, il reçut un message électronique des services du Premier Ministre. Il était convoqué toutes affaires cessantes pour l'heure d'après à une *réunion de crise*, terme particulièrement apprécié des politiques qui se donnaient l'illusion – pensait-il – d'être de valeureux pompiers. On le pria d'emporter avec lui les dernières informations dont il disposait et aussi de préparer un compte-rendu des actions déjà entreprises. Tronc profita de cette demande aussi tardive qu'inattendue – car il ne l'espérait plus – pour se ressaisir et redoubler d'activité. « Les imbéciles, se dit-il, pourquoi n'ont-ils pas réagi plus tôt ? Ces ministres... »

La minute d'après, tandis qu'il imprimait les dernières listes fournies par Colette, la sonnerie de l'une de ses deux lignes prioritaires retentit.

- Paul, c'est Roland. Je suis bref, car je suis en clair, là. Je voulais juste te dire que j'ai sa piste.
- Tu l'as ? Tu sais où il est ? Demanda-t-il frénétiquement avec une joie qu'il ne contrôlait pas.
- Pas encore, mais j'ai retrouvé les deux campings où il est passé. Je te rappelle tout à l'heure sur un de nos téléphones.

Dans le même temps et depuis une heure déjà, Armelle et Marc avaient repris leur cheminement sur les routes de France. Après avoir poussé leur route au sud, Marc les guidait à présent vers l'ouest ou plutôt vers le sud-ouest. Il avait déjà prévu son itinéraire depuis la veille : cette journée pleine de soleil se passerait au volant de leur véhicule avec autant de pauses que nécessaire pour se reposer et se sustenter.

- Mais pourquoi faire autant de kilomètres en une seule journée ? Demanda Armelle. Est-on si pressé que ça ?
- Non. Bien sûr que non. Mais même si cela n'a plus d'importance pour notre projet, j'aimerais autant que nous ne soyons pas pris.
- Quel rapport avec notre itinéraire ?
- Jusqu'à présent, nous avons toujours gardé le même rythme. Nous ne restons jamais plus de deux jours au même endroit, nous faisons halte dans de petites villes quand ce ne sont pas des villages et nos étapes sont espacées de deux ou trois cents kilomètres. D'une certaine façon, ce plan de marche nous rend repérables. Imagine que l'on parvienne à localiser l'endroit où nous nous trouvions hier. Que feraient les gens de l'Agence ? Ils essaieraient de déduire notre prochaine étape et ils répertorieraient les villes à deux ou trois cents kilomètres alentour. Je pense qu'ils ont plus de retard que ça. Ils doivent en être au premier ou deuxième village que nous avons traversé. Mais autant se montrer prudent, et puis j'ai envie de revoir l'océan.

Armelle, à la simple évocation de ce mot, fit monter en elle un enchevêtrement de souvenirs de sensations. Avant même de se représenter l'immensité liquide, une odeur d'embruns et d'algues lui sembla s'infiltrer dans ses narines, bientôt suivie du bruit diffus, mais constant des vaguelettes venant s'éteindre sur la plage. Des visions de rochers, de sable, d'horizon infini vinrent ensuite peupler son esprit. En une seconde, elle s'y trouva ; du moins en pensées. Elle avait planté un décor et il lui suffisait d'un peu de rêve pour s'y croire vraiment.

- L'océan ! Dit-elle avec un mélange d'étonnement et d'engouement subit. Tu veux aller voir l'océan ! Elle remercia Dieu d'être amoureuse de cet homme qui, lui aussi, aimait l'océan. Est-ce que tu aimes l'océan ? Demanda-t-elle comme si elle n'en était pas sûre.

Marc la regarda de biais tout en conduisant et lorsqu'il lut sa ferveur sur son visage d'ange, il eut un sourire doux et rassurant.

- Après le ciel bleu de l'été, l'océan est sur la Terre la plus belle et la plus noble chose qui soit. Il n'y a rien que je n'aime en lui et je ne pourrais même pas te donner l'ordre de ma préférence sur ce qui me fait l'aimer. Je pourrais te parler de l'odeur qui flotte, mieux, qui emplit l'air que nous respirons. La plus agréable senteur n'est qu'un fade effluve en comparaison de sa fragrance. Mais je devrais aussi mentionner ces innombrables scintillements qui se produisent au loin sous l'effet du soleil. Il n'y a rien que je ne trouve plus beau que cela. Mais je crois que ce que j'aime le plus ou plutôt ce que j'admire le plus, ce sont sa force et son humilité combinées. C'est l'élément le plus puissant ; lorsqu'il se déchaîne, rien ne peut l'arrêter. Il peut tout balayer si l'envie lui en prend et pourtant, il est la plupart du temps comme un être doux et docile. Ses eaux montent sous l'effet de la marée, mais ont la politesse de s'arrêter à une limite connue, régulière, presque comme une frontière qui le sépare des hommes. Puis, avec une impensable modestie, il se retire presque sans bruit et laisse s'ébrouer la faune qu'il abrite pour quelques heures avant de revenir la recouvrir de nouveau, comme s'il étendait sur elle son aile protectrice.
- Et cette patience infinie qu'il a, renchérit Armelle, pour monter et descendre deux fois chaque jour. Dire que c'est lui qui a fait nos plages à force de lécher les roches les plus dures. Il a dû lui falloir des siècles, mais le temps ne compte pas pour lui. Il était là avant nous et il nous survivra longtemps. Oh oui, moi aussi c'est ce que j'aime le plus sur notre Terre, Marc. Tu ne peux pas savoir comme je suis heureuse qu'il en soit de même pour toi. Ça ne paraît pas être grand-chose, mais si tu pouvais savoir comme c'est important pour moi. Je voudrais que tu saches combien je t'aime, combien je suis comblée d'être avec toi, là en ce moment. Tu nourris ma vie, Marc. Je ne veux rien d'autre que de rester auprès de toi. Et même si tout ça finit mal, ça m'est égal, je n'aurai rien à regretter. Mais j'espère que ça ne finira pas, j'espère que nous aurons le temps de nous aimer, le temps d'avoir des enfants. Puissent-ils te ressembler, puissent-ils...

Quelques larmes échappèrent à la vigilance de Marc. Elles roulèrent un instant sur ses joues avant de se perdre quelque part, un peu plus bas. Presque malgré lui, il était touché en plein coeur de cet amour immense et sincère dont il était l'objet. Lui aussi était amoureux et même s'ils n'avaient pas encore la force de ceux d'Armelle, ses sentiments convergeaient vers les siens. Jusqu'à ce jour, autant on pouvait être sûr de ce que l'on ressentait,

autant il fallait faire confiance à l'autre sur les transports qui s'emparaient de son âme. Mais lui, pour la première fois depuis le début de l'humanité peut-être, il écoutait cette femme qui n'avait point besoin de jurer son amour. Il suffisait pour elle de le dire pour qu'il soit sûr que chacun de ses mots reflétait l'exacte nature des sentiments qui l'animaient. Marc était ému comme il ne l'avait pas été depuis tant d'années et son cartésianisme lui-même n'y put rien. Il aurait pu se dire que tout cela était l'effet de Veridad, que c'était explicable, quantifiable, mais dans son tréfonds, dans son âme plutôt que dans son cerveau, il jugea sans doute que Veridad faisait à présent partie d'elle-même, que ces molécules s'étaient mélangées à son sang et que, au bout du compte, Veridad ne faisait que révéler ce qui était vrai. Il ne pouvait pas lui attribuer plus de mérites que cela.

Un instant plus tard, il se surprit à penser à son propre avenir. L'avait-il envisagé ne fut-ce qu'une seule fois dans toute son existence ? Même dans ses jeunes années, il ne se souvint pas de s'être projeté dans le futur ou du moins pas son propre futur. La cause qu'il avait embrassée chantait bien des lendemains heureux, mais il s'agissait de l'Humanité, rien de moins, et certainement pas de son propre trajet. Mais à présent il se surprenait à songer à l'après. Après que Veridad aura changé le monde, que fera-t-il, lui, avec elle ? Où iront-ils s'installer ? Pourront-ils reprendre leur métier ? Sera-t-il un bon père pour ses enfants qui ont déjà commencé de naître dans le cœur de celle qui sera un jour son épouse ?

Et lorsqu'il prit conscience qu'il s'interrogeait sur tout cela, il éprouva un léger sentiment de culpabilité vite effacé par un malicieux sourire d'Armelle. Ce fut comme si elle avait lu ses pensées et qu'elle avait voulu les encourager. Ainsi s'était écoulé le temps de leur voyage. Il leur sembla être à peine partis lorsqu'ils arrivèrent sur le lieu que Marc avait choisi : Sanguinet. Pour d'autres au contraire, chaque minute avait été un moment de tension, une sorte de supplice dont on ne connaîtrait pas la fin. Voilà ce qui, dans le même temps, était survenu dans les bureaux de l'Agence, ainsi qu'à l'Hôtel Matignon.

À dix heures trente de ce même jour, Rolland se trouvait dans un village perdu de l'Ardèche. Assis au volant d'une Renault qui ne faisait pas son âge, il venait de déployer son téléphone satellitaire, outil encore indispensable aux agents pour communiquer sans trop risquer d'être écoutés. En quelques secondes, le téléphone repéra un satellite et illumina le voyant vert indiquant qu'une communication était désormais possible. Sans perdre un instant, Roland composa le numéro direct de son supérieur et le transport des ondes fit le reste :

- Paul ? C'est moi !
- Ah ! Qu'est-ce que tu faisais, Bon Dieu ? J'allais partir. Tronc jeta un coup d'oeil sur la console de son téléphone : l'appel était bien sécurisé, il pouvait continuer. Figure toi que je suis attendu chez le Premier Ministre. Ils auront mis le temps ! Alors, qu'as-tu d'intéressant à me dire ? Ils vont me demander des comptes.
- Eh bien, à Grand Mont, le premier village où les incidents se sont manifestés, j'ai montré sa photo un peu partout et on l'a reconnu. C'est un type qui dit l'avoir vu dans une boulangerie ou une boucherie et que c'était avant que tout ça n'arrive. J'ai vérifié auprès des commerçants, mais aucun n'a pu confirmer. Par contre, ça devient intéressant après. J'ai formellement pu établir son passage ici. Les informations de Lulu étaient bonnes. Bellard a bien loué un camping-car. Le patron du camping du coin l'a reconnu et m'a même donné le numéro de plaque du véhicule. Bellard avait rusé en lui disant qu'il le lui donnerait plus tard, mais ça n'a pas pris et le patron l'a noté en faisant son tour dans le camp. Tiens, note-le pour vérification : GE 117121. S'il ne voulait pas le donner, c'est qu'il voulait passer inaperçu.
- Sûrement. À moins qu'il n'ait pas eu sa carte grise dans sa poche lorsqu'il s'est fait enregistrer...
- J'ai aussi montré la photo de l'assistante. Là, il était moins sûr. Il a dit que Bellard voyageait bien avec une femme et que ça pouvait être elle, mais il ne l'avait pas bien vue pour être catégorique. Enfin, je crois qu'on tient notre homme. Il était présent dans les deux premiers endroits où sont apparus ces vagues de vérité. C'est lui, je te dis, ça ne fait aucun doute.
- C'est possible. On va vérifier pour la voiture. Tu as fait du bon boulot, Roland, continue. Maintenant qu'on en sait plus, je vais reconstituer sa route à partir des infos de Colette et je te donnerai le dernier endroit où ils se trouvaient. Là, je vais devoir partir, mais je t'envoie ça en début d'après-midi au plus tard. D'ici là, ça te laisse le temps de faire ton rapport et de

casser la croûte. Au fait, tu n'as pas été contaminé ? Mens-moi pour voir...

Roland hésita un instant avant de répondre.

- J'ai toujours eu envie de sauter en parachute. Voilà, rassuré ?

Tronc rit un instant, car Roland avait le vertige au point qu'il n'était même pas capable de monter sur une chaise pour changer une ampoule.

- D'accord, ça va ! Mais c'est bizarre tout de même...

- Veridad ne fait plus effet, c'est tout, répliqua-t-il étonné.

- Je n'y avais pas pensé. Bien sûr ! Durant les essais, ça marchait à peine deux heures. Ça me fera au moins une bonne nouvelle à annoncer. Allez, je te laisse. À plus tard et encore bravo !

Tronc laissa échapper un soupir de soulagement en même temps qu'il posa le combiné sur la console. Au moins Veridad n'était-il efficace qu'une heure ou deux. C'était dans les rapports qu'on lui avait remis, mais il soupçonnait Bellard d'avoir conçu une version plus virulente du sérum. Ce n'était apparemment qu'une inquiétude infondée et il fut heureux de sa nature méfiante : lorsque ses craintes les plus sombres ne se réalisaient pas, cela lui occasionnait d'heureuses surprises.

La console de son téléphone indiquait dix heures quarante. Le premier réflexe de Tronc, en posant son regard sur l'horloge numérique, aurait dû être l'affolement, mais il eut au contraire un petit sourire frondeur. Il songea que, inéluctablement, il arriverait avec vingt minutes de retard au moins et il se plut à imaginer ces messieurs réunis autour d'une table en train de l'attendre. Il se figura leurs palabres interminables alors qu'au contraire l'action s'avérait plus que jamais nécessaire. Puis un doute vint s'insinuer dans son esprit : ils avaient peut-être enfin pris la mesure du péril qui menaçait le pays et, dans ce cas, il se pouvait que le Premier Ministre lui-même fût présent à cette réunion. Alors, par respect pour l'institution plus que pour l'homme qu'il avait déjà rencontré deux fois dans le passé, il rassembla ses dossiers dans la plus grande hâte sans céder toutefois à la confusion et la minute d'après il dévalait les escaliers pour se rendre au garage. Au premier étage, il fit une courte halte au secrétariat pour faire avertir de son retard puis, sans perdre un instant, reprit sa course. Son poste lui offrait à tout moment la possibilité de se faire conduire et là où il se rendait, aucun participant n'arriverait autrement que conduit par un chauffeur, mais il n'avait plus le temps

d'attendre, car il avait négligé d'en prévenir un suffisamment à l'avance.

Quelques véhicules étaient toujours à la disposition des agents et, fait étonnant pour un service de l'État, il n'y avait pas la moindre paperasse à remplir pour les utiliser. Les clefs étaient sur le contact, le plein refait chaque matin, il n'y avait qu'à choisir en fonction du modèle et de la couleur. Tronc s'engouffra dans celui qui ne nécessitait pas de manoeuvre pour quitter sa place. Il mit le contact, sursauta lorsque l'autoradio hurla une publicité et démarra en trombe après avoir coupé le son.

Le teint hâlé donnait au Premier Ministre un air reposé et serein qui contrastait nettement avec la réalité. Rentré le matin même de Corse pour assister à cette réunion, il maugréait d'avoir interrompu ses vacances, les seules de l'année, pour un problème dont il ignorait encore tout la veille au soir. Il avait découvert ce matin même dans l'avion qui le ramenait à Paris l'existence du projet Veridad, celle du professeur Bellard, l'étendue de l'épidémie de vérité qui sévissait dans le pays ainsi que les notes alarmistes de Tronc. Deux conseillers lui avaient fait un compte-rendu oral et détaillé de ce qui s'était passé en son absence et, malgré cela, il resta extrêmement perplexe. Dans sa vie d'homme politique, il avait déjà été confronté à toutes sortes de problèmes et il croyait avoir assez d'expérience pour les avoir tous rencontrés, mais ce qu'on lui racontait était véritablement inouï. Prévenu du retard de Tronc, il venait à peine de s'asseoir à la table qui réunissait, outre deux obscures égéries, le ministre de l'Intérieur et Grauer, lorsque le retardataire fit son apparition. Il fit un bref signe de tête à l'huissier qui venait de lui ouvrir la porte puis s'avança d'un pas rapide qui fit grincer et craquer le parquet exagérément ciré.

- Messieurs, pardonnez mon retard. J'attendais des informations extrêmement importantes avant de venir vous rejoindre.

Il serra la main de chacun des participants avant de rejoindre la place qui lui était dévolue. Le Premier Ministre ouvrit la discussion :

- Messieurs, je ne vous cacherai pas que je viens seulement d'être informé de la situation dans laquelle nous nous trouvons. Mes conseillers m'ont fourni un compte-rendu détaillé des événements de ces derniers jours. Puisque chacun est au courant de la situation, je laisse la parole au ministre de l'Intérieur qui va nous donner un point exact de l'étendue du problème à partir de données recueillies sur le terrain.

- Merci Monsieur le Premier Ministre. Je vous fais passer à chacun cette carte de France des départements. Les couleurs indiquent le nombre de déclarations spontanées, pour ne pas dire aveux spontanés, ainsi que les plaintes éventuellement déposées après ces aveux. Nous en sommes aujourd'hui à dix-huit départements touchés pour un total de six mille six cents procès verbaux. Et tout cela, en une semaine et en plein été ! À ce train-là, nos commissariats ne feront bientôt plus que cela. Comme vous le constatez, l'épidémie touche plutôt le quart sud-est du pays, mais quelques taches apparaissent déjà sur les côtes d'Armor, en Mayenne, à Lille, Arras et Mulhouse. Les gens viennent s'accuser des faits les plus véniels jusqu'aux crimes les plus graves. Si l'on en croit les aveux spontanés qui ont été recueillis, nous aurions mis la main sur trois dangereux criminels qui ont tué à eux trois trente-deux personnes dans des affaires que nous n'avions jamais élucidées. Et vous n'imaginez pas le nombre de personnes venues avouer qu'elles travaillaient au noir, ni celles qui s'étaient livrées à de fausses déclarations fiscales.

Tronc, qui en écoutant cette litanie fut enclin à réviser son jugement sur Bellard, ne put s'empêcher de faire une remarque :

- Eh bien ! On pourrait presque dire que tout ceci est plutôt positif, non ?
- À la différence près, Monsieur Tronc, tança le Premier Ministre, que notre société ne peut pas avoir pour socle la vérité absolue sans quoi, ce serait l'anarchie. Que se passerait-il, d'après vous, s'il n'était plus possible de négocier, de parlementer dans une société ? Comment croyez-vous que fonctionne la diplomatie ? Chacun connaît les arrière-pensées des autres et fait mine de s'en accommoder ou de les ignorer. Et croyez-vous que ce serait l'intérêt du pays, Monsieur, que le ministre de la Fonction publique vienne s'asseoir à la table de négociation avec les syndicats et leur offre d'emblée tout ce qu'il peut : « Écoutez, j'ai une marge de manoeuvre de quatre pour cent d'augmentation des salaires pour cette année, je vous les donne. ». Et que se passera-t-il dans nos entreprises quand chacun affichera sa feuille de paie à l'entrée de son bureau et que certains s'apercevront qu'ils sont moins bien payés que d'autres pour le même travail ? Et je ne vous parle pas des affaires de l'État... Voudriez-vous que, par une naturelle spontanéité, les emplacements de nos sites nucléaires soient dévoilés ? Et, pourquoi pas, les secrets de fabrication de notre bombe ?

Les propos du Premier Ministre n'y faisaient pas allusion, mais Tronc avait

une idée précise des arrière-pensées de l'édile. Il y avait aussi toutes ces affaires politico-financières qui empoisonnaient depuis toujours la vie publique dans lesquelles lui-même avait certainement trempé. Il devait aussi y avoir ces petits secrets d'État guère reluisants pour l'image de marque d'un pays comme la France. Combien d'affaires s'étaient elles résolues par un accident mystérieux ou une disparition inexplicquée ? Mais cette fois-ci, Tronc garda son sourire et ses remarques pour lui en s'étonnant cependant de nourrir de telles pensées. Comment lui, un obscur et dévoué serviteur de l'État, en était-il venu à penser de pareilles choses ? À trouver des éléments positifs dans le vol et l'utilisation d'un secret d'État ? Il se demanda même un instant s'il n'avait pas été lui-même contaminé par Veridad avant d'estimer que c'était impossible.

- Monsieur Grauer, fit le Premier Ministre, pouvez-vous nous dire en quoi consiste exactement le projet Veridad et surtout quel est son stade d'avancement.

Grauer n'avait pas l'habitude de ces situations délicates et se sentit mal à l'aise. De subites bouffées de chaleur lui donnèrent l'impression que sa dernière heure arrivait tandis que son front perlait de fines gouttes de sueur.

- Eh bien, vous le savez tous ici, le projet Veridad vise à mettre au point un sérum de vérité d'un genre nouveau. Je ne rentrerai pas dans les détails techniques, car aucun de nous n'est spécialiste dans ce domaine et j'ai d'ailleurs emporté les derniers rapports qui m'ont été remis par le responsable opérationnel du projet : le professeur Sallé. Son collègue, le professeur Bellard est un éminent spécialiste de ces questions et c'est lui qui réalise les recherches. Il nous a toujours été parfaitement dévoué et, depuis qu'il est dans la maison, il ne nous a jamais créé le plus petit problème. C'est pourquoi, je...
- Monsieur Grauer, interrompit le Premier Ministre, veuillez nous faire part des faits uniquement et nous reviendrons sur vos impressions plus tard.
- Je, euh... oui, Monsieur le Premier Ministre, fit Grauer embarrassé et humilié d'avoir été interrompu comme un enfant. À propos de l'avancement du projet et d'après les rapports écrits par professeur Bellard lui-même, Veridad est entré dans sa première phase d'expérimentation. Cela revient à dire que nous l'avons testé sur des volontaires sûrs, c'est-à-dire envoyés par le ministère de la Défense.
- Bien, Monsieur Grauer, reprit l'une des égéries. Et les tests se sont-ils avérés concluants ?

- Tout à fait, Monsieur. Il est apparu clairement que les volontaires ne pouvaient dire autre chose que la vérité lorsqu'ils avaient respiré Veridad.
- Mais la disaient-ils spontanément ou seulement en réponse aux questions posées ?
- Monsieur, reprit Grauer un peu piqué par l'attitude assez hautaine de son jeune interlocuteur, nous mettons au point un nouveau sérum de vérité. Celui-ci nous est commandé par le ministère de la Défense et pour résumer simplement le cahier des charges du projet, le sérum doit contraindre toute personne interrogée à dire la vérité ou du moins, ce qu'elle en sait. Il va donc de soi que des questions ont été posées aux personnes à qui l'on a administré Veridad. Nos tests ont pour but de valider le cahier des charges et donc les volontaires répondaient à des questions, cela va sans dire.
- Merci, Monsieur Grauer. Pouvez-vous nous préciser la durée de l'efficacité de Veridad, telle que vous la connaissez à ce jour ?
- Bien sûr ! Deux heures environ, répliqua Grauer sur un ton des plus affirmatifs.
- Pas plus ? Et pourquoi n'est-il pas opérationnel plus longtemps ?
- Simplement parce que c'est ce que commande le cahier des charges. Sans doute deux heures sont-elles suffisantes pour conduire un interrogatoire et puis, de toute façon, rien n'empêche les agents de faire inhaler de nouveau Veridad à la personne qui se trouve sur la sellette.
- Et croyez-vous qu'il soit possible de prolonger cette durée, demanda le Premier Ministre ?
- Il y a lieu d'en douter. Pour être tout à fait franc avec vous, Monsieur le Premier Ministre, le professeur Bellard a confié au professeur Sallé que cette limitation tombait à pic, car la molécule qu'il avait mise au point était assez éphémère et n'excédait justement pas deux heures. Cela est sans doute lié à son état gazeux, enfin d'après le professeur Sallé.
- Et croyez-vous que le professeur Bellard aurait pu prolonger cette durée d'efficacité ?
- Ce n'est sans doute pas impossible, mais je ne crois pas qu'il l'ait fait.
- Et pourquoi donc ?
- Parce qu'il lui restait quantité d'autres choses à faire pour que le projet avance. À quoi servirait-il de dépasser la durée demandée ? C'est même contre-productif. Le professeur Bellard n'aurait pas pris le risque de voir sa molécule recalée pour cause de trop grande efficacité !
- Et croyez-vous que cette molécule ait pu être modifiée pour pouvoir obtenir des aveux spontanés sans même poser des questions ?
- Là encore, je vous réponds que c'est possible, mais pour les mêmes raisons, je ne crois pas que le professeur Bellard ait fait cela.

- N'avez-vous jamais envisagé que le professeur Bellard pouvait trahir ?
- Si ! Au début, comme pour n'importe quel membre de mon laboratoire. Mais pour ce genre de projet, vous savez comme moi que le ministère mène sa petite enquête et dispose d'un droit de regard sur la composition de mes équipes. Si le ministère n'y a vu aucune objection, pourquoi me serais-je inquiété ? Le contrôle attentif et bienveillant du ministère est pour moi une sorte d'assurance.

Grauer souligna ses propos d'un regard perfide qu'il adressa au jeune conseiller qui avait eu l'audace de le prendre de haut et fut satisfait de son effet lorsque ce dernier, ne trouvant rien à répondre, prit un air affairé en plongeant le nez dans ses documents.

- Vous avez raison, Monsieur Grauer, reprit Tronc d'une voix imposante. C'est à nous qu'il appartient de mesurer la fiabilité des individus habilités aux projets «secret défense». Et comme vous l'avez si justement fait remarquer, Bellard a obtenu notre agrément pour travailler sur ce projet. Néanmoins, je crois que sur cet homme, l'Agence s'est trompée. Il est vrai que le professeur Bellard mène une vie de chercheur exemplaire depuis une bonne vingtaine d'années et je ne conteste pas qu'il soit pour vous l'une des personnes les plus dévouées et les plus dignes de confiance, Monsieur Grauer. Comment, en effet, soupçonner un homme qui voue sa vie à la recherche ? Un homme qui vit seul dans un petit appartement, qui ne nourrit aucune passion dangereuse, qui ne va jamais à l'étranger et qui passe même une partie de sa vie dans son bureau puisqu'il y dort régulièrement et qu'il y entrepose même des vêtements. Dans ses jeunes années, il a bien commis quelques écarts et il a été fiché par nos services pour appartenance à une organisation illégale, mais ce n'était qu'une bande de jeunes gauchistes qui voulaient refaire le monde. Le groupe s'est dissous lorsque l'un de ses membres a voulu commettre un attentat qui d'ailleurs échoua lamentablement. Même si Bellard fut classé comme appartenant à une mouvance terroriste, nos agents ne l'ont jamais considéré comme tel et ont donné leur agrément. De ce strict point de vue, ils ont eu raison : ces événements ont eu lieu vingt ans plus tôt, Bellard était jeune, exalté et l'homme qu'il est maintenant, un scientifique de grande valeur si l'on en juge par ses réalisations, n'a plus rien à voir avec ce qu'il a pu être autrefois. Pourtant, et c'est ce que personne n'a compris à temps, Bellard était profondément idéaliste et cette nature ne l'a jamais quitté. Tout le monde a pensé qu'il était rentré dans le rang et qu'il avait trouvé sa voie et que c'était pour cela qu'il avait tourné le dos à sa jeunesse. Eh bien moi, je pense

au contraire qu'il n'a jamais renoncé à ses idéaux. Il a essayé de les enfouir au plus profond de lui-même et s'est jeté pour cela à corps perdu dans son travail, mais il n'a pas réussi à les étouffer. Et je crois qu'aujourd'hui son projet lui donne une occasion unique de nourrir ses idéaux. Car enfin, pensez-en ce que vous voudrez, mais il ne ressort pas que du mal de cette épidémie de vérité. Bellard a toujours voulu créer un monde meilleur et il a sauté sur cette occasion.

- Personne n'en doute, répondit le Premier Ministre, sauf peut-être Monsieur Grauer, mais avez-vous des éléments tangibles pour étayer votre hypothèse ?
- Évidemment, Monsieur le Premier Ministre. Il va de soi que je ne suis pas venu vous exposer mes états d'âme ni mes convictions personnelles. Nous nous sommes rendus sur les lieux où sont apparus les premiers effets de l'épidémie et par deux fois, dans deux villages différents, Bellard a été formellement identifié par des témoins. Or, personne n'ignore que celui-ci est en congé et que, d'après ses propres dires, il visite la Suisse à bord d'un camping-car. Sur ce dernier point au moins, il n'aura pas menti. Il voyage bien avec un camping-car dont il a tenté de dissimuler l'immatriculation dans l'un des campings où il a séjourné et où, à présent, les gérants et bon nombre de vacanciers sont affectés du syndrome de vérité. Et pour être tout à fait complet, nous avons toutes les raisons de croire que son assistante, Armelle Forêt, est devenue sa complice.
- Comment en êtes-vous si sûr ?
- Eh bien, le propriétaire d'un des campings nous a affirmé qu'il était en compagnie d'une femme et de plus, nous savons de façon certaine qu'ils ont entamé une liaison amoureuse peu de temps avant ces événements.
- Et ça ne vous paraît pas absurde de commencer une histoire de cœur lorsque l'on a de tels projets en tête ? Si c'est bien lui, il a dû préparer son coup plusieurs mois à l'avance. Pourquoi se serait-il entiché de son assistante dans les derniers moments ?
- Je ne sais pas, Monsieur le Premier Ministre. L'amour ne s'explique pas. Ou bien est-il encore plus cynique que nous l'imaginions et il avait peut-être besoin d'elle pour réaliser ses plans et il l'aura séduite pour en faire sa complice.
- Mais complice de quoi ? Reprit Grauer. Car enfin, j'aimerais que vous répondiez à ces questions avant de me déclarer complètement convaincu par vos propos. Tout d'abord, comment Veridad serait-il sorti du laboratoire ? Vos hommes sont venus inspecter nos procédures, consulter nos registres, visionner des dizaines d'heures de surveillance vidéo. Ont-ils surpris le professeur Bellard ou même son assistante en train de sortir une

substance quelconque des laboratoires d'Angelix ?

- Non, Monsieur, je dois bien dire que non.
- Pourtant, il doit bien falloir plusieurs litres, peut-être même plusieurs décalitres de Veridad pour nourrir un tel projet.
- Sûrement !
- Ensuite, comment expliquez-vous que les effets du sérum se fassent encore sentir dans la population alors qu'il est prouvé que Veridad devient complètement inopérant en moins de deux heures ?
- Je dois dire que pour l'instant nous ne pouvons nous l'expliquer. Le professeur Bellard a peut-être changé ses formules...
- Et pour les aveux spontanés, Monsieur Tronc ?
- Je n'en sais rien non plus.
- Ne croyez-vous pas qu'il puisse s'agir d'autre chose ? D'un produit concurrent, peut-être ?
- Je ne crois pas, Monsieur. Vous avez raison : pour l'instant, je ne peux pas prouver tout ce que je dis même s'il n'en reste pas moins que nous avons trouvé sa trace sur les lieux où a commencé l'épidémie et ce serait une trop grande coïncidence, n'est-ce pas ?
- Je veux bien admettre que le professeur Bellard ait pu changer ses formules et obtenir une variété de Veridad qui provoque des aveux spontanés et dont la durée d'effcience se serait accrue. Mais il reste que pour intoxiquer toute une population, il lui faudrait certainement plusieurs dizaines de litres de sa molécule et je ne vois pas comment il aurait pu les produire, sans même parler de les soustraire ensuite, sans que l'on ne s'en aperçoive. Comme vous avez pu le constater, parvenir à sortir le moindre échantillon au nez et à la barbe de notre service de sécurité relève de la fiction.
- Monsieur le Premier Ministre, conjura Tronc, il faut rechercher cet homme activement. Vous devez déployer des moyens pour le retrouver et l'arrêter. Si, effectivement, il n'y est pour rien, ce ne sera qu'un jeu d'enfant de le vérifier.

Ce dernier prit un air soucieux, réfléchit quelques instants puis s'adressa au ministre de l'Intérieur.

- Monsieur le Ministre, qu'en pensez-vous ?
- Ce que je peux vous dire, c'est qu'au train où vont les choses, la totalité du pays sera probablement contaminée avant la fin de la semaine. Et même si Monsieur Tronc relève avec justesse que des criminels se sont livrés à la police, il faut aussi considérer les troubles causés : rappelez-vous cette grève-surprise dans le supermarché qui a failli tourner à l'émeute. Je crois

que monsieur Tronc a raison : il vaudrait mieux avoir ce professeur sous la main, quitte à le relâcher, s'il n'est pour rien dans cette affaire.

Voyant que le Premier Ministre était prêt à basculer, Tronc renchérit. « Monsieur... Que décidez-vous ? ». Le chef de l'exécutif regarda chacun des participants dans les yeux comme s'il espérait y découvrir la bonne solution puis lâcha un soupir avant de s'adresser au ministre de l'Intérieur : « Corret, vous voudrez bien mettre vos forces de police à la disposition de monsieur Tronc. Quoi qu'il demande, tâchez de le satisfaire. Nous devons retrouver cet homme ! La séance est levée. »

XXXIII

Seul le football était capable de sortir les Français de leur apathie estivale. Les révélations de Lamartin bientôt confirmées par Amid Nidenne avaient ébranlé la France. À côté de celles des joueurs eux-mêmes, les déclarations des dirigeants de la ligue puis de la fédération parurent sans intérêt, sans éclat. Cela faisait vingt-quatre heures que les Français avaient appris la terrible nouvelle. Toute l'équipe était dopée en pleine connaissance de cause et chacun des joueurs, sauf peut-être un ou deux, avait publiquement admis cette réalité comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Bien entendu, toutes les radios et toutes les télévisions ne parlaient plus que de cela. Le grand quotidien national dédié au sport avait carrément doublé son tirage pour le numéro spécial consacré à ces déclarations sans précédent. Tous les exemplaires s'étaient arrachés, comme s'il n'avait pas suffi à ce peuple déçu de voir et d'entendre ses idoles faire acte de contrition, il fallut par surcroît qu'il lût ces horribles aveux.

Bien entendu, davantage que les meurtres avoués, ce furent ces confessions-là qui se colportèrent à la vitesse d'un cheval parti au grand galop. Dès le lendemain, la totalité des journaux n'afficha plus qu'un seul titre, toujours le même, de Lisbonne à Varsovie : « Coupe du monde : la France avait triché ! ». Et nombre de journalistes étrangers étaient venus rejoindre leurs collègues français pour traquer les coupables dans le seul but d'obtenir des détails inédits et croustillants. Ceux d'entre eux qui étaient déjà passés aux aveux répétaient avec un calme en apparence infini les mêmes réponses aux mêmes questions qui leurs étaient posées. Ils éprouvaient de la honte et des regrets qui paraissaient si sincères que les journalistes se prirent de compassion pour eux et se sentirent incapables de se livrer aux habituelles surenchères médiatiques en les faisant passer pour des monstres. À leur contact cependant, beaucoup de ces gens se mirent à évoquer, d'abord entre eux puis bientôt dans leurs articles, des affaires antérieures dont ils n'avaient jamais parlé, soit par manque de preuves, soit pour ne pas devenir le paria d'une profession qui en savait bien davantage que le public sur la réalité du dopage dans le sport. Ce qu'ils avaient si longtemps tu leur sembla soudainement devoir être divulgué. Un sens nouveau du journalisme, un plus grand besoin d'honnêteté happèrent leurs consciences qui réclamaient d'être soulagées avec toujours plus d'insistance. Veridad s'emparait d'eux sans qu'aucun n'ait pu imaginer que les aveux précédemment recueillis étaient le fait d'une épidémie qui, à présent, les gagnait. Alors, aussi sûrement qu'une marée montante, Veridad recouvrit de ses effluves le journalisme tout entier. Les

premiers touchés étaient rentrés dans leurs rédactions, rendirent compte aux rédacteurs, s'entretinrent avec leurs pairs et bientôt tout ce petit monde fut assoiffé de vérité pure. En un jour et une nuit, Veridad s'était insinué dans chaque esprit. Comme partout ailleurs, certains manifestèrent des signes sitôt après avoir été contaminés tandis que d'autres y semblaient insensibles et ne manifesteraient des symptômes que dans les prochains jours.

Ainsi, au moment où après une longue journée de route, le père de cette révolution se promenait paisiblement avec sa complice sur les rivages de l'océan dont il admirait les eaux calmes et scintillantes, la plus grande agitation régnait dans les rédactions parisiennes. Il n'y avait pratiquement pas un journaliste qui ne voulait faire paraître un article jamais écrit, toujours remis à plus tard et qui, subitement, ne pouvait plus souffrir le moindre délai. Il y avait dans ce salmigondis des informations sensationnelles, des scandales politiques, mais aussi une bonne part d'autocritique. Plus que beaucoup de leurs concitoyens, les journalistes étaient parmi les mieux placés pour comprendre les ressorts de la société. Ils en connaissent les rouages, les forces et les faiblesses, et sont proches des vrais détenteurs du pouvoir. Ils en déterminent une part, car ils peuvent présenter les informations sous un jour plus ou moins favorable aux puissants. Aussi, plusieurs d'entre eux voulurent publier leur *aggiornamento*, faire part de leurs erreurs personnelles à leurs lecteurs ou à leurs auditeurs. Les rédacteurs en chef s'affolèrent un peu avant de succomber, eux aussi, aux charmes de Veridad. Tout à coup, il leur sembla à tous avoir vingt, trente et pour certains quarante ans de moins. Ce fut comme s'ils sortaient de leur école de journalisme, pour ceux qui l'avaient fréquentée, et que seule désormais comptait la vérité. Tous avaient jadis épousé cette profession parce qu'ils voulaient informer le monde, dévoiler ce que d'autres voulaient taire, changer le cours des choses. Ils avaient eu cette jeunesse qui faisait bouillir leurs esprits, qui les maintenait dans une perpétuelle révolte, qui les empêchait de s'accommoder de tout. Ils l'avaient ensuite peu à peu oubliée et leur métier consistait à présent à protéger la ligne éditoriale de leur journal ou de leur antenne, à autoriser ou censurer des articles et des reportages. Pourtant, sans qu'ils sussent comment, leurs rêves et leurs idéaux de jeunesse leur étaient revenus. Ils n'avaient pas disparu comme ils le pensaient parfois au petit matin lorsqu'ils se trouvaient seuls avec eux-mêmes devant leurs glaces en ajustant leurs cravates, ils s'étaient simplement renfrognés dans un repli de leurs âmes en attendant des temps meilleurs. Ils les retrouvèrent miraculeusement intacts et s'en émerveillèrent. Une joie immense s'emparait d'eux à mesure que la fougue de leur ancienne jeunesse inondait leurs corps ainsi que la sève d'un arbre qui, le

printemps venu, irrigue de sa vie chaque branche, chaque bourgeon, chaque feuille. En un moment, ils furent en plein accord avec leurs suivants et journaux et radios cessèrent d'être des entreprises médiatiques où l'information était une denrée à vendre, comme toutes les autres. Ces lieux ressemblèrent soudainement à des forums, des assemblées estudiantines ou syndicales où chacun pouvait parler et proposer, où toute personne en valait une autre, où le terme de hiérarchie venait de perdre jusqu'à son dernier sens.

Mais cette grondante agitation n'était pas stérile et tous ne produisirent que de la vérité et de la sincérité ce soir-là. Les journaux écrits furent composés d'articles disparates et sans cohésion apparente. Les maquettistes eurent beau se récrier, rien n'y fit. Tout devait être dit, chacun voulait avoir son espace pour raconter sa vérité et l'on vit sur toutes les feuilles s'assembler des informations hétéroclites dont l'unique point commun était la sincère véracité. Aucun domaine ne fut épargné et l'on passa en revue tous les registres de la vie humaine : les affaires politiques, pénales, économiques, sociales. En un soir, il en fut peut-être davantage révélé que pendant toute une décennie et si un observateur avait pu regarder tout ce qui se préparait alors au cours de ces heures virulentes, il aurait dit que le grand soir était arrivé. Il y en eut un qui observait à distance et sans pouvoir rien y changer au cataclysme en préparation. D'une façon ou d'une autre, l'Agence gardait un oeil discret sur les principaux organes de presse et Tronc avait demandé l'après-midi même à ce que toute information importante les concernant lui soit adressée, comme si la prémonition exigeait qu'il vît se soulever la vague qui submergerait bientôt l'État lui-même.

Vers vingt-deux heures, il était revenu à son bureau pour attendre ces hypothétiques renseignements. Il ressentit la fièvre des citadins qui attendent en le redoutant un prochain bombardement. D'interminables minutes passèrent. Il n'y aurait rien d'autre à faire qu'à attendre. Alors que Bellard ignorait presque tout de la révolution qu'il avait déclenchée, lui pouvait la suivre minute par minute et même l'anticiper. Les yeux perdus dans le ciel à peine étoilé de la capitale, il songea à lui, à cet homme idéaliste et pugnace. Il l'avait d'abord haï et méprisé. La lecture de son dossier lui avait fait croire qu'il avait affaire à un anarchiste raté qui s'était finalement fondu dans le moule de la société qu'il avait voulu abattre. C'était au départ un ennemi de l'État et, à ce titre, son propre ennemi. L'esprit de Tronc avait été façonné militairement et jusqu'alors, et en dépit de son intelligence, il ne s'était jamais posé beaucoup de questions. Était-ce bien ou mal, ce n'était pas à lui d'en juger. Qu'importait la façon dont allait être utilisé Veridad par

l'État, une fois au point. On avait dérobé ce secret et l'on commençait à présent de le divulguer en l'utilisant inconsidérément, voilà ce qui comptait. Indiciblement et peut-être pour la première fois de sa carrière, un jugement avait pris place dans son esprit. Sans qu'il sût comment, il s'était mis à mesurer les aspects positifs de cette affaire. Il ne put s'empêcher de songer à ces criminels spontanément passés aux aveux. Comme c'était simple ! Ainsi, il n'y avait plus besoin de les rechercher, ils viendraient d'eux-mêmes. Il retourna cela de mille manières dans son esprit sans parvenir à comprendre comment une telle chose était possible. Presque malgré lui, Tronc sentit naître une sorte de sympathie pour le professeur qu'il poursuivait. Il avait beau vouloir le considérer comme un ennemi de l'État, une autre partie de lui voulait au contraire le protéger et lui vouait même une sorte d'admiration reconnaissante. Pourquoi était-il venu ce soir ? Pour faire avancer son travail, pour avoir des nouvelles, voir avancer l'oeuvre du savant, c'est à dire ravager le pays ? Ces questions s'embrouillaient dans sa tête sans qu'il en sortît de réponse.

Son écran d'ordinateur, seule source de lumière dans la pièce obscure où il se tenait, lui épargna de se tourmenter davantage. Ainsi, il avait vu juste : sans doute n'était-il pas doué pour trancher les cas de conscience, mais il savait parfaitement analyser les événements au point de presque deviner le futur. À partir de vingt-deux heures trente, il reçut plusieurs messages en provenance des différents journaux et son esprit synthétique résuma la situation : la confusion régnait, les informations les plus sensationnelles allaient être dévoilées, d'innombrables scandales surgiraient le lendemain. Nul autre que lui ne l'avait compris ni pressenti, il en était certain. En fonctionnaire zélé et consciencieux qu'il était, il rédigea une note urgente au Premier Ministre pour l'avertir de ce qui se tramait puis, heureux d'avoir fait correctement son travail, il éteignit sa machine et s'en retourna chez lui, plein de l'impatience du jour prochain.

Le camping dormait encore lorsque Marc ouvrit l'oeil. Il n'y avait aucun bruit hormis le pépiement de quelques oiseaux affamés. Il se frotta les yeux pour en chasser quelques chassies récalcitrantes avant de poser son regard purifié sur Armelle. À sa différence, elle possédait un sommeil lourd et paisible, petit trésor qui lui était inconnu. Il resta là quelques minutes à la regarder sans oser bouger de peur qu'elle ne se réveillât puis, soudainement paré d'une naturelle turgescence, il choisit de se lever plutôt que de ne point résister aux charmes de sa princesse endormie. Il enfila silencieusement un polo ainsi qu'un pantalon court et s'éclipsa du camping-car à pas de loup. L'océan était assez loin, sans doute à cinq ou six cents mètres, mais il lui sembla pourtant sentir nettement cet air iodé à la fragrance si particulière et si aimée comme si le grand bleu se trouvait à quelques pas de lui. Instinctivement, il sut où il se trouvait et arpenta les allées du camp pour aller à sa rencontre. Il fut heureux d'aller à lui, de le retrouver ainsi qu'un vieil ami fidèle et inchangé. Tandis qu'il cheminait, il se ressouvint de la conversation qu'ils avaient eue à son propos. Il était, tant pour Armelle que pour lui, leur élément préféré et il se trouva heureux de partager ce penchant, justement avec elle. À mesure qu'il avançait, l'odeur se faisait plus aiguë, plus attirante. Elle exprimait de plus en plus nettement la puissance de celui qui l'exhalait. Après quelques minutes, les arbres ombrageux cédèrent la place à la dune et bientôt, à la plage elle-même. Enfin, il était là, toujours là, et son immensité bleue s'étendait à perte de vue. Le soleil avait entamé sa course vers son firmament cependant que quelques nuages venaient ça et là lui interdire de prodiguer son agréable chaleur. Néanmoins, cela n'empêcha pas Marc de s'approcher de lui jusqu'à se laisser mouiller les pieds. Et lorsqu'il l'eut touché, il eut envie de s'y plonger tout entier. Il lui sembla entendre son appel, l'océan paraissait vouloir communier avec lui en l'embrassant de ses eaux. Marc tenta bien de conjurer ce sort en n'emportant à dessein ni serviette ni maillot, mais dès les premiers pas qu'il avait faits vers lui, il sut qu'il succomberait et il n'y allait même que pour cela. Il regarda alors à gauche puis à droite, fit quelques pas en arrière et ôta ses vêtements avant de le rejoindre sans même ressentir la fraîcheur de son eau. Il avança, fit quelques brasses et plongea la tête dans ses entrailles pour communier entièrement avec lui. Il nagea dans la plus grande liberté, celle qu'il n'avait encore jamais connue. Libre de ses mouvements, délivré de toute hypocrisie et de tout mensonge, il s'était même affranchi – fut-ce pour quelques dizaines de secondes – de l'obligation de respirer. Il nagea droit devant lui, les yeux fermés et ressentit avec un vif plaisir l'eau qui glissait le long de ses tempes et lui murmurait des mots d'amitié. Plus encore

qu'une simple paix intérieure, c'était une paix générale, presque universelle, qui semblait l'entourer. L'horloge du monde tournait et le précipitait vers son nouveau destin, mais pour Marc, le temps avait cessé d'exister. Ce qu'il faisait, d'autres l'avaient fait des milliers d'années avant lui et d'autres encore le feraient très longtemps après sa mort. Il n'était plus qu'un animal venu retrouver son ancestral berceau. Il se sentait bien dans l'élément liquide, car sa nature profonde se souvenait encore qu'il y était né. Peu à peu et sans qu'il le remarquât, les nuages s'étaient dissous au point de presque disparaître et le soleil pouvait à présent frapper de plein fouet la plage et l'océan. Marc eut alors l'impression de se trouver là depuis de nombreuses heures et se résigna à quitter l'élément originel. En sortant de l'eau, il vérifia qu'il n'y avait personne pour le voir nu puis passa simplement sa main sur son corps pour se débarrasser des quelques gouttelettes avant d'enfiler ses habits. Heureux comme un enfant en vacances, il s'en retourna au camp, l'esprit encore plein de ses sensations aquatiques.

Lorsqu'il arriva à leur emplacement, il remarqua la porte ouverte du camping-car. La rosée ne s'était pas encore complètement retirée et la table du petit déjeuner se dressait devant leur logis roulant. À mi-voix, il appela Armelle, mais elle ne répondit pas. Un peu intrigué et revenant enfin à la réalité, il entra, l'appela de nouveau, mais derechef, aucune réponse ne lui parvint. Un coup d'oeil lui suffit pour s'apercevoir de son absence. Il s'assit alors dans un fauteuil après avoir pris soin de l'orienter face au soleil et se laissa réchauffer par lui avec docilité.

L'indolence l'avait déjà envahi lorsque, enfin, Armelle parut. Ses yeux s'ouvrirent d'eux-mêmes lorsqu'il sentit son parfum. Elle était en peignoir, ses cheveux mouillés ondulaient le long de son visage paré du plus beau sourire.

- Tu vas être content, dit-elle. Regarde ça !

Et elle déposa plusieurs quotidiens en même temps qu'une baguette de pain odorante ainsi qu'un sachet qui contenait des croissants. Elle s'approcha de lui, caressa sa main, fit des siennes un écrin pour l'envelopper et fit enfin briller son regard de deux soleils incandescents.

- Où étais-tu, reprit-elle ?

- Sur la plage. Je me suis réveillé et tu étais si belle endormie que je n'ai pas voulu te tirer de ton sommeil. Je sentais d'ici l'air marin et j'ai eu envie de voir l'océan. Il suffit de suivre ce chemin, là. C'est à cinq minutes à peine.

- Tu t'es baigné, demanda-t-elle avec un air complice ?
- Oui. Lorsque je l'ai vu, je n'ai pas pu lui résister. J'en avais trop envie.
- Et s'il y avait une autre femme, très belle, plus attirante encore que l'océan, tu lui résisterais ?
- Je ne sais pas. Il me semble. C'est si nouveau pour moi, tout ça. Je m'étais tellement déshabitué de la vie que je ne sais pas quoi te dire. Je n'avais plus songé à aucune de vous depuis vingt ans. Même toi, je me demande encore comment j'ai réussi à tomber amoureux. Je m'étais tellement reclus de votre univers. Tu es... Tu es ma renaissance, mon deuxième printemps. J'étais déjà gris et morne, prêt à glisser vers la vieillesse avant mon heure et tu m'as rendu la verdure, la fougue, l'envie de vivre vraiment, le plaisir de voir poindre chaque jour. Je ne sais pas si j'aurais envie d'en aimer une autre que toi. Je ne crois pas. Tu es la deuxième et si par malheur cela devait s'arrêter, je ne crois pas que je pourrais recommencer une troisième fois. Tu m'as pratiquement fait revenir à la vie, c'est comme si tu avais sauvé un suicidé. En me sauvant, tu t'es donné la responsabilité de ma vie. Tu ne peux plus me quitter, je n'y survivrais pas. Les autres femmes sont comme le paysage, les rues de la ville, les boutiques. Elles font partie du décor et je les remarque à peine. Sois sans crainte ! Mais, simple question de vocabulaire, ne confonds pas l'attirance et l'amour. L'attirance, l'envie correspondent à des besoins charnels immémoriaux. Ce sont des émois naturels et bestiaux contre lesquels l'homme lutte peut-être depuis cent siècles sans parvenir à prendre le dessus. J'avais lu, il y a longtemps, qu'il appartient à l'homme et non à la femme d'assurer la descendance. Aussi ses instincts le poussent-ils naturellement vers la femme pour copuler et procréer. Et tant que notre race perdurera, il en sera ainsi. Jamais nous n'avons dépassé notre nature. Les philosophes qui l'ont écrit se sont trompés. N'en veux pas trop aux hommes d'être attirés par les femmes. Ils le subissent tout autant qu'ils croient les désirer librement.

Elle l'écoutait philosopher avec tant d'admiration qu'elle béait devant lui. De nouveau, elle remerciait en elle-même la providence de lui avoir accordé cet homme capable de tout, même déculpabiliser l'adultère qu'il jurait ne pas vouloir commettre. Naïvement, elle se dit qu'elle essaierait de se souvenir de ces paroles si un jour il la trompait avant d'espérer que ce jour ne vînt jamais. Elle songea enfin qu'il lui appartenait de tout faire pour que les autres femmes demeurent des éléments du décor et elle se jura de s'y employer.

- Mais fais-moi donc voir ces bonnes nouvelles, dit-il en s'approchant de la table. Et puis, après tout, nous avons bien le temps. Déjeunons d'abord, je

verrai cela ensuite.

Lorsqu'ils eurent l'un et l'autre englouti la baguette et les croissants, Marc n'y tint plus, même s'il n'avait pas encore fini son café. Il repoussa sa tasse, prit le premier des quatre quotidiens demeurés sur la table et prononça un « voyons, voir » comme pour se dédouaner de son impatience. Il fut d'abord frappé par l'épaisseur du journal : plusieurs dizaines de pages, alors qu'en période estivale ces publications subissent une sorte de cure d'amaigrissement. Son étonnement redoubla lorsqu'il porta son regard sur la première page. C'était bien « Libération » qu'il avait sous les yeux, mais hormis le titre, il n'en reconnut point la mise en page. D'ordinaire dotée d'une certaine clarté, il avait sous les yeux un ensemble disparate de titres et de textes presque illisibles tant ils étaient nombreux. Il s'y reprit à deux fois pour regarder la page dans son ensemble puis, voyant qu'il ne rêvait pas, il commença de lire. Il parcourut quelques accroches et comprit tout de suite à quel point son plan avait réussi. C'était à présent le tour des journalistes d'être possédés par Veridad et grâce à eux, la vérité allait se propager plus vite encore. Après qu'il eut compris, il prit le temps de lire la plupart des articles, comme pour savourer sa victoire. Toutes sortes d'affaires s'épalaient sur les pages, comme un immense vase renversé sur une table. Un journaliste dévoilait comment un éleveur avait pu se soustraire aux contrôles vétérinaires aux pires moments de la crise de la vache folle et ajoutait que de hauts responsables avaient fait pression sur le journal pour que ces faits fussent tus afin de ne pas jeter le discrédit sur l'agence sanitaire et ainsi, plonger le pays dans la panique. Un autre relatait les propos de chauffeurs routiers employés par une entreprise de chimie. Ils décrivaient les déplorables conditions de transport de produits dangereux, particulièrement à l'étranger. Un troisième citait un témoin jamais convoqué par la justice dans une affaire meurtrière.

Marc eut l'impression que le monde allait bientôt devenir transparent, que tout devait et allait être dit. Il songea que, grâce à son projet, il n'y aurait plus de complots, de trahisons, de crimes peut-être. Il essaya de se représenter ce que serait la vie lorsque l'Homme serait débarrassé de son mensonge, mais il peina à appréhender cette inéluctable et future réalité. On ne pourrait plus feindre de tirer sur la corde nationaliste pour déclencher des guerres, on ne pourrait plus mentir aux enfants, fut-ce pour leur bien, on ne pourrait plus avancer de fallacieux prétextes pour licencier ou réduire les salaires, on ne pourrait plus avoir de liaison cachée et mentir impunément à sa femme ou son mari. Tant de choses allaient changer que Marc renonça à les inventorier.

Il se les représenta comme un tout immense où, certainement, il y aurait quelques inconvénients, mais qui finalement serait un bien pour l'Humanité. Il s'étonna ensuite d'être l'initiateur de ce profond changement et songea à son adolescence enflammée, celle où en compagnie de quelques amis, il avait nourri ce rêve d'égalité et de justice, commun à toute la jeunesse, et son coeur fit résonner ses tempes. Il réussissait, lui, là où seul Dieu pouvait réussir : il était parvenu à changer la nature des hommes. Un léger sourire, seulement destiné à lui-même, se posa sur ses lèvres comme un moineau sur une branchette ployant sous son poids. Il ne regardait plus rien, ses yeux percevaient encore le flou des lignes de caractères, mais ne voyaient plus que ces images délicieuses que confectionnaient ses pensées. Armelle ne cessait de l'observer et ne manqua pas d'interpréter ce sourire comme étant un subtil mélange de joie, de fierté, mais aussi du soulagement d'avoir atteint son but. Elle le regardait, fier et heureux et elle en fut heureuse à son tour. Une soudaine empathie lui fit passer les sentiments qui le traversaient. Elle sentit tout ce qu'il y avait de bon en lui. Tout son être était tourné vers la bonté, l'honnêteté, l'humanité et elle tira pour elle-même une nouvelle fierté d'être sa compagne. Elle le regardait à présent avec des yeux embrasés d'un ardent désir. Soudainement, les journaux, Veridad, plus rien n'avait d'importance. Elle voulait se tenir près de cet homme, si près qu'aucun souffle ne put se glisser entre eux. Debout derrière le fauteuil, ses mains commencèrent de caresser son visage avec autant de grâce que de lenteur. Il pouvait sentir son doux parfum jusqu'à l'extrémité de ses doigts ; il entendait même sa respiration un peu lourde que seul le chant des oiseaux masquait un peu. Ses yeux se fermèrent en signe d'abandon, comme s'il acceptait par avance tout ce que ces caresses laissaient supposer. Dans le ciel, une belle journée d'été s'annonçait et dans les coeurs, c'était la promesse d'une belle journée d'amour. Mais pour la France, et bientôt pour le monde, ce ciel d'azur ressemblait à un ultime répit avant la grande tempête.

Par delà les journalistes qui, plus que les autres, vivaient dans un cercle étroit, le nombre de personnes touchées par la grâce de la vérité n'avait cessé d'augmenter ces derniers jours. Toute statistique était nécessairement très aléatoire, mais enfin, au moment même où Armelle et Marc s'apprêtaient à faire germer la vie, Tronc se livrait à quelques approximations à l'aide de toutes les données centralisées par son agence et ne s'étonna même pas des chiffres que lui annonçaient les machines : à ce jour, c'étaient entre trente et cinquante pour cent des Français qui ne pouvaient plus mentir et les projections indiquaient que les quatre-vingt dix-neuf pour cent seraient atteints en deux ou trois jours tout au plus. Au-delà du pays, les ordinateurs avaient même prévu une extension rapide du phénomène hors des frontières : deux semaines, peut-être trois, pour que l'Europe soit touchée à demi et le même nombre de mois pour la planète tout entière. Ces estimations n'étaient point exagérées et au même moment, les gens se ruaient dans les commissariats et les gendarmeries dans près de soixante-dix départements. Comme les jours précédents, les fonctionnaires ne cessaient d'enregistrer des aveux spontanés ainsi que des dénonciations. D'autres statistiques encore montraient sur la dernière semaine un effondrement de la délinquance et de la criminalité. Pourtant, tous les effets de Veridad n'étaient pas visibles sur les écrans et les rapports que commandait Tronc. Depuis les dernières vingt-quatre heures, plusieurs pays limitrophes avaient demandé des explications au gouvernement français, et cela dans le plus grand secret. Même amis, ces pays n'en étaient pas moins bien informés par leurs agents des récents troubles qui sévissaient en France. Beaucoup eurent simplement fermé leurs frontières s'ils l'avaient pu, mais l'Europe liait leur sort à celui de leur voisin par quantité de traités et c'était à peine s'ils pouvaient établir quelques contrôles épars le long de leurs frontières. Un seul pays cependant ne s'embarassa pas de ces considérations diplomatiques. Il n'était signataire que de quelques accords bilatéraux qui ne remettaient point en cause le contrôle de son sol. Ses dirigeants, plus encore que les autres, appréhendèrent le danger mortel qu'une épidémie de ce type aurait provoqué chez eux. La Suisse est un petit pays de six millions d'âmes, mais renferme dans ses coffres le quart de l'argent du monde et cela n'est possible que par son extrême discrétion. Que cela vint à changer et c'eût été la ruine. Aussi, comme elle le fit souvent dans son histoire, elle décida de se replier sur elle-même et ferma sans attendre ses frontières avec la France, l'Allemagne, l'Italie et l'Autriche. Seul le Liechtenstein fut épargné pour la raison qu'il se trouvait dans une situation identique et qu'il avait procédé aux mêmes mesures de sauvegarde.

En cette même matinée, douce et tendre près de l'océan pour certains, angoissante à Paris pour d'autres, plusieurs milliers de travailleurs frontaliers ne purent se rendre à leur travail. D'interminables files de voitures encerclaient la ville de Genève avant que les forces de l'ordre ne vinssent désengorger ces routes au moyen de déviations.

Veridad faisait rage en Haute-Savoie ainsi que dans l'Ain et la Suisse espérait éviter la contamination alors qu'il était en réalité déjà trop tard. Nombre de frontaliers touchés avaient plusieurs jours durant franchi la frontière à présent fermée et ils avaient eu tout le temps nécessaire pour transmettre involontairement le germe de la vérité à leur entourage professionnel. Mais l'Helvétie venait de gagner une journée, peut-être deux, de relative tranquillité.

Tout le jour durant, l'irrépressible besoin d'exprimer la vérité gronda et déborda de millions d'individus qui étaient devenus comme des volcans soudainement réveillés par une lave incandescente qui brûlait leur âme. Partout, et plus seulement à la gendarmerie ou dans les commissariats, les gens disaient ce qu'ils avaient toujours caché. Chaque famille possédait ses secrets. Chaque famille touchée n'en eut soudain plus. Il y avait ceux qui trompaient leur conjoint, ceux qui buvaient en cachette, ceux qui jouaient aux courses et étaient perclus de dettes, ceux qui avaient perdu leur travail sans oser l'avouer, ceux qui avaient fait évincer un collègue pour mieux prendre sa place, ceux qui trichaient aux jeux de société.

La mesquinerie du monde s'étalait au grand jour et ce n'était guère reluisant. Néanmoins, ces scènes gardèrent un air joyeux, car elles avaient le goût des grands soirs où tout est effacé pour repartir de zéro. On libérait sa conscience en même temps que l'on rompait ses liens avec une ancienne vie dont on ne voulait plus. On s'apprêtait à en commencer une nouvelle et il fallait y débiter nu et pur. Aussi tout ceci se faisait-il presque sans honte, sauf peut-être pour les crimes les plus graves qui, même sous l'effet de Veridad, furent difficiles à avouer.

Un jour seulement après les journaux et les radios, la télévision devint une indescrivable agora. Les émissions habituelles, si elles continuèrent d'être diffusées, ne ressemblaient plus à ce qu'elles étaient la veille encore. Ce fut là qu'il s'y passa ce qui ne s'était jamais produit. Même les réalisateurs des rares vraies émissions d'information et d'investigations n'en auraient jamais rêvé auparavant. Pour la première fois depuis que le monde était, on donna

l'antenne à ceux qui étaient capables de démonter et expliquer les rouages qui régissaient la vie des hommes sur la terre. L'emprise des multinationales sur la vie séculaire fut démontrée avec limpidité. Leurs dirigeants eux-mêmes vinrent expliquer que leur vie consistait uniquement à augmenter le profit de quelques-uns en utilisant tout ce que la communauté pouvait leur donner. L'un d'entre eux expliqua de quelle façon il était possible de déplacer des usines de pays en pays ou de région en région pour profiter des subventions parfois gigantesques qui leur étaient proposées. D'autres avouèrent que leur ancien cynisme les avait conduits à faire travailler des enfants de six ans ou bien abuser du travail de détenus dans des pays totalitaires. On expliqua aux gens les enjeux inconnus du grand public de la bataille de l'eau potable, mais aussi comment il pouvait être rentable de pêcher des crevettes à Copenhague, les envoyer par camion puis par bateau au Maroc pour les faire éplucher par une main d'oeuvre abondante, docile et peu coûteuse avant de les réexpédier vers leur pays d'origine pour le bonheur des consommateurs locaux. La vérité fut dite aussi sur l'histoire récente du pays et l'on apprit pourquoi tel ou tel ministre s'était suicidé ou était présumé l'avoir fait. Mais des pages plus sombres furent aussi tournées. Ainsi apprit-on à quel point la France s'était déshonorée dans le conflit Algérien et même, plus anciennement, en Indochine.

L'édifice tremblait dangereusement et les quelques templiers qui le gardaient encore semblaient bien incapables d'empêcher son effondrement. Sur les ordres du Premier Ministre, celui de l'Intérieur ordonna à toutes les forces de police de contrôler l'ensemble des camps de vacances du pays. C'était la dernière carte de l'État, car en envoyant ainsi ses soldats au front, il fallait s'attendre à d'innombrables contaminations parmi ses obligés. Combien de policiers, de gendarmes, soudainement touchés par la grâce, refuseraient alors d'accomplir cette sale besogne qu'était l'arrestation de celui qui les avait tous libérés du mensonge obligatoire ? Le ministre savait ce péril certain, mais il n'avait plus d'autre choix. Chaque heure qui passait voyait flancher un nouveau département. Il était déjà trop tard pour enrayer la contamination, mais en capturant le scientifique, il espérait bien qu'un contre-poison – ce fut le terme qui lui vint à l'esprit – pourrait être fabriqué pour sauver le pays dont il était en charge. Il imaginait déjà leur capture en se représentant un homme et une femme à demi nus, tirés de leur caravane au petit jour par une escouade de gendarmes surarmés puis il songea à l'idée proposée par Corret d'équiper ses hommes de masques à gaz. Un léger sourire intérieur alluma son oeil : c'eût été efficace de procéder de la sorte, mais la population en eût été affolée et la panique, en plus de semer un plus grand trouble encore dans

le pays, aurait certainement profité aux fugitifs.

Il était dix heures et il attendait là, devant son bureau sans rien faire d'autre que de guetter ce moment où on lui apprendrait leur arrestation. Tous les autres dossiers avaient été laissés en plan comme s'ils n'avaient plus la moindre importance. Ils étaient comme recouverts d'une invisible poussière qui portait la couleur de l'obsolescence, celle du gris terne venu d'un autre siècle.

Au même moment, à plusieurs centaines de kilomètres de là, Armelle et Marc examinaient la carte de la région en vue d'une promenade à vélo. Ils traçaient du doigt le chemin à emprunter et s'amuserent de voir leurs doigts se rejoindre sans se toucher. Depuis qu'ils étaient devenus *vérares* – nouveau terme qui commençait d'être employé dans les médias pour désigner ceux qui disaient la vérité –, leur vie était plus simple et plus libre, comme si elle s'était débarrassée elle-même d'une gangue autrefois protectrice et à présent inutile. Alors que le ministre avait imaginé des hommes par dizaines dans chaque camping, ils n'étaient que deux ce matin-là à se présenter à l'accueil de « L'Océan ». Ceux-ci exhibèrent au réceptionniste une photo de Marc, puis une autre d'Armelle. L'homme à la quarantaine un peu chauve et plutôt chétif toisa les deux militaires pour s'assurer qu'il avait bien affaire à des gendarmes puis jeta un regard sur les deux clichés. « Ils sont chez vous ? » fit l'un des deux sur un ton rustre et autoritaire. Son interlocuteur, chez qui Veridad était à l'état d'incubation et n'avait pas encore produit ses effets, le regarda sombrement et de travers.

- Qu'est-ce qu'ils ont fait ? Répliqua-t-il les lèvres à demi fermées.
- On ne peut rien vous dire, reprit le second sur un ton plus poli pour ne pas laisser s'envenimer la conversation. Mais rassurez-vous, on ne veut que leur poser quelques questions. Ils ne sont accusés de rien.

Le brigadier Massot prit une profonde respiration après avoir commis l'un de ses derniers mensonges, car Veridad profita de cette aspiration pour conquérir un nouvel hôte. En quelques secondes, d'imperceptibles effets commencèrent à se faire jour. Le brigadier examina en lui-même ses dernières paroles puis regretta pendant un instant d'avoir menti. Mais pour cette fois-ci sa conscience s'en tira en jugeant que c'était nécessaire.

Sur la bonne mine de ce gendarme, le réceptionniste leur indiqua l'emplacement et offrit même de les y conduire, ce qu'ils refusèrent poliment : « Ce ne sera pas nécessaire et puis, vraiment, nous n'avons que quelques

questions à leur poser » reprit le gradé en trouvant fin d'appliquer la louvoyante stratégie de son subalterne. En prononçant ces mots, il eut même l'impression que l'idée était venue de lui et se l'appropriâ avec la tranquillité d'esprit que lui conférait son statut de chef. Ils sortirent du bureau et, munis des explications de celui qui était en réalité le propriétaire des lieux, se dirigèrent vers l'emplacement 177 d'un pas promeneur qui détonait avec leur uniforme austère. Les deux dangereux criminels qu'ils étaient chargés d'interpeller – c'était la description qu'en avait faite le ministre – s'échangeaient un baiser lorsqu'ils parurent devant eux.

- Monsieur Bellard ? Mademoiselle Forêt ? Interrompit sans politesse ni émotion, le plus gradé.
- Oui, répondirent-ils désarçonnés par la surprise.
- Il faut que vous nous suiviez à la gendarmerie. Vous n'allez pas faire d'histoires ? S'inquiéta le gendarme que la mention « dangereux criminels » avait tout de même impressionné.
- Non, bien sûr que non. Pouvons-nous emporter quelques affaires ? En réalité, j'ai une simple faveur à vous demander. Ma femme est enceinte et avec cette chaleur, pourrions-nous simplement emporter un brumisateuse afin qu'elle ne souffre pas trop de la chaleur de l'été ?
- Bien sûr, bien sûr, accepta le gendarme qui puisait dans son statut le plaisir de pouvoir accorder une faveur à quelqu'un qui se trouvait soumis à son autorité.

Le regard qu'Armelle posa sur Marc était mêlé de tristesse et d'étonnement. L'accablement qui s'y lisait était le commencement de la désespérance et du regret de cette vie qui s'était promise à eux et qu'ils n'auraient probablement pas. Quant à l'étonnement, il se nourrissait de la déception de voir que celui qu'elle aimait de la plus profonde passion n'était pas cet homme omnipotent et invincible qu'elle croyait. Comment pouvait-il se laisser arrêter ainsi, sans résistance, sans avoir prévu que cela pouvait arriver ni avoir préparé une adéquate parade ? Elle ne pouvait accepter sa défaite et se contraignit à croire qu'il avait bien un plan et que celui-ci exigeait qu'ils se laissassent prendre. D'ailleurs, pourquoi allait-il chercher un brumisateuse dont elle n'avait nul besoin puisqu'elle n'était sûrement pas enceinte ? Le vaporisateur ne pouvait contenir que leur élixir secret, peut-être même une forme encore plus concentrée que celle dont elle avait connaissance. Il allait revenir dans un instant et asperger leurs visages, c'était certain.

Comme à l'exact moment où le soleil s'élève sur la ligne d'horizon et où ses

premiers rayons transforment l'aurore en jour éclatant, les sentiments d'Armelle virèrent du plus noir abattement à l'excitante impatience d'une félicité certaine et imminente. Elle attendait son retour avec la confiance infinie qu'accordent les enfants à leurs parents pour les tirer d'un mauvais pas. Alors qu'il tardait à sortir, l'un des gendarmes s'appêtait à l'appeler lorsqu'il reparut. Le visage calme et souriant, il adressa une oeilade confiante à sa compagne avec, à la main, le brumisateu qui allait les sauver.

« Merci Messieurs, je vous suis bien reconnaissant de votre humanité », dit-il avant de porter le coup de sa botte secrète espérée.

Mais il ne fit nul geste en leur direction et se contenta de leur parler d'un ton affable qui la dérouta davantage. Elle fit une moue emplie de tristesse et lorsqu'il s'en aperçut, Marc serra sa main dans la sienne et la réconforta : « Ce n'est rien, tu n'as pas à t'inquiéter. On peut même dire que c'était souhaitable ». Il n'en dit cependant pas davantage sur le moment et réserva ses paroles réconfortantes pour plus tard.

Lorsque deux jours furent passés, la situation du pays avait encore empiré, en dépit de la remarquable efficacité de la gendarmerie. Tous les pays du monde, à l'exception de ceux de l'Union Européenne qui ne le pouvaient pas, avaient interrompu leurs relations avec la France. Plus aucun bateau, plus aucun avion ne pouvait venir de ce pays soudainement mis à l'index du globe. Une panique jamais vue s'était emparée des aéroports, des centres de fret maritime, mais aussi dans toutes les compagnies qui commerçaient avec la nation bannie. En une seule journée, des dizaines de milliers de tonnes de marchandises en tous genres se retrouvèrent entassées dans les entrepôts où ils ne transitaient d'ordinaire que quelques heures et sinon encore la vérité, la désorganisation et l'affolement avaient gagné Shanghai, Baltimore, ainsi que de nombreux autres ports.

Au sein de l'Union, l'excitation et la crainte n'en étaient pas moins grandes, même si elles se trouvaient tempérées par la diplomatie. Le gouvernement français fut pressé de toutes parts de trouver une parade à la dangereuse catastrophe et cela dans les délais les plus courts. Déjà, les pays nouvellement entrés dans le cercle des nations menaçaient de faire jouer la seule clause qui leur permît de reprendre le contrôle total de leurs frontières, celle prévue dans le cas où un pays serait en guerre et verrait son existence menacée. Par fatalisme ou par vraie conviction européenne, aucun des voisins directs de la France ne voulut prendre les quelques mesures qui restaient possibles. Les premiers ministres anglais et espagnols, le chancelier allemand et le président du conseil italien avaient été informés de ce phénomène nouveau et inexplicable, non par des mensonges diplomatiques formels et ampoulés, mais au contraire par des appels téléphoniques directs entre le Premier Ministre français et ses pairs, peu après que Tronc lui eût envoyé son rapport nocturne sur l'inhabituelle agitation qui avait envahi la presse.

La décision de ces quatre pays contenait certainement une part d'amitié sincère envers la France qui, même si elle se montrait parfois arrogante et trop sûre d'elle, était un pays qu'ils aimaient sinon pour ses dirigeants, du moins en partie pour ses habitants qui, quand on les connaissait, savaient se montrer amicaux, ainsi que pour la beauté et la variété de ses paysages qu'ils appréciaient tous, possédant chacun une résidence dans ce pays. Cependant, qu'ils fussent ou non francophiles, ils disposaient tous d'innombrables conseillers qui avaient savamment pesé les avantages et inconvénients de chaque décision possible. Le repli sur soi offrait peut-être à court terme une

sorte de demi-protection, au moins pour l'Angleterre et l'Espagne ainsi que dans une moindre mesure pour l'Italie que les frontières naturelles protégeaient de son voisin, mais cet argument ne valait pas pour l'Allemagne qu'aucune barrière ne préservait.

Pour le reste, et pour une fois à l'unisson, les égéries firent valoir un grand nombre d'arguments pour ne pas reprendre le contrôle total ni même partiel de leur espace. L'inanité de cette mesure en était un, car les gens étaient à présent habitués à franchir ces frontières sans plus y penser et ceux qui l'auraient vraiment décidé y seraient de toute manière parvenus. Mais là n'était pas le plus important. Toutes les têtes pensantes des ministères calculèrent l'impact de la mesure d'embargo sur leurs économies respectives ainsi qu'ensuite sur celle de l'Europe. Ils conclurent tous que ces cinq pays – ils usèrent de la même image – étaient comme les doigts de la main, c'est à dire inséparables et qu'en couper un reviendrait pratiquement à faire périr le membre tout entier. Les chiffres qu'ils fournirent sur les marchés perdus, le nombre de chômeurs qui en auraient résulté, les difficultés d'approvisionnement qui se seraient présentées, en particulier pour l'Espagne qui se serait coupée de l'Europe entière à l'exception du Portugal, donnèrent des frissons à ceux qui devaient décider. Il y avait de surcroît le coût politique d'une telle mesure. Mettre la France en quarantaine revenait tout simplement à briser cinquante ans d'efforts et pouvait même abattre l'Europe jusqu'ici si patiemment construite. Ensuite, tout pourrait recommencer et pourquoi pas la guerre, le spectre que leurs prédécesseurs avaient voulu pour toujours éloigner en bâtissant cette Europe fragile et cela leur fit peur à tous au point que, quels que fussent les secrets qu'ils voulaient garder, ils préférèrent courir le risque plutôt que voir leur nom apparaître plus tard dans les manuels historiques comme celui qui relança la guerre sur le vieux continent.

Mais cette solidarité, même mâtinée d'arrière-pensées, étonna le reste du monde et le précipita un peu plus dans le chaos. Après un jour de quarantaine française, les pays d'Asie et d'Amérique réalisèrent l'inutilité de la mesure si les voisins de la France ne l'appliquaient pas aussi. Le président américain téléphona personnellement aux dirigeants de ces pays qu'il regardait de haut, mais qui l'inquiétaient néanmoins, pour les faire changer d'avis, mais rien n'y fit. Il promît maints avantages, employa tour à tour la menace et la douceur, mais même l'atlantiste Angleterre préféra donner sa fidélité à la France et rompre quelques fils de la corde qui la nouait avec le Nouveau Continent. Ayant perdu cette première bataille, l'américain se résolut à prendre les draconiennes mesures que ses conseillers lui avaient

prescrites dans cette éventualité, c'est à dire un embargo total et jusqu'à nouvel ordre illimité sur toute l'Europe. Mais alors qu'il venait d'annoncer sa décision à dix-huit heures précises, les médias rapportèrent quelques minutes après sa déclaration que les premiers cas d'*illtrue* – littéralement, maladie de la vérité – étaient apparus la veille au soir dans l'État de New York.

Si cela n'avait pas précipité des millions de petites gens dans le dénuement le plus total en moins d'une heure, le révolutionnaire qu'avait été Marc Bellard se fût réjoui de voir sa création abattre ce capitalisme pour lequel il avait jadis eu les mots les plus belliqueux. Mais d'où il se trouvait alors, il ne sut pas que sitôt l'allocution présidentielle terminée, la bourse américaine s'affola au point que tous les titres du marché abandonnèrent d'un coup la moitié de leur valeur. Cette rumeur, relayée par les journaux et le bouche à oreille, fit le tour des États-Unis plus rapidement qu'un ouragan et l'entière de la population fut prise de panique. C'étaient pour certains leur patrimoine, pour d'autres leur retraite, pour d'autres encore leur revenu qui se volatilisait soudainement à cause de l'Europe et en particulier la France. Mais cette rumeur qui sourdait n'était encore qu'un souffle léger, précurseur de la vraie tempête qu'annoncèrent les médias à propos de la contagion du pays. Le cœur de l'Amérique battait au rythme de sa bourse et il eut cette fois-ci une véritable attaque, quelques minutes seulement après ces premiers spasmes. Dans le même quartier de la ville, trois affaires banales qui n'auraient jamais été mises sur le devant de la scène dans d'autres circonstances furent dévoilées et commentées par les chaînes nationales de télévision. Un même bureau de police venait d'enregistrer les aveux spontanés de trois personnes différentes dans trois affaires qui n'avaient pas le moindre lien. Les méfaits dont s'étaient accusés deux d'entre elles étaient ordinairement de nature à révolter l'opinion publique : l'un était venu révéler une relation adultérine avec sa secrétaire qu'il avait d'abord harcelée avant que celle-ci acceptât finalement ses avances tandis que le deuxième s'était repenti d'avoir détourné plusieurs années durant une partie des bénéfices de son entreprise au détriment des actionnaires. Il eût normalement fallu que ces agissements fussent avoués par des personnes connues du grand public pour intéresser les médias nationaux. Il ne s'agissait que d'anonymes citoyens et pourtant la télévision affichait leurs visages comme s'il s'était agi des deux terroristes les plus recherchés du continent. Pour une fois, ils n'inspirèrent pas le dégoût, la haine ou le désir de vengeance, mais seulement la peur. Tous les téléspectateurs furent pris d'angoisse, non à cause des actes commis par les deux malheureux jetés en pâture au peuple, mais parce qu'ils étaient la preuve que la maladie venue de France était entrée aux États-Unis. On

chercha à savoir si l'un des deux était français, s'il avait quelque famille en France ou au moins, s'il y avait récemment voyagé. L'enquête que mena une troupe de journalistes se déroula pratiquement en direct à la télévision. Il n'y avait plus sur les principales chaînes que des émissions spéciales sur le sujet. Hormis les plages publicitaires – que certaines firmes achetèrent judicieusement pour vanter les mérites de leurs médicaments antistress ou leurs somnifères –, tous les autres programmes furent bouleversés. Bientôt pourtant, ces premières affaires firent place à une troisième puis une quatrième. Comme s'il était inscrit dans la destinée de l'Amérique que tout doit aller plus vite qu'ailleurs, l'épidémie – c'était le mot à présent employé – s'étendit au travers du pays au point qu'après une seule journée, il n'était déjà plus possible de recenser tous les cas.

Plus que partout ailleurs, Les États-Unis furent bientôt le pays où le plus grand nombre de scandales éclatèrent. Au bout de quelques jours seulement, la presse ne savait même plus comment les traiter tant ils étaient innombrables. Fallait-il doubler, tripler peut-être, la durée des journaux télévisés ainsi que le nombre de pages des grands quotidiens ? Devait-on embaucher sans compter de nouveaux journalistes pour faire face à l'énorme surcroît de travail qui, tout à coup, avait surgi ? En peuple efficace et organisé, tout cela fut fait dans les délais les plus rapides, mais malgré cela, de nombreux anciens secrets restèrent en souffrance. Partout on créa des comités pour trier les nouvelles informations qui affluaient et cela eut pour effet de reproduire un peu partout les mêmes révélations. Chaque journal, chaque antenne voulut bien sûr rapporter prioritairement ce qu'il y avait de plus sensationnel, quitte à mettre sur une liste d'attente sans cesse croissante les autres événements. Ainsi, les plus gros titres, nourris des rapports secrets fournis par des *véraux* de la CIA et du FBI, promirent-ils la vérité – accablante pour le pays – sur l'assassinat du président J.F Kennedy, l'implication honteuse de la nation dans l'instauration des plus sanglantes dictatures d'Amérique centrale et du sud ou bien encore les motifs réels et jamais avoués de l'emploi de la bombe atomique à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Les effets de ces terribles informations sur la population ne tardèrent pas à se faire sentir et bientôt l'américain moyen se fonda dans la caricature qu'en font les européens : fier de lui et de son pays, car sûr de son bon droit et de la noblesse des causes qu'il prétend servir, il s'aperçut enfin, mais un peu tardivement, de son extrême naïveté. Avait-il vraiment et si longtemps cru à la sincérité et au désintéressement de ses dirigeants ? Si cela fut le cas, il n'en

resta en tout cas pas un, sauf peut-être quelques ranchers arriérés et coupés de tout, pour croire encore à leurs balivernes.

Comme en Europe quelques jours auparavant, chacun se mit en devoir de soulager sa conscience auprès de sa famille, de ses amis, de ses collègues, d'un prêtre ou d'un psychiatre. Si des statisticiens avaient pu s'emparer de la liste des aveux faits par toutes ces personnes, ils auraient pu mesurer à quel point les affaires de moeurs étaient plus nombreuses en France, en Italie et même en Allemagne. Au contraire, les âmes américaines recelaient davantage de forfaits commis pour le lucre. Mais, de quelque côté que se fût placé un observateur à ce moment-là, il aurait sensiblement vu les mêmes phénomènes se produire. Tandis que le travail s'était complètement désorganisé, l'essentiel du temps était occupé par des agoras spontanées où chacun pouvait livrer les bribes de secret dont il pouvait avoir connaissance. Les syndicats de tous bords avaient parfaitement vu l'éventuelle manne qu'un tel mouvement pouvait apporter et firent tout pour canaliser et organiser ce qu'ils appelaient sans ambages, le déballage.

Ainsi vit-on à de nombreuses reprises, et même aux États-Unis, le directeur des ressources humaines apporter spontanément les fiches de paie des dirigeants à ces réunions publiques et donner ainsi aux revendicateurs de nouveaux arguments pour une augmentation généralisée des salaires. Le plus incroyable était qu'ils n'agissaient pas sous la contrainte, mais par conviction et leurs témoignages en attestaient. Il s'agissait bien souvent d'hommes – et plus rarement de femmes – qui s'étaient retrouvés à ce poste parfois par hasard ou par chance et qui appliquaient des mesures souvent immorales, sans jamais profiter de leurs effets. Seuls ceux qui étaient au dessus d'eux pouvaient avidement croquer la galette qui cuisait sur le dos des cohortes anonymes qui poussaient les feux. D'autres manifestations du même type eurent lieu en de maints endroits, et même en Suisse où des choses jamais vues et considérées comme inimaginables s'étaient produites. Comme dans tous les pays développés, l'utilisation massive des ordinateurs décupla les forces des *véra*ces qui trouvèrent dans les messageries et forums électroniques l'imparable moyen de divulguer la vérité. Ainsi vit-on quelques informaticiens s'emparer des bases de données des banques qui les employaient pour les diffuser sur le réseau mondial, au grand dam de leurs patrons qui ne purent rien faire pour les en empêcher. Contaminés à leur tour, certains corroborèrent les noms et les chiffres diffusés et un triste palmarès s'établit sur la place de Genève : c'en était à la banque qui traitait le plus avec les clients les moins reluisants.

Deux jours et une nuit s'étaient écoulés depuis leur arrestation par les gendarmes. Aux premières heures, et avant qu'ils ne fussent transférés dans les locaux parisiens de l'Agence, ils furent traités de la façon la plus civile et les gendarmes montrèrent même de la prévenance envers cette femme enceinte qui, même si elle avait le ventre plat, en montrait tous les symptômes. Aucun d'entre eux ne semblait connaître les raisons de leur écrouement et ce fut dans la plus grande innocence qu'ils se laissèrent contaminer par le brumisateuseur qu'avait emporté Marc. La chaleur étouffante qui régnait au dehors comme au dedans rendit le fréquent usage qu'Armelle en fit banal et finalement inaperçu. Bientôt, les deux amants virent leurs geôliers changer de comportement. Ceux qui venaient les voir montraient de la compassion ou de l'empathie quand d'autres s'intéressaient simplement à leur sort et les questionnaient sur les raisons – que leur hiérarchie tenait secrètes – de leur présence ici. En deux heures à peine, ce n'étaient plus des gendarmes au service aveugle de l'État qu'ils avaient sous les yeux, mais simplement des hommes qui semblaient touchés par la grâce de Dieu. Armelle trépigna soudain et cria presque victoire. Il ne s'agissait plus que de convaincre l'un de ces bienheureux et ils seraient dehors. Elle questionna d'abord son amant sur ce sujet : « Marc, mon amour... Vois comme ils sont devenus. Nous devrions leur dire de nous laisser partir, je suis sûre qu'ils le feraient. ». Il lui sourit tendrement l'embrassa même, comme pour la consoler des paroles qu'il allait prononcer.

- Oui, je crois qu'ils le feraient. Mais nous ne leur demanderons rien.
- Quoi ? Cria-t-elle épouvantée. Tu veux qu'ils nous gardent ici, pour nous envoyer Dieu sait où !
- Ce n'était pas mon idée de départ, mais c'est finalement ce qu'il faut faire pour gagner définitivement.
- Mais qu'est-ce que tu racontes ? Demanda-t-elle tandis que des sanglots dénaturaient déjà sa belle voix.
- Ils vont devoir nous emmener dans leur antre, au coeur du système. Si nous rentrons là-dedans, ils y passeront tous.
- Mais... Comment ferons-nous ? Ils savent bien que nous sommes porteurs de Veridad et ils savent peut-être s'en protéger.
- Ça m'étonnerait. Tout ce qu'ils savent c'est que Veridad est un gaz. Alors, ils s'équiperont de masques à gaz et nous conduirons dans des chambres étanches.
- Et alors ? Ça suffira pour rendre ce stupide brumisateuseur aussi efficace

qu'une cuiller à soupe !

- Eh bien, détrompe-toi ! Tu penses que cette bouteille contient un gaz qui se propage dans l'air et que c'est ainsi qu'il contamine les gens.
- Oui, répondit-elle confusément, ayant compris qu'il allait la contredire.
- Figure-toi que, sans que je sache l'expliquer, ce gaz est capable d'altérer l'air avec lequel il n'est même pas en contact, au moyen des ondes radio.
- Tu veux dire que, même si elle restait ici, cette bouteille finirait par contaminer l'air ambiant n'importe où ?
- Ah, ce serait si beau... En réalité, les choses sont plus compliquées. Après avoir découvert le phénomène, j'ai pu effectuer quelques mesures et il semble que seules les hautes fréquences y soient pour quelque chose. En dessous d'un gigahertz, il ne se passe rien. Autant te dire que ce ne sont pas les stations de radio qui propageront Veridad, ni même les relais des téléphones portables ou alors, faiblement. Par contre, tous les bâtiments informatisés possèdent des réseaux informatiques sans fil et l'Agence n'y fait pas exception. Que l'on puisse seulement emporter avec nous cette bouteille et l'Agence tout entière sera touchée, même s'ils nous la confisquent à notre arrivée, ce qu'ils feront certainement.

Une fois de plus, Armelle retrouva confiance et sourire dans le même instant. Même captif, elle avait l'impression que c'était lui et non eux qui les tenait. Elle le regardait de côté, car ils étaient assis l'un près de l'autre et ses yeux luisaient d'une admiration sans bornes. De nouveau, elle mesurait intérieurement le bonheur qu'elle avait de se trouver auprès de lui, d'être éprise de lui et, par-dessus toute chose, que la réciproque fut aussi vraie. Comme une vasque qui s'emplit jusqu'à ce que l'eau vienne en lécher les bords, une émotion sourde et chaude lui monta du ventre jusqu'au visage. Une bouffée de chaleur, un picotement des yeux et un bizarre bourdonnement vinrent s'emparer de son être comme une invisible armée. La tête commença de lui tourner tandis que sa vue fut l'instant d'après tout à fait trouble. Elle eut encore le temps de prendre la main de Marc et de prononcer une dernière phrase avant de succomber à un évanouissement : « Marc, je t'aime, mon amour. »

Était-ce la vie qui naissait de ses entrailles, la chaleur l'enfermement ou même l'angoisse de l'avenir en dépit des propos rassurant de son amant ? Les médecins appelés à son chevet préférèrent conclure à un amalgame improbable de toutes ces éventualités pour expliquer l'anormale durée de la perte de connaissance d'Armelle. Durant près de six heures, elle avait gambadé dans des songes merveilleux et cet état lui fut si agréable que son

corps ne voulut point le quitter. Lorsqu'elle s'éveilla, sa première vision fut celle d'une source de lumière vive et blanche comme celle que l'on imagine irradier le paradis. Sa vue encore trouble lui laissa deviner d'intrigantes barres noires qui se mêlaient à une atmosphère irréaliste. Lorsqu'elle sentit son propre corps, elle s'aperçut qu'elle était allongée sur un lit dont le matelas trop mou épousait ses formes. L'air était frais et contrastait nettement avec la touffeur dans laquelle elle avait sombré et tout son être baignait agréablement dans cette artificielle clémence prodiguée par la climatisation du bâtiment. Une infime partie d'elle-même pourtant, demeurait étrangement chaude en comparaison du reste. Sa main droite lui parut brûlante aussi y porta-t-elle son regard en tournant la tête du côté opposé à la fenêtre qui illuminait la pièce. En une brève seconde, elle s'aperçut qu'une main étrangère tenait la sienne et il ne lui fallut pas davantage de temps pour constater que ce membre n'avait rien d'étranger et qu'au contraire, il faisait partie de l'être aimé, celui-là même qui avait déposé en elle la promesse d'une vie à éclore.

Elle poussa un très léger soupir qui n'était que la manifestation de son contentement et tourna la tête vers lui pour le regarder entièrement. Son visage était toujours aussi beau, exprimait toujours la même intelligence et la même sincérité. Sa conscience et ses souvenirs lui revinrent à présent tout à fait et son visage se figea dans une expression de tristesse lorsqu'elle se souvint de la gendarmerie et du bureau vitré dans lequel ils avaient été placés. Elle regarda alors alentour et comprit que cette chambre n'était pas celle d'un hôpital, comme en témoignaient ces barres noires qu'elle voyait à présent nettement comme des barreaux. Elle s'apeura alors complètement et, dans un état qui s'apparentait à la terreur, elle questionna Marc, davantage pour qu'il la rassurât que pour connaître leur exacte situation.

- Nous... Nous sommes en prison ? Demanda-t-elle après avoir hésité à prononcer ce mot.

Marc eut un sourire bienveillant et – elle pouvait le lire dans ses yeux – amoureux.

- Oui, ma chérie, mais ce n'est rien. Ça ne va plus durer longtemps maintenant. On ne m'a rien dit, mais je crois que quelque chose d'irréversible est arrivé.

En une seule phrase, et comme il savait si bien le faire, Marc avait rassuré sa

complice qui était à présent sur le point de sourire.

- Comment peux-tu en être aussi sûr ?
- Je ne suis sûr de rien, mais ce que je sais c'est que je ne devrais pas être là. Étant donné l'urgence de la situation, ils devraient être en train de m'interroger ou bien ils auraient dû m'emmener de force dans mon bureau pour que je concocte un antidote. Au lieu de cela, ils me laissent là, avec toi, alors que chaque minute à leurs yeux devrait compter.
- Que crois-tu qu'il soit arrivé ?

Privé de nouvelles du monde, Marc ne pouvait qu'échafauder des hypothèses pour répondre à la question d'Armelle tandis qu'au dehors – mais il ne le savait pas – son dessein se réalisait au dessus de toutes ses espérances. En six heures, celles qu'Armelle avait passées dans l'éther – le monde fut bouleversé et voici comment.

XXXVIII

Tandis qu'une simple voiture banalisée de l'Agence conduisait les deux ennemis de l'État vers Paris, Veridad, comme tous les jours précédents, continuait de progresser dans le pays ainsi que dans le reste du monde. Vers la fin de l'après-midi, une réunion ministérielle s'était tenue à Matignon. Les mêmes protagonistes y avaient participé et pour la première fois depuis le début de la crise, une lueur d'espoir apparut. Le ministre de l'Intérieur ne bouda pas son plaisir, ou plutôt sa fierté – comme s'il était légitime qu'il tirât gloire du travail des autres – lorsqu'il annonça que Marc Bellard et sa complice avaient été arrêtés quelques heures plus tôt grâce aux informations fournies par l'Agence. Ce dernier détail était d'ailleurs inexact puisque cette arrestation était le fruit de la fouille de tous les campings de France, mais il s'agissait là de politique et il ne coûtait rien au ministre d'attribuer quelques bribes de sa gloire personnelle à l'Agence qui, en d'autres lieux et d'autres temps, pourrait utilement le servir.

Aussi, après cette surprenante et agréable révélation, décida-t-on de tout miser sur l'antidote. Il faudrait amener Bellard à coopérer, imaginer des solutions pratiques pour ne pas qu'il contamine les équipes qui travailleraient avec lui. On aurait pour cela certainement besoin de réquisitionner les laboratoires d'Angelix, mais Grauer lui-même était trop heureux de collaborer et de s'en tirer à si bon compte qu'il ne protesta pas, bien au contraire. Bref, l'humeur était plutôt détendue et l'État, qu'ils servaient tous avec autant de zèle que d'ambition, se relèverait bientôt de cette dangereuse crise. Lorsqu'ils sortirent, ils virent au loin la meute de journalistes qui les attendait. Tous les médias avaient succombé à Veridad et faisaient à présent vraiment leur métier : informer objectivement et honnêtement. À la télévision, les émissions d'information se succédaient à un rythme effréné, au détriment des potages habituellement servis aux spectateurs que sont les séries et les jeux infantilisants. Deux chaînes allèrent même jusqu'à déprogrammer leurs émissions de télé-réalité, celles où des quidams sont propulsés sous les feux de la rampe pour les besoins de l'audience avant de retourner dans un cruel et insupportable anonymat dont ils ne pourraient plus s'accommoder. Les journalistes de l'écrit cultivaient leur sagacité comme jamais et redoublaient d'efforts pour que leurs articles reflétassent l'exacte et, si possible, entière vérité.

Le pays avait profondément changé, le monde lui-même changeait et s'engageait sur la voie de la pureté ; les médias n'en doutaient pas puisque

leur petit monde avait entièrement succombé aux charmes de la vérité nue. Aussi regardaient-ils ceux qu'ils désignaient d'un ton railleur « les élites » comme des passésistes voulant protéger et sauver un monde ancien que personne n'allait regretter et que Veridad avait heureusement oblitéré. En dépit de leurs investigations, ils n'avaient pas encore su expliquer le phénomène qui poussait chacun à la vertu et n'avaient même pas compris que cette vérité était comme une maladie qui s'attrapait, mais dont, apparemment, on ne pouvait guérir. Dans ces conditions, aucun journaliste ne comprenait pourquoi des barrières avaient été érigées aux entrées du palais de Matignon, les empêchant ainsi de pénétrer cette cour où ils avaient pourtant été si souvent admis. Lorsque les ministres sortirent, une excitation s'empara de la foule compacte et quelques uns tentèrent leur va-tout en hélant l'un ou l'autre des ministres. Mais ce fut peine perdue, car aucun d'eux ne s'approcha du porche à moins des cinquante mètres que le professeur Sallé avait conseillé de respecter avec autant de prudence que d'ignorance lorsqu'il lui avait été demandé de déterminer un périmètre de sauvegarde à l'intérieur duquel on ne risquait pas la contamination. Mais la vanité est humaine et certains, à l'appel de leur nom, voulurent faire bonne figure en s'adressant de loin à ceux qui modelaient leur image. Ainsi, le ministre de l'Intérieur fit-il quelques pas en leur direction, leur fit un signe de la main et, après une profonde inspiration pour que sa voix portât, il cria « Plus tard ! Plus tard ! ». Une, deux, peut-être trois molécules de Veridad un peu plus gaillardes que les autres flottaient autour de lui et lorsqu'elles virent le ministre, elles n'y résistèrent pas. Elles allaient être les premières à transformer un si important personnage ; c'était une occasion à ne pas manquer.

Il revint alors parmi ses pairs, les salua avec maintien et gravité comme il avait l'habitude de le faire devant les caméras de télévision trop éloignées ce jour-là puis monta dans une limousine grise aux vitres fumées. Le chauffeur impavide démarra avec lenteur comme s'il voulait imiter la morgue de son maître et se dirigea, précédé de deux motards, vers le ministère. Un incident banal vint perturber le transport du ministre : la climatisation de la voiture fonctionnait très imparfaitement et le bruit strident qu'elle produisait força le chauffeur à la mettre hors fonction. La belle limousine allait être révisée le soir même, mais pour l'heure elle ressemblait – un peu – à la voiture du commun et le ministre se sentit soudainement appartenir au peuple. Sa joie, conférée par l'illusion d'être un quidam, ne dura pas. Au bout de quelques minutes, cette panne ne l'amusa plus et il sentit même arriver des étourdissements bientôt suivis de maux de tête et de haut-le-cœur. Il fit alors ce qu'il n'avait jamais encore fait depuis qu'il occupait son poste et même bien

avant : il ouvrit la fenêtre en grand, plongea la tête au dehors et respira profondément. Il se sentit alors transporté dans le temps et était redevenu l'enfant qui autrefois faisait les mêmes gestes lorsque le mal du transport s'emparait de lui. Une image de ses parents assis aux places avant lui revint tandis que le vent fouettait ses yeux et les forçait à se protéger derrière leurs paupières. Le bruit sec de l'air l'assourdissait et le tumulte environnant n'était plus qu'un vague et lointain brouhaha. Il se sentit revivre, être à nouveau complètement lui-même ou du moins celui qu'il avait été il y a fort longtemps. Il ne ressentit même pas la nostalgie, car il lui sembla que cet air frais l'avait transformé même si, secrètement, c'étaient ces quelques molécules de Veridad qui accomplissaient leur oeuvre.

Ses maux s'estompèrent promptement et miraculeusement. Une inhabituelle gaieté s'empara de l'homme terne qu'il avait été. Il voulut partager cette nouvelle joie de vivre et s'adressa pour la première fois à son chauffeur autrement que pour lui indiquer un point de destination. Il ne résista pas à lui raconter son enfance qu'il avait eue heureuse puis, après avoir à son tour contaminé ce modeste serviteur de l'État, lui demanda de lui parler de sa propre vie. Le soir venu, chauffeur et ministre étaient devenus les meilleurs amis du monde. Tandis que la vie simple et pure, ressuscitée en quelque sorte par Veridad, s'écoulait de nouveau dans les veines de Corret, les affaires de l'État s'aggravaient dramatiquement. En même temps qu'il avait pris congé, ce dernier avait involontairement contaminé le Premier Ministre qui, lui-même s'en alla peu de temps après empoisonner le Président de la République en personne. Assez bizarrement, bien que Veridad se fût emparé des deux personnages les plus importants de l'État, il ne se produisit aucun effet sur eux, du moins dans les premiers temps.

Veridad était une molécule capricieuse et ses hôtes n'en présentèrent les symptômes que quelques heures plus tard. La nuit venait de triompher du jour et chacun l'accueillit avec soulagement tant la journée avait été chaude. Pourtant, bien que le soleil n'illuminât plus le ciel de l'Europe, la même touffeur régnait et il semblait que le mercure n'avait pas baissé d'un degré. Le Président ne s'en aperçut que vers vingt-trois heures lorsque, enfin il eut terminé sa longue journée de travail. Tout le jour durant, il avait vécu dans le même climat artificiel que permettait le progrès. La température était maintenue à une valeur constante que l'on élevait seulement pour la période hivernale et que l'on réglait sur vingt-et-un degrés le reste de l'année. Alors qu'il venait de rejoindre ses appartements privés, le Président défit ses vêtements et en particulier sa veste, sa chemise et sa cravate puis, ainsi

dépenaillé, mais fort heureusement pour l'image de la France à l'abri de tous les regards, il se dirigea vers le réfrigérateur pour en tirer une bouteille de bière. Il traversa le salon, ouvrit une baie vitrée et se posa dans un fauteuil de la terrasse où il engloutit avec soif la moitié de sa bouteille d'une seule traite. « Qu'il fait chaud », se dit-il en observant le ciel illuminé de la capitale. Ces paroles lui rappelèrent des souvenirs d'enfance. Ceux des vacances d'été aux nuits tout aussi chaudes du sud-ouest de la France où son père détenait un siège de député. Ce temps lui sembla heureux, comme il semble souvent aux adultes qui ont tout perdu de leur âme enfantine. Il songea combien il était libre alors, combien il était lui-même et non pas un personnage dont il s'efforçait de tenir le rôle. Un long moment, les yeux perdus dans l'infini étoilé, il médita sur sa vie déjà bien entamée, sur les chemins quelquefois sinueux, quelquefois interlopes et même encore quelquefois interdits qu'il avait empruntés pour se trouver ici, dans ce palais. C'étaient presque soixante-dix années dont cinquante au moins de compromis et compromissions pour occuper cette place, prestigieuse entre toutes. Il était devenu le Président mais s'était perdu lui-même. D'ailleurs, il se surprenait parfois à penser à la troisième personne : « Le Président ne doit pas dire ceci ; C'est au Président de faire cela ». Ce rôle qu'il tenait lui parut soudainement comme une imposture, un mensonge de plus parmi ceux qu'il cautionnait au nom des intérêts du pays. Il présidait depuis huit ans et il n'avait pas souvenir d'avoir pensé à lui-même comme il le faisait ce soir-là. Il sillonnait le monde, portait la parole de la France qui se voulait défenseuse des droits de l'Homme et voilà qu'il foulait cette humanité idéale qui faisait vibrer son cœur en niant sa propre personne. Ce singulier raisonnement ne lui était jamais venu à l'esprit.

La nuit apportait enfin une relative fraîcheur pour apaiser les corps de millions de personnes vivant alentour, mais lui, au contraire, se sentait bouillir. Veridad bouleversait son corps et son âme et faisait dangereusement branler les fondements de sa vie. Déjà, il trouva qu'il ne pourrait plus continuer un jour de plus. Il jeta un rapide coup d'oeil sur sa montre, vit qu'il était bien tard et calcula ce qu'il lui restait de sommeil avant d'entamer une autre journée de travail, tout aussi titanesque que la précédente. Cinq heures tout au plus ; cela aurait dû l'effrayer et le pousser à rejoindre sa femme au lit, mais le sommeil, ce soir-là, n'avait pas de prise sur lui. Une autre bière à la main, il médita encore au milieu des étoiles. Bientôt, Veridad s'empara complètement de lui et lui commanda, comme à tant d'autres, de libérer son âme de tous ses secrets, mensonges ou non. Ce fut ainsi que le Président se trouva avec une idée en tête qui semblait lui être venue d'on ne sait où, qu'il

n'avait pas eue et qui pourtant se trouvait là et ne voulait plus partir : il devait convoquer la presse et s'ouvrir entièrement à son peuple. Sans perdre un instant et sans songer à l'heure avancée, il appela son conseiller en communication et lui demanda d'organiser une conférence.

« À cette heure-ci, Monsieur le Président ? ».

Bien qu'il eût préféré rester dans son lit, le conseiller qui était tout autant un courtisan acquiesça, se répandit en politesses qui sonnèrent plus faussement que d'ordinaire et promit de se trouver à son côté dans la prochaine demi-heure.

Vers cinq heures, ce furent les journalistes eux-mêmes qui s'arrachèrent de leurs lits, des bras de leurs femmes ou de leurs maîtresses, car ils avaient beau être devenus des *vérares*, Veridad ne pouvait rien contre l'Amour et certains avaient choisi de quitter leur femme pour vivre auprès de celle pour laquelle ils auraient tout donné. Le conseiller avait battu le rappel de ses secrétaires pour ramener cette foule éclectique, vitupérante et incontrôlable que le Premier Ministre avait quelques heures plus tôt affublé du nom de clique en faisant référence – rien de moins – au Général De Gaulle. Les journalistes avaient accouru avec le plus grand empressement et s'agglutinèrent bientôt autour de la tribune présidentielle ainsi que des abeilles autour d'un pot de confiture. Une heure après le lever du soleil, le Président parut et sans la moindre feuille de discours sur son pupitre, ce qui ne se produisait jamais, s'adressa à eux dans une forme oublieuse du protocole et professa les plus incroyables paroles qui pussent sortir de la bouche d'un chef d'État. Il commença tout d'abord par balayer le passé en expliquant le fondement profond et vrai de la politique du pays dans tous les domaines dont il avait connaissance. Il expliqua pourquoi, en dépit de la fierté d'être « la patrie des droits de l'Homme », dans laquelle le pays se drapait, la France avait noué des accords avec des dictatures parmi les plus sanglantes, protégé et parfois même hébergé des tourmenteurs de peuples, violé en pleine conscience les plus nobles dispositions des plus belles chartes qu'elle défendait au grand jour avec panache et véhémence. Il expliqua cela dans un discours improvisé avec tant d'objectivité et de clairvoyance que cela émut même les plus ardents détracteurs du pouvoir.

Parlant ensuite de l'économie, il reconnut comme vraie ce que l'opinion populaire suspectait depuis tant d'années. Les hommes politiques feignaient l'impuissance face à l'économie mondialisée, mais de quelque bord qu'ils

fussent, ils avaient tous noué de sombres intrigues avec les seigneurs de l'argent. Ils affectaient en public de diriger le pays alors qu'ils n'étaient que des supplétifs, toujours prêts à tordre la loi pour qu'elle épousât ou du moins ne contrariât pas les vues de leurs fortunés commanditaires. Il prit sa part de faute dans l'absurde et dangereuse dérive libérale qui sévissait, y compris dans les prérogatives régaliennes de l'État comme la santé ou l'éducation.

Bref, en quarante minutes, il avait brossé le très sombre tableau des erreurs politiques, économiques, sociales, militaires et diplomatiques de son pays. Même les plus alarmistes, au rang desquels figuraient les altermondialistes et les anti-capitalistes, n'auraient pas dépeint la situation de façon aussi pessimiste et ceux-là durent se ranger à l'admiration et l'incrédulité générale qui prévalait dans le salon élyséen. Le Président avait prononcé ces tristes paroles gravement et bien qu'il eût librement choisi de s'exprimer de la sorte, il semblait lui aussi abasourdi par ses propres mots. Il s'interrompit un instant pour boire un verre d'eau et, comme si cela avait suffi à le revigorer, il arbora l'instant d'après un visage souriant et plein d'espérance. D'un ton solennel, il déclara alors quelle allait être sa nouvelle politique pour les deux dernières années de son quinquennat. Il prononça des phrases qui n'avaient jamais été entendues dans la bouche d'un Président en exercice et même les candidats les moins avarés de promesses n'auraient jamais eu l'audace qui le guidait dans ses mots. Il ne proposa pourtant que des choses simples que n'importe quel enfant encore dépositaire de l'innocence du monde aurait trouvé bien banales. Il déclara qu'il n'était pas besoin de se lancer dans de nouvelles aventures législatives et que les nobles textes qui régissaient théoriquement le pays et aussi l'Europe étaient parfaitement suffisants. Ainsi déclara-t-il qu'il fallait les prendre à la lettre et les appliquer avec ferveur. Il prit devant la foule incrédule quelques exemples, dont celui des vagabonds. Personne ne se souciait d'eux aujourd'hui alors que le pays vivait de chaudes journées d'été, mais aux premières rigueurs de l'hiver resurgiraient les mêmes émotions, cette même révolte intérieure et inefficace devant ces hommes sans toit. L'urgence serait décrétée, des solutions de bric et de broc seraient proposées et il en serait ainsi les années suivantes. Il promit donc que cela n'arriverait plus, que des programmes de construction d'État seraient lancés sans délai et que le droit constitutionnel au logement serait garanti pour tous et pour tout de suite. Aux questions pratiques, budgétaires et impertinentes des journalistes qui pourtant voulaient abonder dans son sens, il répondit avec une désarmante sincérité « Je jure que je suis prêt à accueillir moi-même ces malheureux s'il le faut ! ». Et le Président fut tellement plein d'humanité quand il prononça ces mots qu'un murmure admiratif balaya la

salle en noyant ce qui restait de questions.

Qu'importaient les problèmes pratiques lorsque, pour une fois, une si grande volonté s'imposait avec tant de conviction ? Il n'était plus possible de douter de sa parole, car on sentait parmi les auditeurs que chaque fibre, chaque nerf de cet être était tendu et vibrait au son des paroles qu'il prononçait. Pendant de longs moments encore, mais personne ne songeait à regarder sa montre, le Président égraina les mesures qu'il comptait dicter au Premier Ministre et certaines d'entre elles, malgré l'évidente sincérité de l'orateur, parurent incroyables et irréalistes. Ainsi promit-il d'équilibrer en une seule année le budget de l'État et même de rembourser l'immense dette accumulée au cours des années. Lorsque l'un des participants se permit de lui rétorquer que c'était impossible, le Président surprit davantage son auditoire en faisant part du moyen qu'il comptait employer :

- Et quel moyen pensez-vous employer, Monsieur le Président ?
- Davantage qu'un moyen, cher ami, ce sera aussi un but. J'ai décidé que la France allait renoncer à son armée.

Une rumeur bruyante parcourut la salle ahurie en un instant avant que le journaliste demandât confirmation de ces impensables propos.

- Comment ça ?
- C'est très simple. Je vais dissoudre nos trois corps d'armée et nous remiserons à la ferraille tout notre arsenal.
- Vous parlez sérieusement, Monsieur le Président ?
- Tout à fait sérieusement, cher ami.

Il s'était subitement mis à appeler tous les journalistes « cher ami ».

- Et concernant la dissuasion nucléaire ? Reprit un autre.
- À la ferraille aussi. Comme le reste ! Il va de soi que nous prendrons pour cela les précautions nécessaires.
- Et comment la France se défendra-t-elle ?
- Et contre qui ? Répondit le Président d'un air moqueur.
- Je.. Eh bien nos ennemis... Des groupes terroristes, que sais-je.
- Nous ne sommes plus entourés que de pays alliés. Et puis d'ailleurs, j'ai aussi décidé d'entreprendre une tournée européenne pour convaincre nos voisins de suivre la même voie que nous. Je suis sûr que dans quelques années nous pouvons avoir débarrassé l'Europe de ses engins de mort.

- C'est le pacifisme que vous proposez, Monsieur le Président ?
- Exactement !
- Mais ça n'a jamais été la politique de la France.
- Eh bien, ça va le devenir. Je compte d'ailleurs sur les Français eux-mêmes. Je compte leur proposer d'approuver cette orientation par référendum.
- Mais ça n'a jamais marché !
- Les temps changent, cher ami. Cette fois-ci, ça marchera et vous verrez que bientôt, le monde entier regardera la France de ses yeux admiratifs et reconnaissants. Demain, nos plus proches amis nous imiteront et après-demain d'autres en feront autant. Alors, nous pourrions être fiers de notre pays.

Malgré l'heure matinale, le discours présidentiel fut retransmis sur les ondes des télévisions et des radios. Les *vérares*, qu'ils fussent dans la salle, à l'écoute de leur poste ou devant leur téléviseur étaient aussi enthousiastes qu'incrédules et les autres crurent tout bonnement que le Président avait perdu la raison ou bien encore qu'il s'agissait d'un canular. Presque aussitôt, les ambassades du monde entier firent part de ces incroyables nouvelles à leurs gouvernements et, avec une inhabituelle rapidité, une réponse leur revint à toutes. Une seule réaction, toujours la même, fut adressée en forme de question : le président français est-il devenu fou ?

Les médias diffusèrent le discours présidentiel à plusieurs reprises tout au long de la journée tandis que les journalistes exaltés ajoutaient leurs commentaires sur toutes les propositions du chef de l'État dont ils étaient subitement devenus les zélés thuriféraires. Tout ce qui était impossible la veille devenait soudainement réalisable par la seule grâce de l'enthousiasme d'un homme. Un peu partout, une espérance s'éleva dans le pays et chacun s'enchantait de ce qui allait être entrepris, mais aussi participait ou allait participer à la mesure de ses moyens. Chaque heure, chaque minute voyait le nombre de *vérares* croître et les derniers convertis, certainement encouragés par les résolutions des plus anciens, se montraient les plus dévoués pour changer l'ancienne société qui leur était devenue insupportable. Comme le Président, des masses entières se jurèrent de tenir les meilleures résolutions après avoir fait, le plus souvent publiquement, un implacable examen de conscience.

Marc Bellard, mis au secret par un carré d'irréductibles, ne vit pas tout cela, mais il ne s'était pas trompé. Les hautes fréquences relayaient Veridad et amplifièrent son efficacité. Même les ondes émises par les téléphones

portables, bien qu'à un degré moindre, transportaient ou plutôt multipliaient la molécule. Comment les ondes pouvaient-elles altérer les atomes de l'élément avec tant de rapidité ? Même le professeur Bellard l'ignorait ; il avait tout juste pu observer le phénomène, mais le fait se vérifiait et, même s'il avait pu répandre comme il voulait ses quelques litres d'élixir, jamais la contamination n'eût pris une telle ampleur aussi rapidement.

L'enthousiasme du Président fut bientôt conforté, car Veridad, qui ignorait les frontières ténues de l'Europe, les traversait allègrement et sans le moindre obstacle. La politique de réticence qui avait cours quelques jours plus tôt fit long feu et, avec un retard qui s'amenuisait sans cesse, les autres pays connurent les mêmes événements. Deux jours après le Président français, Veridad s'était emparée de la conscience du chancelier allemand, des Premiers Ministres britanniques, espagnols et belges. Malgré son protectionnisme oblitéré, la Suisse fut elle aussi envahie par la contagion et, en quelques jours, le phénomène avait gagné toute l'Europe. Partout où Veridad passait, elle apportait, en plus de l'honnêteté, l'apaisement et le bonheur. Comme un signe annonciateur ou une apparition de la Vierge, Armelle était revenue à elle à l'exact moment où tous les chefs d'État européens désormais *véra*ces, s'étaient réunis pour un conseil extraordinaire. Ils firent au monde la déclaration la plus incroyable, la plus inimaginable. L'Europe était née dans les années cinquante de la lassitude des constituants à se faire la guerre et ce fut déjà une extraordinaire avancée. Après des conflits pluriséculaires, voilà que ces vieux pays s'étaient promis la paix éternelle sans toutefois franchir l'étape ultime, celle qui devait naturellement découler de cette promesse solennelle et pleine d'espérance. Enfin, soixante ans après et grâce à la molécule inventée par un savant travaillant indirectement pour l'armée, l'Europe entière suivit l'exemple de la France et décida de se débarrasser de toutes ses armes destructrices. Mieux encore, à la faveur de l'Allemagne qui en avait fait la proposition, l'Europe allait interdire la fabrication de toute arme de guerre et accorderait pour quelque temps encore les dérogations nécessaires pour l'équipement de la police. La France fut, plus que jamais dans toute l'histoire, applaudie et remerciée pour ce qu'elle apportait d'incalculable à la maison européenne. On la loua partout où des idées neuves s'insinuaient dans les esprits. Les pays les plus lointains durent renoncer à l'embargo, car aucun pays ne pouvait se passer de commercer avec le vieux continent. Aucun pays ne résista à la progression de Veridad, bien que les régions les plus septentrionales du globe fussent moins touchées que le reste du monde.

Épilogue.

Marc et Armelle furent libérés de leurs geôliers le premier août — jour de l'anniversaire de Marc – et ceux-ci devinrent, après le Président de la République, les personnes les plus aimées de France et même d'Europe. Leur mariage fut retransmis par toutes les télévisions, des messages de félicitations sincères affluèrent de partout. Ils virent leur oeuvre prendre forme : le monde, grâce à leur dessein utopique avait changé. Si la liberté et l'égalité relevaient de l'État, le peuple avait enfin pris à son compte la fraternité et tout s'en trouva transformé. Les usines d'armement fermèrent partout sans pour autant créer de nouveaux flots de chômeurs. Nombre des personnes licenciées furent embauchées pour construire ces logements que tant de personnes attendaient tandis que la course à la performance, la concurrence acharnée cessèrent d'être des valeurs sacrées et la poursuite sans fin des bénéfices fut abandonnée. Les vieux ne furent plus jamais abandonnés dans des stations-services au moment des vacances, quant au crime, s'il n'avait pas complètement disparu, il s'apparentait à présent à une maladie rare.